

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
légendes de Sicile**

**Ch. Quinel
A. De Montgon**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

CH. QUINEL et A. DE MONTGON

CONTES ET LÉGENDES DE SICILE



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET LÉGENDES DE SICILE

Par

Ch. Quinel et A. de Montgon

*Illustrations de
Vayssières*

Éditions : NATHAN

NOTE DE L'ÉDITEUR

Le lecteur trouvera les noms des divinités antiques parfois sous leur forme hellénique et parfois sous leur forme latine.

La forme hellénique serait la meilleure, la Sicile ayant été une colonie grecque ; cependant, nous avons préféré adopter la forme latine lorsque les contes nous sont parvenus à travers les auteurs latins.

Le royaume du soufre



UR le plateau d'Enna, se dressait une orgueilleuse cité, devenue depuis Castrogiovanni. Ce lieu est considéré comme étant le centre de l'île, l'ombilic de la Sicile.

À l'époque dont nous parlons, la Sicile s'appelait encore la Trinacrie. Elle était habitée par les nymphes et les faunes, les demi-dieux et les cyclopes, mais déjà les humains y avaient bâti leurs demeures. Cérès, la bonne déesse qui préside aux moissons et aux floraisons, s'était établie sur le plateau d'Enna. Grâce à elle, la région était devenue la plus belle que l'on puisse imaginer. Il y régnait un éternel printemps. Des arbres touffus ornaient les pentes des montagnes ; la terre incessamment humide produisait des fleurs brillantes comme la pourpre ; les plateaux et les plaines étaient tapissés par la chevelure dorée des blés mûrs. Cérès avait enseigné aux hommes à déchirer la surface du sol avec le fer recourbé de la charrue.

De tous les environs, rien ne surpassait en beauté les abords du lac de Pergus. Dans ses eaux limpides, les prairies venaient mourir. C'était là que Proserpine, la fille bien-aimée de Cérès, aimait à s'ébattre. Elle y cueillait le lis éclatant de blancheur et la violette timide ; elle en emplissait sa corbeille et se plaisait à en amasser plus que les nymphes, ses compagnes.

Qui eût pu supposer que ses jeux paisibles étaient menacés et que ces plaines riantes recouvraient le plus cruel des pièges ?

Or, la Fatalité, qui régit les dieux et les hommes, voulut qu'un soir, à l'heure où le soleil va se coucher et ajoute ses rayons d'or à l'or de la nature, Pluton, dieu des abîmes infernaux, eût l'idée de sortir de son

ténébreux domaine pour respirer l'air embaumé que Jupiter a prodigué aux humains. C'est précisément dans la Trinacrie que se trouvent les couloirs obscurs qui font communiquer l'Érèbe avec la terre. Ils existent encore, prétend-on, et on nous montre sur les flancs de l'Etna plusieurs cavernes qui furent les sorties de l'Enfer.

Monté sur son char d'airain traîné par quatre chevaux noirs comme la nuit, Pluton parcourait le pays, l'âme remplie d'envie et de jalousie.

Soudain, il laissa échapper un cri. Ses chevaux en se cabrant s'arrêtèrent sur place, tant il avait tiré avec force sur leurs guides. Le dieu venait d'apercevoir devant lui une jeune fille d'une beauté sans égale qui, en un instant, avait rempli son cœur d'un amour irrésistible.

— Qui que tu sois, proféra-t-il, déesse, nymphe ou mortelle, je veux faire de toi mon épouse et t'emmener dans mon royaume.

Il dit et, sautant de son char, il saisit Proserpine et la plaça sur son quadrigé. Il bondit à côté d'elle, reprit les rênes de ses coursiers et, indifférent aux plaintes, aux larmes, aux sanglots de la jeune déesse, comme aux appels désespérés de ses compagnes, il fit prendre le galop à son attelage.

Dans sa course échevelée, il franchit les montagnes et les vallées, les lacs et les rivières. Il conduisait d'une main, tandis que de l'autre il maîtrisait sa proie.

Au moment où il passait près d'une grotte, il vit surgir devant lui une jeune femme qui, étendant les bras, arrêta les coursiers. Il reconnut la nymphe Cyane.

— Que fais-tu, Pluton ? Et quelle folie est la tienne ? Comment peux-tu songer à ravir Proserpine et à vouloir devenir le gendre de Cérès malgré sa volonté ? Ne devais-tu pas plutôt la fléchir par tes prières et non point lui faire violence ?

Furieux, le dieu des Enfers pressa ses noirs chevaux, les appelant par leurs noms, afin de les animer. Eux renâclaient, se refusant à renverser cette femme debout devant leurs naseaux. Le fils de Saturne, car tel était Pluton, frère de Jupiter, ne put contenir sa fureur. Il lança la fourche qui lui tient lieu de sceptre et les dents d'airain pénétrèrent dans la douce poitrine de Cyane.

La nymphe s'écroula et aussitôt se vit transformée en une onde claire et fraîche. Insouciant de ce prodige, qui lui indiquait pourtant que la volonté des autres dieux lui était hostile, Pluton continua sa course et bientôt disparut dans les avenues ténébreuses qui mènent au Tartare.

Cependant, Cérès, ne voyant pas revenir sa fille, s'inquiéta. Elle se mit à la chercher, parcourant les lieux qui avaient été familiers à Proserpine, en l'appelant d'une voix tremblante. Il ne lui suffit pas d'explorer la Sicile, elle passa la mer, visita les autres contrées. Les plaines glacées du Nord et les déserts brûlants du Sud virent passer

cette mère éplorée, réclamant Proserpine à tous les échos.

Lasse de chercher en vain, la déesse des moissons revint à son point de départ. Des soupçons étaient nés dans son esprit, soupçons qu'elle voulait vérifier.

Comme elle errait par les sentiers de la Trinacrie, elle éprouva un jour une soif ardente. Aucune source ne s'offrait pour l'éteindre. Elle aperçut une cabane cachée sous le chaume et frappa à la pauvre porte. Une vieille femme se présenta, elle lui demanda à boire. Bien que la vieille n'eût pas reconnu la déesse et qu'elle fut très misérable, elle lui offrit un doux breuvage composé d'eau, de farine et de miel qu'elle venait de faire bouillir.

Tandis que Cérès se désaltérait, un enfant au regard dur et méchant s'arrêta devant elle. Il rit de la voir boire avec tant d'avidité. La déesse se sentit offensée. Il restait encore dans le vase quelques gouttes de breuvage qu'elle jeta sur le front de l'insolent. Aussitôt la figure de celui-ci se couvrit de mille taches, ses bras firent place à deux pattes et son corps s'étira en une longue queue. L'enfant n'était plus qu'un lézard qui s'enfuit vers une cavité obscure.

La vieille, témoin de ce prodige, comprit subitement à qui elle avait affaire.

— N'es-tu point Cérès, la déesse à qui la terre doit sa parure ? murmura-t-elle, courbée par la crainte et par le respect.

— Je suis en effet cette infortunée, répliqua la divinité.

— Pourquoi parles-tu d'infortune ?

— Nulle sur la terre n'est aussi affligée que moi, soupira Cérès. Mon enfant, une fille unique et chérie, m'a été enlevée et je ne sais où son ravisseur l'a cachée.

— Ne s'agit-il point d'une jeune fille belle comme le jour, aux boucles plus dorées que les rayons du soleil ?

— C'est elle, en effet. L'aurais-tu aperçue, ô mère ?

— Il se peut. J'ai vu une enfant telle que je te l'ai décrite qu'emportait un char d'airain attelé de quatre chevaux noirs et que conduisait un homme au sombre visage.

— Par où le char dirigea-t-il sa course ?

— Dans cette direction, répliqua la femme, la main tendue vers le mont Etna.

— Merci, bonne mère, de ta compatissante pitié. Grâce à toi, peut-être retrouverai-je mon enfant bien-aimée.

Elle dit et quitta la chaumière.

La vieille l'accompagna à travers les broussailles qui entouraient la pauvre demeure jusqu'au proche sentier. Tant que ses faibles yeux purent suivre l'harmonieuse silhouette de la déesse, elle resta là à prononcer des paroles de bon augure, puis, avec un soupir, elle retourna vers son logis. La surprise la cloua au sol.

À la place des ronces et des épines qui enserraient sa hutte – car elle n'avait plus depuis longtemps la force de bêcher la terre, d'arracher les plantes mauvaises et de cultiver celles qui nourrissent et charment les mortels, – s'étendait maintenant un merveilleux jardin. Dans des carrés tracés par des bordures de fleurs poussaient des oignons, des tomates, des fenouils et autres légumes comestibles. Ici, les fraises montraient leurs petites têtes rouges. Là, des buissons bien taillés s'enorgueillissaient de framboises purpurines.

Ce n'était pas tout. Des arbres ployaient sous le faix de leurs fruits, des orangers portaient leurs pommes d'or et le long des murs de la chaumière grimpaient une vigne aux lourdes grappes vermeilles.

Tandis que la vieille se réjouissait et remerciait en son cœur la dispensatrice de ces bienfaits, la déesse marchait dans la direction de l'Etna.

Quand elle eut cheminé longtemps et qu'elle fut parvenue jusqu'aux premiers contreforts du volcan, elle rencontra une fontaine qui s'épanchait dans une conque de pierre. Sur le bord de cette fontaine, elle s'assit et, sans qu'elle sût pourquoi, le nom de la nymphe Cyane lui traversa l'esprit.

C'est qu'en effet cette source n'était autre que Cyane métamorphosée par les dieux.

La nymphe, voyant Cérès s'asseoir près d'elle, voulut lui parler, lui dire qu'elle avait vu sa fille, qu'elle savait quel était son ravisseur. Hélas ! elle ne le put. Elle n'avait plus ni bouche, ni langue, ni aucun autre moyen de s'exprimer.

La nymphe, muette, se désolait, quand soudain lui vint une inspiration. Du plus profond de ses eaux, elle fit surgir une ceinture qui y était recélée. La longue écharpe de lin vint mollement flotter à la surface de l'onde.

Cérès l'aperçut et elle frémit. Ne venait-elle pas de reconnaître la ceinture de Proserpine ?

— Je sais maintenant où est ma fille, gémit-elle. Je le soupçonnais seulement. Je possède désormais une certitude. C'est Pluton, plus haïssable que son Styx, qui a enlevé mon enfant. N'y a-t-il pas là, tout près, une des entrées béantes de son funèbre royaume ?

Une violente colère saisit la déesse.

— Terre ingrate ! s'écria-t-elle ; malgré tous les bienfaits que j'ai répandus sur toi, tu as permis que ce crime soit commis. Tes pampres ne se sont pas noués pour enchaîner le ravisseur, tes sillons ne se sont pas creusés pour immobiliser ses coursiers. Sois donc maudite, ô terre de Trinacrie !

D'un coup de son sceptre autour duquel s'enroulait un sarment de vigne, la déesse frappa le sol et aussitôt, à l'entour, la parure de la campagne s'évanouit ; les épis, prêts à tomber sous la faux des

moissonneurs, se flétrirent ; les germes furent empoisonnés jusqu'au fond de la glèbe ; les oiseaux avides se jetèrent sur le grain et le dévorèrent ; le bœuf qui traînait la charme fut frappé de mort et, à côté de lui, succomba le laboureur, compagnon de ses travaux ; l'ivraie et le chardon crûrent dans les sillons.

Toute la région, un instant auparavant si riante, devint l'image de la désolation. Les beaux lacs transparents, où se jouait la lumière, comme le lac de Pergus, se changèrent en de glauques marais aux émanations pestilentiellles, qui étouffaient les arbres, ornement de leurs rives.

Satisfaite de son œuvre de mort, si nouvelle pour elle qui toujours donna la vie, Cérès monta sur son char et se fit conduire par ses coursiers ailés dans l'Olympe et jusqu'au pied du trône de Jupiter tout-puissant.

— Père des dieux et des hommes, supplia-t-elle en tordant ses beaux bras, je t'en conjure, ne sois pas indifférent à mon malheur. Après de cruels tourments et les angoisses de longues recherches, j'ai retrouvé la trace de mon enfant et je sais quel est son ravisseur. Ô toi qui manies la foudre ! ordonne que ma fille me soit rendue.

Le dieu redoutable se pencha vers la mère désolée.

— Ô déesse, quoique celui qui a enlevé Proserpine soit mon propre frère et qu'il n'y ait pas de honte pour toi à ce que ta fille devienne la déesse des Enfers, je veux t'exaucer. Voici ce que j'ordonne.

Un terrible roulement de tonnerre souligna les paroles de l'Olympien.

— Ton enfant te sera rendue à la condition que, durant son séjour chez les ombres, aucun aliment n'ait approché de ses lèvres. Je ne puis faire davantage. Tel est l'arrêt des Parques.

Cette auguste sentence avait été entendue par Vénus. La déesse de l'Amour favorisait en secret Pluton. Elle envoya instantanément un messenger rapide dans les sombres demeures de l'Érèbe.

Précisément, le dieu des Enfers, cherchant à consoler Proserpine, la promenait à travers les somptueux jardins de son empire, lui faisant admirer les fleurs étranges qui y croissaient. C'est là que le trouva l'envoyé de Vénus, qui lui répéta à l'oreille l'ordre édicté par son frère céleste.

Pluton n'hésita pas. Sans rien dire à la fille de Cérès, il lui fit hâter le pas et, quittant le domaine des fleurs, la conduisit dans ses vergers immenses. Il l'arrêta devant un arbre chargé de grenades mûres.

— En vis-tu jamais de plus belles ? dit-il. En tout cas, il n'en est point de plus succulentes.

Avec la curiosité de son âge, Proserpine tendit la main ; elle cueillit une grenade fraîchement éclatée et en mangea sept grains.

À ce moment. Mercure, l'ambassadeur de Jupiter, entra dans le

Tartare, porteur des commandements du maître de la foudre.

Il était trop tard. Proserpine, ayant touché à la nourriture de l'inférieur séjour, ne pouvait plus être libérée.

Néanmoins, il fut convenu que la fille de Cérès épouserait Pluton et qu'elle passerait avec lui six mois de l'année. Durant les six autres mois, elle pourrait retourner auprès de sa mère.

Ainsi satisfaite, Cérès, sur la demande de Jupiter, accepta de retirer en partie la malédiction jetée sur la Trinacrie.

En partie seulement. C'est pourquoi, à côté des champs de blé doré, des prairies verdoyantes et des vergers aux fruits vermeils, nous voyons dans l'île ces étendues incultes que recouvre une couche de soufre. C'est pourquoi le lac de Pergus, naguère si riant, n'est encore qu'un marais empesté.



La nymphe Aréthuse



U cœur des vallées d'Arcadie, sur la terre de l'Hellade, dans une prairie peu distante de la mer, jouait avec ses compagnes la nymphe Aréthuse, fille de Nérée et de Doris. De toutes ces jeunes beautés, elle était incontestablement la plus belle.

Les nymphes, vêtues de tuniques diaphanes, les boucles de leurs cheveux entremêlées de fleurs, couraient agiles sur le gazon, cherchaient à attraper les papillons, moins légers qu'elles, et riaient de tout et de rien d'un gai rire argentin.

Le soleil était haut dans le ciel, la chaleur devenait pesante.

— Il y a là-bas un bouquet d'arbres, prononça Églé, une enfant de treize ans, sœur cadette d'Aréthuse. Pourquoi ne pas nous reposer sous son ombre ?

— Nous nous étendrons sur la mousse, émit une autre nymphe.

— Nous nous amuserons à tresser des couronnes de feuillage, bercées par le bourdonnement des abeilles.

— Nous raconterons des histoires et réciterons des poésies.

Toutes étaient d'accord. Aréthuse seule fit la moue.

— Je n'approuve pas votre dessein, dit-elle posément avec cette supériorité que lui donnaient ses dix-huit années. Nous sommes en sûreté dans les prés qui sont notre domaine ; il n'en est pas de même dans les bois et les boqueteaux hantés par des divinités rudes et frustes avec lesquelles nous risquons mille désagréments.

Rarement la voix de la raison est écoutée.

— Ô ma sœur, protesta Églé, tu veux toujours nous empêcher de faire ce qui nous plaît. Aucun danger ne nous menace dans ce bosquet

et les divinités sylvestres font à cette heure la sieste.

— Si elle ne veut pas venir avec nous, qu'elle reste au soleil, s'écrièrent les autres nymphes.

À regret et pour ne pas demeurer seule, Aréthuse suivit ses compagnes. Bientôt, elles furent toutes étendues sur la mousse sous les arbres. Si forte était la chaleur, si agréable était le site, qu'elles ne songèrent pas à tresser de couronnes, à raconter des histoires, à réciter des poèmes. Elles s'endormirent au bourdonnement des abeilles.

Aréthuse sommeillait comme les autres quand, tout à coup, elle fut éveillée par la sensation d'un danger. Un homme s'approchait d'elle. Il n'était pas beau. Son corps velu paraissait de la couleur d'un vieux chêne. Ses longues oreilles pointaient comme celles des fauves et, dans sa face grimaçante, envahie par une barbe épaisse et embroussaillée, sa bouche se contractait en un vilain rictus et ses yeux jetaient d'étranges lueurs.

La nymphe vit tout cela dans le temps d'un éclair. Les longs bras de l'homme allaient la saisir, tandis qu'une voix rauque et inharmonieuse murmurait :

— Je suis Alphée, le faune auquel appartiennent ces lieux.

D'un bond, Aréthuse fut debout. Elle prit la fuite. Elle se savait habile à la course ; bien souvent, elle avait vaincu par sa vélocité les biches et les daims. Touchant à peine l'herbe de ses pieds nus, l'adolescente se précipita vers la prairie. Le sol, incliné dans la direction de la mer, ajoutait encore à sa rapidité.

Le faune était plus lourd et moins preste. Néanmoins, il avait la supériorité de la force et de la résistance. Si Aréthuse avait d'abord distancé Alphée, elle s'apercevait que, maintenant, il gagnait du terrain.

Chaque fois qu'elle retournait la tête, elle constatait qu'il s'était rapproché d'elle. Bientôt, elle sentit son haleine sur son épaule.

La pensée de la nymphe se porta vers sa maîtresse, Diane, la divine chasseresse.

— Fille de Jupiter, pria-t-elle tout en courant, fais en sorte que je puisse échapper à ce rustre, sauve ton humble servante.

À peine avait-elle achevé cette prière, qu'elle eut la sensation de perdre encore de son poids déjà si léger ; la sueur, qui l'inondait, devint plus abondante, ses membres fondaient, puis son corps, et elle se trouva transformée en une source pure et cristalline qui, suivant la déclivité du terrain, se mit à couler vers l'Océan.

Le faune, qui étendait la main pour appréhender sa proie, ne rencontra plus sous ses doigts qu'une onde insaisissable. Il rugit de colère.

— Ô Neptune, cria-t-il, dieu de l'élément humide, permettras-tu que je sois ainsi bafoué par une enfant ? J'ai toujours été ton fidèle

adulateur, j'ai veillé à ce que les arbres de mon domaine restituent intégralement à tes fontaines l'eau tombée du ciel.

Le maître des océans ne fut pas sourd à cette supplication. À l'instant même, une deuxième métamorphose s'opéra. Alphée à son tour se liquéfia.

Lui, cependant, était devenu un torrent roulant dans ses flots de la boue et du limon. Ainsi l'on put voir le fleuve d'eau jaunâtre se précipiter à la poursuite du clair ruisseau.

Aréthuse s'était crue sauvée. Elle comprit qu'un nouveau péril la menaçait, car là, devant elle, la mer immense dressait sa barrière bleue. La nymphe changée en source atteignait la plage. Alphée, mué en torrent, allait la rejoindre.

— Diane ! supplia derechef Aréthuse, as-tu tant fait pour que je sois, malgré moi, la proie de ce méchant ?

Et la fille de Jupiter consentit un second prodige. Parvenue au bord de la mer la jolie source s'y jeta. Sans rien perdre de sa pureté, elle traversa l'onde salée et vint jusque dans l'île d'Ortygie, sur la côte de Sicile, où une grande vasque de pierre se trouvait prête à la recevoir.

Sur le rivage de l'Hellade, Alphée, métamorphosé en fleuve, se désespérait de rage impuissante, et on peut le voir encore maintenant rouler furieusement ses eaux fangeuses.

Quant à Aréthuse, son bassin s'orne de touffes de papyrus et les oiseaux viennent se désaltérer dans sa vasque. L'île où elle jaillit est occupée par la moderne Syracuse et est reliée à la terre ferme par un grand pont. Non loin de là s'élève le temple de Diane, la protectrice de la nymphe, et c'est une étrange chose que de voir cette fontaine d'eau douce et cristalline sourdre au milieu d'une île qu'enserme de toutes parts l'élément amer.

N'est-il pas plus joli de s'imaginer que la fontaine Aréthuse provient sans souillure des vallées de la lointaine Arcadie plutôt que d'affirmer avec les hydrographes qu'elle descend des montagnes d'Hybla en passant par un canal sous-marin ?



La vengeance de Polyphème



Sur la côte orientale de la Sicile se trouve l'active et florissante cité de Catane. C'est une grande ville qui comptera bientôt trois cent mille habitants ; elle est riche de tous les produits de cette région fortunée qui s'écoulent par son port et elle s'enorgueillit des souvenirs des deux célèbres musiciens Puccini et Bellini. Catane s'accroît à vue d'œil. Elle vit intensément, mais elle est loin d'avoir le charme des autres cités siciliennes comme Palerme, Agrigente, Syracuse ou Taormina. C'est que, bien qu'elle eût été dès le VII^e siècle avant notre ère une florissante colonie hellénique, elle nous fait l'effet d'une ville neuve.

En mettant à part les vestiges de son théâtre grec, à moitié enfouis sous des maisons modernes, il n'y a pas à Catane de monuments antérieurs au XVII^e siècle, et la plupart d'entre eux, comme la façade du Dôme, datent du XVIII^e et surtout du XIX^e. C'est que la cité a un terrible voisin, l'impitoyable Etna, qui dresse ses sommets à environ trois mille trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous disons bien « environ », car les cônes qui couronnent le volcan changent d'altitude à chaque éruption.

En l'année 1693, l'Etna détruisit Catane de fond en comble ; ceci explique pourquoi tout y est si moderne. Ce que le volcan a ravagé, il a contribué à le faire revivre et la ville est bâtie et pavée en lave.

Ici se trouve le point de départ des touristes qui veulent entreprendre l'ascension de l'Etna, splendide promenade parmi les arbres chargés de fruits, d'où pendent les pampres de vignes et les

rameaux accablés sous le faix des grappes mûres. À droite, s'étend la mer, couleur de turquoise. À gauche, s'élèvent les pentes dont la verdure est parfois coupée par des coulées de lave noire ou par des ruisselets d'argent qui se hâtent, tout en se jouant, vers le rivage.

L'un de ces petits cours d'eau se nomme l'Aci. Le qualificatif de fleuve que le guide lui décerne paraît bien prétentieux et il fait tout ce qu'il peut pour ne pas le mériter.

Un peu plus loin se présente la jolie ville d'Aci-Réale ; près de nous, se dresse la pointe d'Aci-Castello, d'où nous découvrons dans la mer sept récifs de basalte noire émergeant des flots et que l'on appelle les *scogli de Ciclopi*, les îles des Cyclopes.

Aci, dont tout parle ici, n'est-ce point Acis ? Et, dans ce cadre merveilleux, notre souvenir évoque l'histoire du doux berger, compagnon de la nymphe Galatée, que chanta en ses harmonieux hexamètres l'aimable poète Ovide.

En ce temps-là – et qui donc fixerait un âge à ce récit ? – vivaient en ces lieux enchanteurs quelques Cyclopes ; l'un d'entre eux, l'aîné de la famille, se nommait Polyphème. Il était si grand que, lorsqu'il se baignait dans le golfe, les flots ne dépassaient pas sa ceinture. Laid, avec cela, magnifiquement. Son énorme corps, couleur de bronze, disparaissait sous de rudes poils noirs ; son visage au nez camus était couvert d'une épaisse barbe embroussaillée et ses cheveux, durs comme des crins de cheval, lui descendaient en mèches désordonnées sur les épaules. Son œil unique, placé au milieu de son front, jetait des regards féroces.

Il était la terreur de la région.

Et cependant un phénomène stupéfiant s'était produit. L'affreux Polyphème, le cruel fils de Neptune, avait subi une incroyable transformation. Les vaisseaux pouvaient désormais impunément s'approcher de ses domaines, chercher au fond de la baie un abri contre la tempête. Il n'allait plus au-devant d'eux pour les briser entre ses mains puissantes et pour se repaître de la chair de leurs matelots. Il n'assommait plus, en passant, les hommes et les femmes rencontrés sur son chemin ; de sa houlette constituée par un pin immense, haute comme un mât de navire, il ne leur faisait plus sauter la tête des épaules à la manière d'un enfant qui s'amuse à décapiter les chardons. Et surtout, oui surtout, il ne faisait plus bouillir sur le sommet du mont Etna sa marmite infernale et n'y allumait plus sa chaudière, qui déversait à travers les riantes campagnes ses torrents de feu destructeur.

Les humains qui habitaient la contrée respiraient plus librement. Les enfants, vite oublieux du péril passé, osaient se risquer dans les domaines du monstre pour y cueillir les fruits du cornouiller, que voit mûrir l'automne, et les prunes pourpres ou dorées. Ils récoltaient

impunément les châtaignes tombées des arbres touffus et les fraises délicates et parfumées nées à leur ombre. Parfois, au cours de ces expéditions hardies, ils avaient aperçu le fils de Neptune. Assis à l'entrée de sa caverne creusée par la nature dans le flanc du volcan, il jouait sur sa flûte, faite de cent roseaux, avec une telle force que les montagnes en retentissaient et que la mer frémissait. Autour de lui les troupeaux à laine épaisse paissaient joyeusement.

Plus encore que de voir le Cyclope se livrant à d'aussi paisibles occupations, les enfants avaient été saisis par son aspect insolite. Polyphème, à l'aide d'un râteau, avait peigné ses cheveux embroussaillés ; sa barbe était tombée sous la morsure d'une faux. Un tel prodige, colporté, faisait l'objet des conversations de l'île entière.

D'où pouvait venir un tel changement ?

S'étant levé de son siège agreste, Polyphème descendit vers le rivage de la mer. Était-il repris de ses instincts sanguinaires ? Avait-il au loin aperçu une voile et vouait-il son équipage à la mort ? Mais non. Le monstre se contenta de s'étendre sur la plage et de jouer avec les coquillages nacrés.

C'est dans cette posture que le trouva Télème, le devin, celui qui, prétendait-on, ne s'était jamais trompé dans l'interprétation des signes inscrits dans le ciel, sur la mer ou sur la terre.

— Salut à toi, fils de Neptune ! dit Télème en s'adressant au Cyclope, tu sembles aujourd'hui bien guilleret ?

— Et je le suis en vérité. Pourquoi ne le serais-je point ? Mon cœur déborde de joie.

— Cela se peut, redoutable Polyphème. Que cette joie, cependant, n'endorme point ta prudence. Il est écrit dans le livre du Destin qu'un héros grec doit obscurcir l'œil unique qui brille au milieu de ton front.

Le Cyclope éclata d'un rire qui effraya les mouettes, les alcyons et les autres oiseaux qui hantent les plages.

— Ô le plus insensé des devins ! prononça-t-il enfin. Comment mon œil serait-il obscurci alors qu'il est plein de la plus radieuse des images ? Sache, ô Télème, que je suis amoureux. Celle que j'aime est plus blanche que le blanc troène, plus éclatante que le cristal, plus vive que le tendre chevreau, plus agréable que le soleil au cœur de l'hiver et que la fraîcheur durant l'été, plus vermeille que tous les fruits, plus douce que le raisin dans sa maturité, plus moelleuse que le duvet du cygne et le lait caillé. Si, à cette description, tu n'as pas reconnu Galatée, c'est que toute ta science divinatoire ne vaut pas l'ombre d'une puce.

Mortifié, Télème s'éloigna. Le Cyclope se leva, dressa sa haute taille et s'en alla paisiblement dans la direction de son antre.

Il cheminait parmi les arbres chargés de fruits et les plantes aux fleurs odorantes, quand, auprès d'un petit bois, il rencontra Galatée.

Celle-ci se hâtait vers une destination inconnue. Polyphème tendit la main pour l'arrêter. Elle parut plus contrariée qu'effrayée par le geste du géant.

— Que me veux-tu, fils de Neptune ? demanda-t-elle la voix impatiente. Ne vois-tu donc pas que je suis pressée ? Parle vite si tu as quelque chose à me dire.

Polyphème s'assit et, de son petit doigt posé sur l'épaule de la jeune fille, il l'obligea à prendre place à ses côtés.

— Ce que j'ai à te dire, ô la plus adorable des nymphes, est ceci : depuis des mois entiers je ne songe qu'à toi. Tu m'as transformé. Moi qui brave Jupiter, son ciel et sa foudre, je tremble en ta présence. Ô fille de Nérée ! ne rejette pas mes vœux et consens à devenir mon épouse.

Galatée leva vers la face du Cyclope un visage stupéfait. Elle constata alors les changements qui s'y étaient produits. Elle vit la barbe émondée, la chevelure moins désordonnée et elle partit d'un grand éclat de rire.

— Songe au couple que nous ferions ! murmura-t-elle lorsque son hilarité lui rendit l'usage de la parole.

Le géant grogna :

— Oui, je sais, les nymphes et les dryades me plaisantent et me raillent entre elles à cause surtout de mon œil unique. Mais le soleil du haut des cieux n'embrasse-t-il pas l'univers de son regard ? Il n'a pourtant, lui aussi, qu'un œil. N'oublie pas que mon père tient sous son sceptre l'empire des mers. Comptes-tu pour rien de devenir la belle-fille de Neptune ?

Il continua plus bas :

— Si tu consens à m'épouser, tu seras reine et maîtresse des vastes cavernes taillées dans la montagne, où l'on est à l'abri des chaleurs de l'été et des rigueurs de l'hiver ; tu disposeras de mes vergers immenses. Tous mes troupeaux seront à toi. Je ne possède pas seulement ceux que tu vois, mais j'en ai d'autres qui errent dans les vallées et dans les bois touffus. Si tu me demandais le nombre de mes brebis, je ne pourrais pas te le dire.

Enfin, d'une voix qui se faisait suppliante et qui était un peu ridicule chez ce monstre gigantesque, il murmura :

— Prends pitié de mes maux, écoute mes prières...

Un nouvel éclat de rire fut la seule réponse de Galatée. Que lui importait l'amour du géant ? Elle n'avait qu'une idée : être débarrassée de lui pour aller là où l'appelait son cœur.

Le Cyclope devina-t-il sa pensée ? En tout cas, c'est d'une voix irritée qu'il reprit :

— Je souffre patiemment tes mépris, ô fille de Nérée ! Mais, si tu me repousses parce que tu en préfères un autre, malheur à lui.

Sur ces mots, Polyphème se redressa et libéra la jeune nymphe en retirant son doigt de son épaule.

— Réfléchis, dit-il encore, je te reverrai.

Il partit à grandes enjambées et chacun de ses pas faisait trembler la campagne.

Galatée le suivit un instant du regard, puis elle reprit sa course interrompue.

Essoufflée, les cheveux en désordre, elle arriva à un boqueteau. C'était un coin délicieux et frais. La mousse y était abondante, piquée par-ci par-là de fleurettes sauvages. Un jeune berger l'attendait.

Il était beau, dans tout l'épanouissement de ses seize printemps. Son nom était Acis, il était le fils de Faune et de la nymphe Syméthis. Les jeunes gens s'aimaient. Leurs parents avaient décidé que bientôt s'allumeraient pour eux les flambeaux de l'hyménée.

— Je suis en retard, dit Galatée en embrassant son beau fiancé.

— Je commençais à être inquiet de toi ; je craignais qu'il ne te soit arrivé malheur, car j'ai cru voir la grande ombre de Polyphème traverser les prairies. Je sais bien que l'on raconte que son âme s'est adoucie et que, depuis longtemps, il n'a fait sentir à personne la force de ses bras. Néanmoins...

Le rire perlé de la nymphe interrompit le discours de l'adolescent.

— Ton imagination ne t'avait pas égaré, ô Acis ! C'est en effet le Cyclope qui m'a retenue. Tu ne devineras jamais ce qu'il avait à me dire !

— Quoi donc ? interrogea le berger anxieusement.

— Il m'a demandé ma main.

Un même accès d'hilarité secoua les deux jeunes gens.

Galatée, bien qu'elle ne redoutât pas le Cyclope, s'efforçait de l'éviter ; surtout elle entraînait Acis loin des endroits que fréquentait Polyphème. Les menaces proférées par le géant à l'œil unique contre son amoureux ne lui étaient pas sorties de la mémoire.

Un soir, les fiancés étaient sur le point de se quitter. Ils se trouvaient au fond d'un vallon où ils n'avaient pour témoins que les abeilles, les papillons et les sauterelles. Tendrement ils s'embrassaient.

Soudain, ils frémirent et leur étreinte se desserra. Une voix furieuse faisait retentir les échos du vallon.

— Je vous vois, hurlait Polyphème. C'est pour la dernière fois que Vénus vous rassemble.

Les fiancés demeurèrent un instant figés par la peur et puis ils se mirent à fuir. Le Cyclope poursuivit Acis qui gagnait sur lui du terrain. Galatée poussa un cri. Polyphème avait arraché de la montagne un rocher et il le lança de toutes ses forces. L'énorme pierre vint frapper le beau berger et le couvrit tout entier de sa masse. De sous le roc, le sang jaillit, tachant l'herbe de la prairie.



« Polyphème avait arraché de la montagne un rocher... »

Galatée se jeta à genoux :

— Ô vous qui nous avez donné le jour, divinités des ondes, je vous en conjure, rendez la vie à celui que j'aime !

Aux yeux de la nymphe, un prodige s'accomplit. Le sang pourpre se mit à pâlir. Une source avait jailli et, du petit ruisseau qui dévalait la pente, la nymphe vit surgir la forme de son fiancé qui doucement murmurait :

— Galatée ! Galatée !

C'est cette source que rencontrent les touristes qui, de Catane, s'en vont gravir les pentes du mont Etna.



La bonté d'Eschyle



SYRACUSE était en liesse. De toutes parts s'élevaient des chants et des rires. Le vin coulait à flots dans les tavernes, sur les places, dans les maisons, versant l'allégresse dans l'âme des habitants. Par les rues se déroulaient des cortèges d'hommes et de femmes couronnés de fleurs et de pampres, faisant résonner les sistres et les tambourins, égrenant les notes aiguës des flûtes. Les frontons des temples étaient garnis de guirlandes de feuillage ; sur les autels fumaient des bois odorants ; les statues des dieux et des héros avaient été repeintes et des offrandes s'entassaient devant elles.

On a de la peine de nos jours, même en contemplant ses ruines encore imposantes, à s'imaginer ce qu'était Syracuse en cette année 472 avant notre ère. La ville actuelle est confinée presque entièrement dans l'île d'Ortygie, qui ne constituait que la plus petite fraction de la cité antique. Sur la côte et jusqu'aux collines sises aujourd'hui en pleine campagne, s'étalaient les beaux quartiers : celui d'Achradine, de Néapolis, de Tyché, des Épipoles, avec leurs monuments et leurs jardins.

Syracuse renfermait près de cinq cent mille habitants, et son enceinte, au dire de Strabon, mesurait vingt-huit milles. La beauté et la richesse de ses palais, de ses demeures privées, de ses temples, excitaient la jalousie de tous les autres peuples, de ceux de l'Hellade en particulier. C'est à bon droit que Pindare appelait Syracuse « la reine des cités ».

La fête qui, en ce moment, semblait animer la ville d'un souffle de folie n'était pas exceptionnelle. Tous les ans, elle revenait. Il s'agissait

de célébrer deux grands triomphes des armes grecques remportés le même jour, huit ans plus tôt : la victoire de Salamine sur les Perses et celle d'Himéra sur les Carthaginois. Cette dernière bataille, si elle tient une moins grande place dans l'Histoire, était la plus importante pour les Syracusains.

En l'an 480, le tyran Gélon avait rencontré à Himéra le général carthaginois Amilcar et son armée forte de deux cent mille hommes(1). Malgré l'infériorité numérique de ses troupes, Gélon avait battu Amilcar et ruiné d'un seul coup la puissance de Carthage en Sicile... Le monarque syracusain était mort l'année suivante. Son frère Hiéron I^{er} lui avait succédé et c'est lui qui avait institué cette commémoration.

Le tyran ne négligeait rien pour qu'elle soit digne de la cité, de l'importance de la victoire et de la mémoire de son frère. Il dépensait sans compter à cette occasion, et sa générosité le rendait populaire malgré la sévérité de son gouvernement.

On en était au troisième jour des réjouissances. Le premier avait été marqué par des cérémonies en l'honneur d'Artémis(2). Le deuxième, consacré à Hadès(3), fut la glorification du feu. Il y eut des courses de flambeaux et, le soir, la ville fut illuminée, tandis que les bûchers s'embrasaient sur le sommet des collines du voisinage. Cette troisième journée était un hommage à Poséidon(4). En son honneur, il devait y avoir des courses de chevaux ; le cheval était l'animal le plus agréable à cette divinité. Le lendemain, on honorait Zeus(5), le père des dieux et des hommes, par des jeux d'adresse et des exercices d'athlètes. Enfin, le dernier jour, consacré à Apollon, dieu des arts et de la poésie, serait marqué par une grande représentation théâtrale, le point culminant des festivités dont la population raffinée et lettrée de Syracuse parlait depuis des mois.

La troisième journée avait commencé sous de fâcheux auspices. Lorsque, de grand matin, les prêtres qui desservaient le temple d'Asklépios pénétrèrent dans le sanctuaire, ils s'aperçurent que la divinité avait été indignement profanée. Asklépios, fils d'Apollon, Asklépios dont les Romains ont fait Esculape, le dieu de la Médecine qui protège la santé des humains, était particulièrement vénéré à Syracuse. Au siècle précédent, d'opulents citoyens de la ville avaient fait dresser sa statue, une statue de marbre, surtout remarquable par une barbe d'or massif qui ornait son visage. Cette barbe, qui était fort longue et d'un travail si fin que l'on en distinguait les poils, valait, disait-on, quinze talents(6). Or cette barbe précieuse avait disparu.

Le dieu présentait maintenant aux regards sa face de marbre lisse.

Les prêtres furent atterrés. Ils poussèrent de grands cris. Bientôt, tout Syracuse s'émut. Ces mots volaient de bouche en bouche :

— La barbe d'Asklépios a disparu. Malheur à nous ! C'est un terrible

présage. Il est certain que, dans l'année, une épidémie frappera la ville.

On ne voyait par les rues que visages consternés ; les citoyens qui s'en allaient à leurs plaisirs pleuraient sous leurs couronnes de fleurs. Les ivrognes eux-mêmes, au lieu de vociférer des chansons bachiques, hoquetaient :

— La barbe d'Asklépios a disparu. Eheu ! Eheu ! Malheur à nous !

La fin des fêtes était compromise.

Le tyran fut aussitôt averti. Il comprit la gravité de l'événement pour le moral de la cité. Une émotion de cette nature, s'abattant sur des gens en pleine liesse, risquait de provoquer des réactions fâcheuses et peut-être des troubles et des émeutes. Hiéron se transporta solennellement au temple d'Asklépios et, devant la statue du dieu, il jura de retrouver sa barbe et de châtier avec une rigueur implacable et terrible le profanateur.

En même temps, il faisait faire une distribution supplémentaire de vin et même jeter de la menue monnaie aux pauvres. Ordre fut donné aux prêtres de Dionysos(7) d'improviser une immense procession.

La gaîté reprit, une ivresse joyeuse se répandit à nouveau, et la population, légère et futile, oublia pour le moment la mésaventure du fils d'Apollon.

— Je veux, déclara le tyran au chef de sa police, que l'on mette la main sur le voleur, sinon ta tête paiera pour la barbe divine.

Les espions se mirent en campagne. Leur tâche était malaisée. Pendant ces jours de fête, il y avait dans les temples de continuelles allées et venues ; la surveillance était nécessairement relâchée. On pouvait supposer que le malfaiteur s'était laissé enfermer la veille au soir dans le sanctuaire, qu'il avait perpétré son mauvais coup et s'était esquivé à l'ouverture des portes.

Mais de quel côté diriger les recherches ? Les prêtres se refusaient à admettre qu'un Syracusain ait pu avoir l'audace de commettre une action sacrilège qui ne devait pas manquer d'attirer sur lui, comme sur toute la ville, la colère du dieu de la médecine. À leur avis, le coupable était un étranger – ils venaient nombreux à l'occasion des fêtes – un Carthaginois peut-être, un ennemi de Syracuse, désireux non pas tant de s'enrichir que de déchaîner des fléaux sur la cité. Dans ce cas, le voleur resterait introuvable, car il aurait probablement jeté à la mer la barbe sacrée, précieuse et compromettante.

Un homme, cependant, restait indifférent à toutes ces émotions, aussi bien aux joies des citoyens qu'à leur consternation devant l'horrible sacrilège. Cet homme était Eschyle.

Le grand poète tragique, natif d'Eleusis en Grèce, avait connu les plus grands succès à Athènes. Il était le véritable père de la tragédie. C'est lui qui avait transformé les anciennes fêtes de Dionysos, où l'on

disputait le prix du bouc dans le désordre et l'incohérence, en un spectacle régulier, où les chants lyriques étaient subordonnés au développement d'une action. C'est pour représenter ses œuvres et sur ses indications qu'Athènes construisit son théâtre.

Il avait imaginé, afin de rendre les acteurs visibles des gradins éloignés et de leur donner en même temps plus de majesté, d'accroître leur taille à l'aide du cothurne aux épaisses semelles. Il leur avait imposé un masque qui les grandissait encore, et ce masque contenait un porte-voix, qui amplifiait les sons qu'ils proféraient. À l'occasion de toutes les importantes solennités, Athènes applaudissait une nouvelle tragédie du poète. C'était à lui que revenait, invariablement, la palme décernée par les archontes, et le verdict des magistrats était ratifié par le peuple.

Hélas ! la fortune est versatile. Subitement, la gloire d'Eschyle s'était écroulée. Du jour au lendemain, il s'était vu supplanter par un nouveau venu : Sophocle.

Les juges avaient décerné le prix à ce dernier, et la foule, abandonnant son idole vieillie, s'était retournée vers l'astre naissant.

Eschyle n'avait pu supporter cet échec. Il avait quitté Athènes sans esprit de retour et était venu se fixer à Syracuse où déjà vivaient, sous la généreuse protection du tyran, plusieurs poètes, dont Épicharme, Simonide et le divin Pindare.

Hiéron avait rendu hommage au génie du grand auteur ; il lui avait donné une maison riante dans le quartier aristocratique des Épipoles, avec un vaste jardin d'où la vue s'étendait au loin sur la cité, la campagne et la mer. Les tragédies composées par Eschyle étaient montées avec le plus grand luxe, et la gloire, qui lui avait été infidèle en Grèce, il la retrouvait dans toute sa fraîcheur à Syracuse.

À l'occasion de l'anniversaire de Salamine, le poète avait écrit une de ses œuvres maîtresses : *Les Perses*, et la représentation de sa tragédie, qui devait avoir lieu dans quarante-huit heures, marquerait le couronnement des fêtes.

Le théâtre de Syracuse – nous pouvons encore nous en faire une idée par ses restes majestueux – était un monument imposant. Il avait près de cent cinquante mètres de diamètre, et ses soixante gradins, taillés dans le roc, pouvaient contenir vingt mille spectateurs. La scène, très vaste, permettait les déploiements des théories et les évolutions des chœurs. Le décor ? On n'en saurait rêver de plus beau, puisqu'il était constitué par la cité elle-même, avec ses colonnades, ses frontons, ses palais, et qu'il avait, pour toile de fond, la mer.

Présentement, Eschyle, assis sur un des gradins inférieurs du théâtre, sourd aux bruits du dehors, surveillait une des dernières répétitions de son œuvre. À côté de lui se tenait son ami, le poète Simonide, lui aussi protégé du tyran. Curieux homme que ce Simonide, également

originaire de Grèce. Il avait, dans sa jeunesse, enseigné aux enfants la poésie et la musique. Il avait composé des ouvrages réputés et même des tragédies. Hiéron goûtait beaucoup son talent et conversait volontiers de toutes choses avec lui.

On raconte qu'un jour le tyran lui posa cette question :

— Qu'est-ce que Dieu ?

— Seigneur, répliqua le poète, donne-moi un jour pour y réfléchir.

Le lendemain, sa réponse n'était pas prête et il réclama deux jours de délai. Le terme expiré, il exigea un nouveau sursis de quatre jours et ainsi de suite en doublant chaque fois le nombre de jours qu'il demandait.

Hiéron finit par s'étonner et le poète expliqua :

— C'est que, plus j'y réfléchis, plus la chose me paraît obscure.

Eschyle attachait à l'opinion de Simonide une grande importance, aussi l'avait-il prié de l'assister au cours de cette répétition.

Celle-ci étant terminée, l'auteur se tourna vers son ami, étonné de ne pas lui entendre formuler un avis. Comme tous les vrais artistes, Eschyle doutait constamment de lui-même, et ce silence l'inquiétait. Il interrogea d'une voix anxieuse :

— Tu as vu maintenant l'ensemble de mon œuvre. Qu'en penses-tu, Simonide ? Je crains...

Il n'en dit pas plus. Il remarqua que le poète pleurait. Il lui prit les deux mains. Simonide lui sourit à travers ses larmes.

— Eschyle, jamais tu ne fus plus grand. Jamais mortel n'a su ainsi émouvoir. C'est à peine si je puis discerner mes propres sentiments tant je suis bouleversé. Ce retour de Xerxès vaincu auprès de la tombe de Darius, son désespoir en écoutant les reproches des vieillards, c'est toute la douleur humaine, le deuil public et le deuil privé, que tu rends tangible.

Les acteurs, groupés au pied de la scène, avaient retiré leurs masques. Ils parlaient bas. Eux aussi avaient senti la noblesse de l'ouvrage dont ils étaient les interprètes. En outre, ils étaient exténués.

Il y eut un brouhaha parmi eux. Ni Eschyle, ni Simonide, absorbés dans leur conversation, ne s'en aperçurent. Simonide disait :

— Je te prédis pour après-demain un triomphe éclatant. Tu rempliras de fierté l'âme des Grecs qui écouteront tes vers. Si ton cœur avait soif de vengeance contre les Athéniens qui t'ont préféré un rival, tu serais vengé, car Athènes ne pourra pas se pardonner d'avoir permis que sa gloire fut chantée de telle façon ailleurs que sur son sol.

Pélion, le chorège, le chef des chœurs, s'approcha d'Eschyle. Il le tira par la manche de sa tunique :

— Je te demande pardon seigneur, de t'interrompre. Il vient de se produire un accident grave.

— Lequel ? demande le poète.

— Tikos, qui jouait le rôle d'Atossa(8), la veuve de Darius, vient d'être pris d'un mal étrange. Son corps a été agité d'un violent frisson, la sueur a inondé ses membres, il a perdu connaissance et on a dû l'emporter. Ah ! Asklépios n'a pas été long à punir le sacrilège dont il a été victime.

Eschyle ignorait le vol de la barbe d'or du dieu. Pélion le mit au courant en quelques mots. Le poète, d'ailleurs, ne l'écoutait pas. Il ne songeait qu'à sa pièce. Le soleil était encore haut dans sa course. On devait procéder à une deuxième répétition, afin de bien enchaîner les mouvements.

— Que faire ? s'écria-t-il. Comment répéter sans Tikos ? L'ouvrage demande encore bien des retouches, et c'est après-demain qu'il doit être présenté au tyran et au peuple.

— N'y a-t-il pas quelqu'un qui pourrait remplacer momentanément le malade ? suggéra Simonide.

— Y songes-tu ? protesta Eschyle. Tikos semblait fait pour le rôle de la veuve de Darius. Sa taille fine et élancée lui donnait une silhouette suffisamment féminine. Sa voix avait quelque chose de tendre qui, à travers le masque, créait l'illusion.

— Qu'importe, insista l'ami de l'auteur, puisqu'il s'agit simplement de figurer un personnage, tandis que les chœurs et les théories évolueront.

— Encore faut-il qu'il puisse réciter les vers.

Pélion eut un geste de triomphe.

— J'ai absolument ce qu'il te faut : un adolescent, nommé Palaistes, qui figure parmi les choreutes. Il pourrait certes faire mieux et je te l'aurais proposé pour tenir un rôle, mais il n'a pas bonne réputation et ses fréquentations sont douteuses. Il a exactement la taille et l'allure de Tikos et il possède une voix plus douce encore, bien qu'elle ne manque pas de volume.

— Et le texte ! gémit Eschyle.

— Pour cela, seigneur, n'aie pas d'inquiétude. Palaistes connaît ton œuvre depuis le premier vers jusqu'au dernier. Souvent il lui arrive de nous en réciter des tirades entières pour notre plaisir.

— Eh bien ! soit, concéda Eschyle, faisons cette tentative.

Le chorège s'en alla et revint peu après, tenant par le bras un jeune homme. Celui-ci était frêle et svelte et sa figure révélait l'intelligence. Lorsqu'il sut de quoi il s'agissait, il rougit de plaisir et s'en fut en courant revêtir le manteau, les cothurnes et le masque de la veuve de Darius.

La répétition recommença. Eschyle était nerveux et agité. De temps en temps, Simonide se penchait vers lui pour le calmer. Enfin, près du tombeau de Darius, élevé sur la scène, une forme drapée se présenta. C'était Palaistes incarnant Atossa. Il se mit à déclamer. Ce fut pour

l'auteur et pour son ami une délicieuse surprise. La voix de l'adolescent portait merveilleusement. Il avait le don de scander les vers, d'en faire goûter la sonorité et la cadence. En outre, il mettait dans son débit tant de pathétique que l'on avait l'illusion de voir s'animer le masque de bois.

La tragédie arriva à son terme. Eschyle, le visage rasséréné, remercia l'acteur improvisé, qui parut très heureux des compliments.

La répétition du lendemain était la plus importante, car c'était la dernière avant la représentation. Il fallait mettre au point les plus minimes détails. Lorsque Eschyle arriva au théâtre, il trouva le chorège qui l'attendait.

— Maître, murmura Pélion, j'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer. Cette nuit, Tikos est mort.

Cette information, qui, la veille, eût fait évanouir le poète, ne lui tira que quelques paroles de regret pour le bon acteur disparu et, tout de suite, préoccupé de son œuvre, il articula :

— As-tu dit à Palaistes de le remplacer ?

— Oui, seigneur. Tout au moins pour la répétition. Je n'ai pas parlé du trépas de Tikos. Cela pourrait impressionner fâcheusement les autres acteurs, surtout après le sacrilège du temple d'Asklépios.

— Ah ! oui, le sacrilège, prononça l'auteur légèrement.

— On n'a pas encore retrouvé les coupables. Le bruit court en ville qu'un espion du tyran aurait des soupçons. Il n'a cependant rien découvert de certain et on n'a arrêté personne.

— Bien, bien, tu as agi avec prudence.

On répéta. Eschyle était pleinement satisfait. Le rôle d'Atossa, plus particulièrement, était tenu d'une manière qui l'enchantait. Palaistes serait décidément un grand tragédien. Le poète se souvint que Pélion lui avait fait entendre que le jeune homme n'était pas, dans la vie privée, fort recommandable. Évidemment, c'était un inconvénient. Chez les Grecs, on exigeait des acteurs une moralité exemplaire et une vie sans tache. Après tout, le chorège avait peut-être exagéré. En tout cas, l'adolescent aurait le temps de s'amender. Il fallait parer au plus pressé.

Eschyle fit un signe à Palaistes qui venait de se débarrasser de son manteau, de son masque et de ses cothurnes. Le jeune homme accourut. Le poète le prit familièrement par le bras et l'entraîna à l'écart.

— Mon ami, je veux te féliciter. Tu sais que je suis avare de compliments, surtout quand un de mes ouvrages est en jeu. Il est impossible d'interpréter mieux que tu ne le fais le rôle difficile d'Atossa. Tu traduis exactement selon ma pensée l'émotion sacrée de l'épouse du roi des Perses. Demain, devant le monarque et le peuple, tu recevras la juste récompense due à ton talent.

Le choreute baissait la tête et rougissait sous les éloges. À cette dernière phrase, il regarda Eschyle.

— Demain ? Mais ce n'est pas moi...

L'auteur mit la main sur l'épaule de l'adolescent et murmura :

— Tikos est mort.

Brusquement, l'acteur s'écarta. Ses yeux prirent une expression d'indicible angoisse. De rouge qu'il était, il devint livide. Il balbutiait des phrases sans suite.

— Non, non, c'est impossible... je ne pourrai jamais... quelle chose affreuse ! Tikos est mort... Ah ! seigneur, ne me demande pas cela... ne me demande pas de le remplacer.

Eschyle crut que Palaistes était devenu fou. Il essaya de le raisonner. L'autre secouait la tête et paraissait prêt à s'enfuir.

— Aimais-tu tant Tikos ? s'étonna Eschyle. C'est un sentiment fort touchant ; néanmoins, en remplissant son emploi, tu honores sa mémoire.

— Oh ! ce n'est pas cela, sanglota l'adolescent. Tikos, je le connaissais peu. Il n'y a pas longtemps que Pélion m'a engagé parmi les choreutes, et Tikos, qui était un acteur de premier rang, n'eût pas fait attention à un garçon tel que moi.

Le poète commençait à s'exaspérer devant cet incompréhensible entêtement. Il offrait à ce jeune homme obscur et pauvre la fortune et la gloire et il les repoussait.

— Quel est ton motif ? Exprime-le hardiment quel qu'il soit.

— Je ne peux pas... Je ne peux pas...

Une idée traversa l'esprit du dramaturge. Il la formula tout bas :

— Aurais-tu, malheureux, attenté aux jours de Tikos ?

Cette supposition arracha un cri de protestation à Palaistes :

— Je ne suis pas un assassin, mais je suis peut-être pire. Oh ! seigneur, je n'en puis plus. À toi, je veux avouer la vérité. Tu es si grand qu'il me semblera me confier à la divinité. Tu pourras ensuite me livrer aux magistrats, que m'importe ! C'est moi, seigneur, c'est moi qui ai volé la barbe d'Asklépios.

Un sourire, oui, un sourire, effleura le visage d'Eschyle.

— Est-ce tout ?

La stupéfaction se mêla à l'épouvante dans le cœur du jeune homme.

— Mais... mais... Le tyran a juré que le châtiment du sacrilège serait terrible.

Le poète reprit le bras de l'acteur.

— Écoute, Palaistes, ton crime est grave, sans doute... Pourtant, si tu joues le rôle, je crois pouvoir te promettre d'obtenir ton pardon.

Le lendemain, le théâtre, bien avant l'heure de la représentation, était bondé. Une même impatience animait tous les spectateurs, depuis les dignitaires, les chefs militaires, les magistrats assis sur les

gradins réservés, jusqu'aux pauvres qui se pressaient aux rangs les plus élevés.

Une sonnerie de trompettes retentit. Le tyran, accompagné d'un brillant cortège, fit son entrée et prit place au centre des degrés où s'étaient des tapis de pourpre et des draperies de soie. Salué à son arrivée par Eschyle, il insista pour que celui-ci se mît à sa droite. Le roi fit un signe.

Les théories se déployèrent. Le chœur des vieillards monta sur la scène et vint se ranger autour du monument qui figurait la tombe de Darius. L'ouvrage se déroula, dans sa noble pompe. De temps en temps, le public était secoué d'un frisson qui se traduisait par un sourd murmure. Les plaintes d'Atossa, le récit de Xerxès arrachèrent à cette foule sensible quelques sanglots.

Exaltés par cette admiration de tout un peuple, les acteurs se surpassaient. Aucun d'entre eux n'égalait celui qui incarnait Atossa.

La divine harmonie des vers mélodieux se tut. Pendant un long moment un silence religieux plana sur le théâtre ; les gorges étaient serrées par l'angoisse, et puis, tout à coup, un cri éclata : une acclamation formidable s'éleva vers Eschyle qui venait d'exalter si haut la vaillance grecque et d'arracher vingt mille spectateurs à eux-mêmes.

Le tyran avait les yeux humides. Il se pencha vers le poète et l'embrassa, puis il prit la palme d'or et la plaça entre ses mains.

— Je ne puis, dit-il, tant je suis bouleversé, te dire ce que je pense de ton œuvre. Il faut que je me recueille. Ce soir, tu souperas au palais. Là, tu me confieras ce que tu peux désirer et je te le donnerai. Aucune récompense n'est trop grande pour payer les instants que nous venons de vivre.

Dans le palais se déroula le faste d'un merveilleux banquet. Eschyle y occupait la place d'honneur. Les mets les plus rares furent servis et l'on versa les vins capiteux de la Sicile qui paraissent être de l'or liquide. Des danses, des chants, de la musique ne cessèrent de réjouir les convives.

À la fin du repas, l'illustre Pindare récita une ode vantant les cinq journées de fête. Elle comprenait un éloge particulièrement délicat de la tragédie des *Perses*, dont la renommée traverserait les siècles.

Hiéron approuvait de la tête ce jugement du poète. Il s'inclina vers Eschyle.

— As-tu réfléchi, prononça-t-il, au présent que tu souhaites ? Quel qu'il soit, je resterai ton obligé, puisque, grâce à toi, mon nom, n'eussé-je rien fait d'autre que de t'accorder l'hospitalité, passera aux générations futures. Parle.

— Seigneur, répliqua Eschyle, je suis ému par ta générosité. Tu m'as comblé au point que je ne puis rien désirer pour moi. Cependant,

puisque tu veux m'accorder une nouvelle faveur, je solliciterai de ta bonté le pardon d'un coupable.

— N'est-ce que cela ? murmura le tyran. Il faut que celui pour lequel tu intercèdes te tienne bien à cœur. Qui est-ce ?

— As-tu remarqué, seigneur, l'acteur qui joua le rôle d'Atossa ?

— Comment ne l'aurais-je pas remarqué ? N'était-il pas, entre tous, celui qui rendait le mieux ta pensée ?

— Il s'agit de lui.

— Qu'a pu faire cet adolescent ?

— Seigneur, il a volé la barbe d'Asklépios.

Le sourire se figea sur les traits de Hiéron. Il fronça le sourcil.

— Lui ? C'est donc sur lui que se portaient les soupçons de ma police ? J'ai juré solennellement à la face des dieux... et, ce qui est plus grave, devant les prêtres et le peuple, que je punirais impitoyablement le sacrilège.

Le roi garda quelques instants le silence. Puis il reprit :

— Je t'ai donné ma parole que j'accéderais à ta requête quelle qu'elle fut, je ferai donc grâce à ton protégé. Demain matin, amène-le devant moi.

Tout tremblant, Palaistes, en compagnie d'Eschyle, se présenta au palais. Il ne pouvait pas croire à ce pardon. Il savait trop qu'il avait déchaîné la redoutable colère des prêtres et que le peuple exigeait le supplice du malfaiteur qui attirait sur la cité la colère de la divinité. Malgré sa toute-puissance, le tyran pourrait-il l'absoudre ?

Les premières paroles de Hiéron furent telles que la frayeur du jeune acteur augmenta. Timidement, il sortit de sous son manteau la barbe du dieu.

— Où l'avais-tu cachée ? interrogea le roi. Mes espions n'ont pas pu la découvrir !

— Je l'avais enterrée sous les dalles de ma chambre.

— Bon ! Bon ! grommela Hiéron, tu l'as restituée et cela facilitera les choses. Ne quitte pas ce palais où tu es en sécurité ; j'ai promis ton pardon et je tiendrai ma promesse.

Une proclamation du roi ordonna pour le jour même une réunion des principaux d'entre les prêtres de la ville dans le temple d'Asklépios pour la fin de la journée.

Cette nouvelle connue du public fit naître une joyeuse exaltation.

— Le tyran, répétait-on, a certainement retrouvé la barbe du dieu. Asklépios, ayant recouvré cet ornement, sera sans doute satisfait et ne nous tiendra pas rigueur, surtout si le voleur périt dans les supplices.

À l'heure dite, au milieu d'un cortège solennel, Hiéron se présenta au temple du dieu de la Médecine. Les prêtres, réunis en demi-cercle autour de lui, attendaient ses paroles.

— J'ai juré que le coupable serait recherché et que la barbe sacrée

serait retrouvée. La voici.

Il désignait la barbe d'or que portait à la main un de ses officiers.

— Le coupable, continua le roi, s'est dénoncé lui-même. De son propre mouvement, il a rapporté l'objet de son larcin. Il ne sera donc pas châtié. Le fils d'Apollon, qui veille sur la santé des humains, serait certainement fâché de voir trancher la tête de l'un d'eux pour un préjudice qu'il n'éprouve plus. Vous serez certainement de mon avis.

Fort mollement les desservants du temple acquiescèrent. Le doyen des prêtres d'Asklépios s'avança :

— Seigneur, émit-il, tes paroles sont celles de la clémence et le courroux du dieu est probablement apaisé. Veux-tu donner l'ordre que l'on nous remette l'objet sacré ?

— Une minute ! répliqua Hiéron. J'ai réfléchi. Pour ce qui est de la barbe d'Asklépios, je ne la rendrai pas. J'estime, en effet, que son père, Apollon, n'ayant pas de barbe, il ne serait pas convenable que le fils en portât une.

Des protestations s'élevèrent parmi les prêtres. Ce qu'entendant, le tyran se tourna vers ceux de Zeus.

— Le dieu souverain, maître de l'Olympe, porte dans votre sanctuaire un manteau d'or massif. N'est-il pas vrai ?

— Certes riposta l'un des desservants du temple de cette divinité suprême. Ce manteau est d'une valeur de soixante-quinze talents.

— Je donnerai l'ordre qu'on l'enlève, déclara le roi. À sa place on remettra à Zeus un manteau de laine, infiniment préférable à l'autre, trop froid en hiver et trop chaud en été.

Laissant les saints personnages dans la stupeur et la désolation, Hiéron se retira et il murmura dans l'oreille d'Eschyle qu'il avait amené :

— Ainsi ma clémence aura tout de même été récompensée(9).

Durant les années qui suivirent, Eschyle vécut heureux, comblé de faveurs par le tyran. Il garda auprès de lui Palaistes, qui lui avait voué une profonde affection née de la reconnaissance. Le jeune homme s'était complètement amendé. Il avait rompu avec ses mauvaises fréquentations qui l'avaient poussé à commettre son sacrilège. Lorsque l'on représentait une tragédie d'Eschyle, il se voyait confier le principal rôle féminin et sa réputation était flatteuse. Le reste du temps, il servait de secrétaire au poète, qui se plaisait en sa compagnie et aimait entendre ses poésies débitées par lui.

Dans son jardin, Eschyle élevait des bêtes. Il possédait des chiens, des chats, des lapins, des singes. Tous ces animaux vivaient en liberté et s'accordaient parfaitement ensemble. De temps en temps, leur troupe se grossissait d'un nouveau venu, chien errant, chat

abandonné, et le dramaturge se plaisait à voir ces naufragés de la vie reprendre bien vite goût à l'existence.

Un jour que le poète se promenait avec Palaistes hors des remparts de la ville, il aperçut une tortue couchée sur le dos et qui faisait de violents et inutiles efforts pour se redresser. Sans doute avait-elle été mise dans cette position fâcheuse par un chien ou par des gamins.

Eschyle ramassa la bête cuirassée.

— La malheureuse, dit-il, elle a certainement eu grand'peur. Je vais la ramener. Elle se plaira dans le jardin.

Palaistes, qui partageait les goûts de son maître, était d'ordinaire enthousiaste quand il procédait à une adoption. Cette fois, il souleva des objections : « La tortue n'était pas un animal sociable, elle effraierait les autres pensionnaires, elle se sauverait. » Le poète tenait bon. Enfin, le jeune homme lâcha son suprême argument :

— Je crains qu'elle ne te porte malheur.

Eschyle éclata de rire :

— Mon ami, te voilà devenu subitement bien superstitieux. Tu n'as pas toujours été ainsi.

Palaistes n'aimait pas beaucoup qu'on lui rappelât sa faute passée. Il fit la grimace, mais continua sa résistance.

— J'ai l'impression que, si vous ramenez cette tortue, il vous adviendra quelque chose de fâcheux.

— Tu es sot. Que peut-il advenir de fâcheux du fait d'une tortue ? C'est une bête qui se nourrit de salades ; elle ne mord pas et ne distille pas de venin.

Eschyle rapporta la bête chez lui. Il l'appela Cheloné, nom qui ne lui donna pas beaucoup de peine à trouver, puisque, en grec, il signifie tortue.

Cheloné vivait en paix avec la ménagerie, avec les chiens qui se contentaient d'aboyer après elle, avec les chats qui lui faisaient des farces, avec les lapins qui lui laissaient sa juste part de salade, avec les singes qui passaient des heures charmantes à la voir rentrer ou sortir sa tête de sa carapace.

Seul Palaistes continuait à regarder la tortue avec méfiance, ce qui ne manquait pas d'amuser le poète et ses amis lorsqu'ils venaient le voir.

Un soir, un peu avant le coucher du soleil, Eschyle travaillait dans son jardin et composait une tragédie qui devait être jouée à l'occasion des Dionysiaques.

Tandis qu'il traçait des vers sur ses tablettes, une ombre traversa le jardin en même temps que l'on entendit un grand battement d'ailes. Le poète leva les yeux et il vit un aigle qui passait devant le soleil. L'oiseau se mit à tourner très haut dans les airs.

Eschyle n'était pas seul à avoir aperçu l'animal de proie. Toutes les

bêtes qui se chauffaient paresseusement s'étaient dressées et se précipitaient vers des abris. Les chiens lancèrent quelques aboiements de défi, sagement embusqués sous des bancs ou dans les touffes d'arbustes. Seule la tortue demeurait au milieu du vaste espace découvert qui s'étendait devant la maison. Non qu'elle n'eût pas peur, au contraire ; elle se hâtait tant qu'elle pouvait pour imiter ses commensaux, mais sa hâte était lente.

Subitement l'oiseau de proie s'abattit et, avec une remarquable précision, il atterrit juste sur Cheloné. Il la saisit dans ses serres et l'emporta.

Eschyle poussa un cri auquel Palaistes fit écho. Les chiens redoublèrent leurs aboiements.

Ce bruit effraya-t-il l'aigle ? Parvenu à une hauteur de cent pieds, il lâcha sa proie et la tortue vint tomber sur la tête d'Eschyle.

Le poète s'écroula sans un mot, le crâne fendu.

Palaistes se jeta à genoux auprès de son maître, essayant de le rappeler à lui. Peine perdue. Tous les esclaves étaient accourus en pleurs.

— Oh ! mon bon seigneur, sanglotait l'acteur, mon cher, mon seul ami ! Hélas ! un acte de générosité n'est pas toujours récompensé.



La vipère noire



Il n'est pas un voyageur visitant la Sicile qui ne se soit arrêté à Girgenti, une petite localité fort sympathique et pittoresque, mais qui ne vaudrait pas un séjour si elle n'était voisine des mines d'Agrigente. C'est là qu'il faut aller si l'on veut se faire une idée complète de l'architecture de la Grèce antique.

On y voit le temple de la Concorde, le mieux conservé de tous ceux de la Sicile. Ses trente-six colonnes cannelées, debout sur un soubassement de cinq marches, portent encore leur fronton et leur entablement. Du temple de Junon subsiste une fière colonnade qui se profile sur le ciel. Le sanctuaire de Jupiter Olympien est l'un des plus vastes que nous connaissons de cette époque. Il était entouré d'admirables cariatides qui lui avaient valu le surnom de « maison des géants ». Un seul de ces colosses, étendu sur le sol, est à peu près intact de nos jours. On peut également admirer des vestiges du temple de Castor et Pollux et de celui d'Esculape.

Ce qui demeure après tant de siècles, tant de tremblements de terre, tant de batailles, de sièges et de pillages, nous donne une merveilleuse idée de ce que pouvait être Agrigente, l'antique Akragas, au temps de sa splendeur.

Sa beauté, son luxe faisaient d'elle, malheureusement, une proie convoitée par les conquérants. La Sicile, terre opulente, était placée entre les deux ennemis héréditaires, les Carthaginois et les Romains, et son sort fut d'être constamment disputée par l'un et l'autre adversaire.

En l'an 400 avant notre ère, Agrigente était déjà une florissante cité. La vie y était facile et gaie. La population grecque qui l'habitait ne

songeait qu'aux plaisirs et au commerce.

Dans la ville vivait un riche armateur nommé Kratos, et cet armateur avait une fille, Agneia, dont la beauté était renommée. Kratos ne voyait pas d'un œil défavorable le jeune Mathès faire la cour à son enfant. Mathès était fils de magistrat et les situations des deux adolescents étaient bien assorties. Ce n'était pas cette considération qui les attirait l'un vers l'autre. Ils s'aimaient.

Mathès ne pouvait se lasser d'admirer les traits délicats, les cheveux d'or fin, les grands yeux candides de la fille de Kratos, et elle éprouvait toujours le même plaisir à entendre le jeune homme, de sa voix ardente et chaude, faire le récit de ses voyages aux terres lointaines.

Mathès, en effet, avait beaucoup navigué avant de se résoudre à se fixer à Agrigente et à y fonder un foyer. D'une de ses expéditions, il avait rapporté un coffre, un bahut très lourd, dont les flancs, finement ouvragés, étaient taillés dans un bois inconnu en Sicile. Ce que ce coffre présentait de plus remarquable était sa serrure, d'une extraordinaire complication. Cette fermeture faisait l'admiration de tous et l'étonnement des artisans adonnés à la mécanique. Ceux-ci restaient des heures à étudier l'enchevêtrement des pièces innombrables et minuscules qui la composaient. Ils avaient essayé de l'imiter, mais n'étaient parvenus à aucun résultat.

Ce meuble curieux fut le premier présent que Mathès offrit à Agneia.

— Lorsque nous serons mariés, nous y enfermerons nos objets les plus précieux. Vois, il a deux clés. Tu en garderas une et je prendrai l'autre.

Agneia fut heureuse de ce cadeau.

— En attendant le jour de notre hymen, je vais déjà y placer mes bijoux, mes colliers d'or, mes bracelets, mes anneaux qui me viennent de ma mère.

Ainsi avait-elle fait.

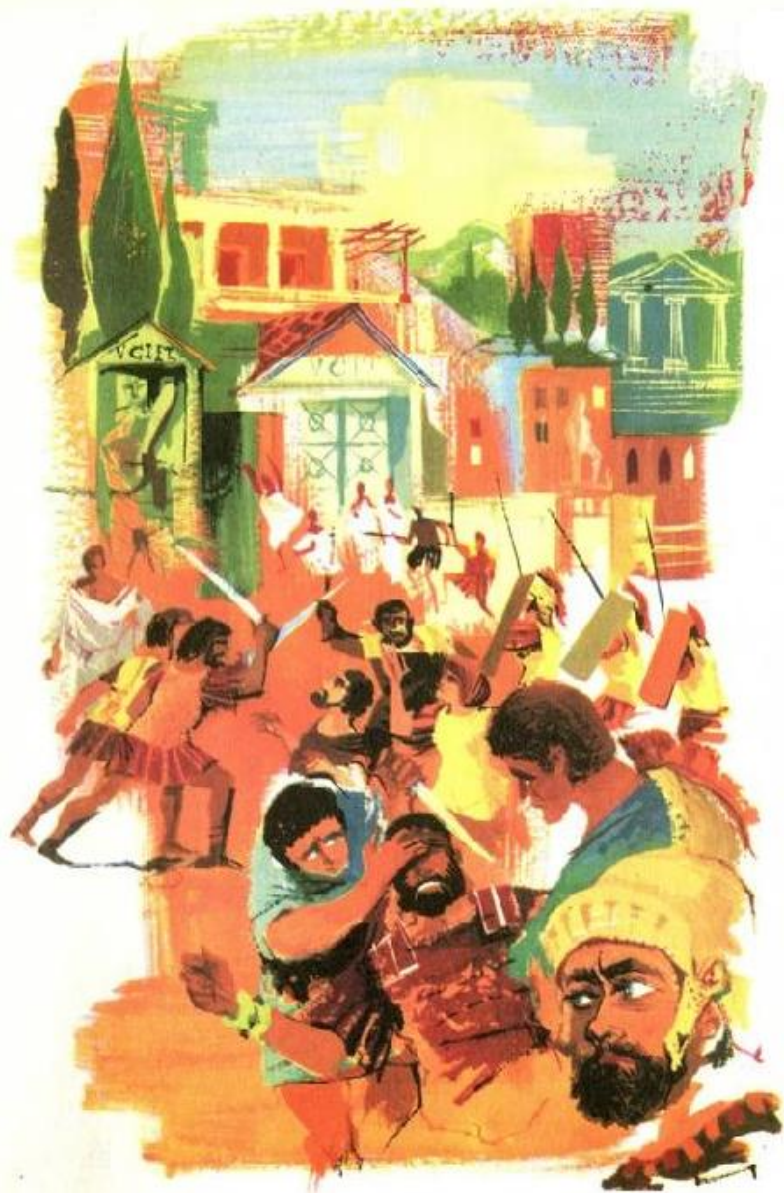
L'instant heureux ne vint pas. Les Carthaginois avaient débarqué en Sicile et leur général Amilcar(10) s'était tout de suite attaqué à Agrigente.

La ville opposa aux ennemis une vigoureuse résistance. Tous les hommes valides avaient prêté leurs bras pour la défense de la patrie et, bien entendu, Mathès n'avait pas été le moins empressé à répondre à l'appel du tyran(11).

— Aie confiance, Agneia, dit-il à sa fiancée au moment de rejoindre ses compagnons sous les armes, nous serons victorieux, nous repousserons les Carthaginois. De beaux jours luiront encore pour nous.

Les Agrigentains ne furent pas victorieux. Le tyran, voyant la cité en péril, essaya d'en dégager les abords et, pour cela, il organisa une

sortie. Il fut tué au début de l'action. Ses troupes sans chefs, écrasées par un ennemi très supérieur en nombre, furent dispersées. Amilcar entra dans la ville. Ce fut le sac et le pillage.



« Amilcar entra dans la ville. Ce fut le sac et le pillage... »

Du bois où il s'était réfugié avec quelques camarades, bois situé sur une hauteur, Mathès apercevait Agrigente et ses maisons peintes en ocre. Des incendies s'y allumaient et des colonnes de fumée s'élevaient par-dessus les toits de tuiles roses.

Les jeunes gens crispaient les poings, mais que faire ? Se montrer maintenant serait aller à une mort sans utilité et sans gloire. Mieux valait attendre la nuit pour se faufiler dans la cité et tenter d'aider les personnes chères à s'échapper.

Lorsque l'ombre se fut étendue sur la mer et sur le rivage, lorsque le tumulte qui montait de la ville saccagée se fut apaisé, Mathès et ses compagnons quittèrent leur cachette. Ils descendirent en rampant et parvinrent aisément à se glisser dans Agrigente. Les sentinelles carthaginoises dormaient, terrassées par l'ivresse, ne redoutant pas un retour offensif de l'armée ennemie détruite.

Par les rues encombrées de cadavres, de mines et de débris, Mathès se dirigea vers la maison de Kratos. Il éprouva une heureuse surprise en constatant qu'elle n'était ni brûlée, ni ravagée. Peut-être le riche armateur avait-il obtenu que l'on épargnât son logis en payant une rançon aux vainqueurs. Cela arrivait parfois.

Le cœur gonflé d'un fol espoir, le jeune homme allait actionner le heurtoir de bronze de la porte quand son instinct l'avertit qu'il serait plus prudent de ne pas attirer l'attention. Il fit donc le tour de la vaste demeure qui, par-derrrière, touchait aux remparts.

Ceux-ci présentaient une large brèche par laquelle on apercevait la campagne baignée par la lumière de la lune qui se levait.

Après avoir invoqué la protection de l'astre des nuits, le fiancé d'Agneia poussa une poterne qui donnait dans les dépendances de la maison de Kratos. La pièce où il pénétra, le magasin aux huiles, confirma sa première impression. Rien n'y était dérangé. La lune éclairait les grandes jarres alignées les unes à côté des autres et qui semblaient indemnes. Mathès allait poursuivre son chemin quand une forme humaine surgit à ses côtés. Il reconnut Pergé, une servante d'Agneia.

— Dis-moi vite... commença-t-il.

L'esclave lui posa une main sur la bouche, puis se pencha à son oreille :

— Le malheur est sur nous, les ennemis ont tué mon maître et ils ont mis à mort ma douce maîtresse.

Une sueur froide inonda les membres du jeune homme. Son rêve était détruit. Il interrogea tout bas, la gorge serrée de douleur :

— Comment l'horrible chose est-elle arrivée ?

— La belle maison avait attiré l'attention d'Amilcar, il l'envahit avec ses officiers et sa garde. Des sentinelles furent placées à la porte. Au début, cela avait rassuré le maître. Il croyait ainsi sa demeure à l'abri

de la destruction et du pillage. Il alla au-devant des Carthaginois, les salua et tenta d'obtenir du général qu'il laissât la liberté à lui, à sa fille et à ses serviteurs, moyennant une somme considérable d'argent qu'il offrait.

« Les Carthaginois parurent accepter cette offre. Ils discutèrent le montant de la rançon. Enfin, le général consentit à laisser le maître quitter la ville sain et sauf avec sa fille, quelques esclaves et ses richesses les plus facilement transportables, contre le paiement de cinquante talents.

« Afin de prendre cette somme considérable et de préparer le surplus de son or, de manière à l'empiler dans les poches de cuir qui servent à cet effet, le seigneur Kratos descendit avec Naos, son intendant, dans le caveau qui abritait son trésor.

« Le maître ouvrit la lourde porte du souterrain. À peine en avait-il franchi le seuil que les Carthaginois, qui le guettaient, se précipitèrent sur lui et l'égorèrent ainsi que l'intendant.

« Après ce meurtre, dont il rit beaucoup, Amilcar fit venir Agneia, qui s'était cachée. Il avertit la malheureuse jeune fille du sort de son père.

« — Tu comprends, conclut-il comme s'il se fût agi d'une simple farce, il eût été absurde de nous contenter de cinquante talents quand toute la fortune de ton père était à notre disposition. Cette ruse nous a évité de longues et fastidieuses recherches, puisque le digne homme nous a menés directement à son trésor.

Agneia pleura abondamment. Amilcar la bouscula.

« — Que signifient ces larmes ? Elles constituent une injure pour Carthage en ce jour de triomphe où nous voulons voir tout le monde joyeux ; tu es maintenant, grâce à nos soins, maîtresse de ce logis, tu vas nous en faire les honneurs.

« Refoulant ses sanglots, la pauvre Agneia promena le général et ses officiers à travers les pièces d'apparat dont le luxe les remplit d'aise, puis elle les conduisit à l'étage supérieur, l'étage des femmes, le gynécée. Dans sa chambre, ce qu'ils remarquèrent tout d'abord, ce fût le coffre, celui que tu lui avais donné et dont elle portait au cou la clé attachée par une chaîne d'or.

« — Curieux meuble, en vérité, proclama le chef carthaginois.

« Les hommes de sa suite firent écho à son admiration. Il ordonna :

« — Ouvre-le. Un si beau contenant doit avoir un riche contenu.

« Agneia se jeta à genoux.

« — Seigneur, implora-t-elle, en baisant le bas du manteau de pourpre d'Amilcar, n'exige pas cela. Laisse-moi ce coffre et ce qu'il renferme. Il m'a été donné par mon bien-aimé, par mon cher fiancé, qui a certainement péri dans le combat. J'y ai placé quelques objets qui me viennent de celle qui me donna le jour et dont je n'ai fait

qu'entrevoir le visage dans ma prime enfance. Épargne cet unique bien. N'as-tu pas pris tout ce qui appartenait à mon père et ne m'as-tu pas dépouillée de mon patrimoine ?

« — Des objets qui te viennent de ta mère, riposta le Carthaginois en riant, des bijoux sans doute et qui doivent être de valeur ! Ils orneront admirablement la beauté de Thano, la fiancée que j'ai laissée à Carthage et que j'épouserai à mon retour. Ce présent lui prouvera que je pense à elle et lui sera un agréable souvenir de notre victoire. Ouvre cette caisse.

Agneia se releva et se plaça devant le bahut pour le défendre de son corps. Ce geste exaspéra la convoitise d'Amilcar. Il rugit :

« — Obéiras-tu ?

« Il aperçut la clé au cou de ma jeune maîtresse et il gronda :

« — Que m'importe ton mauvais vouloir ? Cette clé est certainement celle qui ouvre le coffre.

« Il étendit la main pour la saisir. Agneia se débattit et, en ce faisant, elle griffa la figure du Carthaginois. Celui-ci poussa un cri de rage et de douleur et, se reculant de quelques pas, tira son épée.

« La jeune fille vit le geste. Elle ne bougea pas, mais s'écria :

« — Maudite soit celle qui acceptera le contenu de ce coffre. Je prie les divinités infernales qu'il n'en sorte pour elle que malheur et que ruine.

« Elle n'en put dire davantage ; l'épée du Carthaginois l'avait transpercée de part en part.

« Je m'étais glissée dans la chambre, me tenant sur le seuil. Je vis ma belle maîtresse s'écrouler sur le bahut ; je vis son sang innocent en teindre les flancs.

« Amilcar lui-même arracha la clé du cadavre encore chaud. Il ouvrit la caisse et fut émerveillé des bijoux qu'il y trouva.

« — Thano sera heureuse, dit-il à ses compagnons. Demain ce coffre prendra le chemin de Carthage.

« Il referma le couvercle, mit la clé dans sa ceinture et quitta la chambre avec sa suite. Je n'eus que le temps de m'enfuir et de venir me dissimuler ici. Je comptais quitter cette nuit même cette maison où je suis née et où j'ai vécu et me réfugier dans les forêts où les bêtes sauvages sont moins cruelles que les soldats de Carthage. Tous les autres serviteurs ont été égorgés, sauf les plus jeunes, qui doivent être vendus en Afrique. »

Tandis que l'esclave parlait, Mathès se raidissait contre le désespoir atroce.

— Je veux la voir, murmura-t-il. Où sont les Carthaginois ?

— Ils festoient en ce moment dans la grande salle.

— Bien. La nuit est assez claire pour que nous nous dirigions dans la maison. Je vais monter à la chambre d'Agneia ; tu feras le guet au bas

de l'escalier et tu m'avertiras si quelqu'un monte.

Mathès connaissait bien les aîtres. Sans bruit, il gravit l'escalier et pénétra dans la chambre de sa fiancée. Elle gisait sur le sol, près du coffre taché de son sang. Un rayon de lune éclairait son délicieux et fin visage. Ses longs cheveux soyeux étaient dénoués et lui faisaient une parure. Mathès s'approcha du cadavre, mit un baiser sur le front glacé, puis, au-dessus du corps d'Agneia, il étendit la main.

— Je te jure, ô bien-aimée, de faire en sorte que ton dernier souhait s'accomplisse.

Il redescendit au rez-de-chaussée, retrouva l'esclave.

— Viens, ordonna-t-il.

Le bruit des chants et des rires venait de la salle du festin. Le jeune homme et la servante traversèrent les dépendances, quittèrent le logis et gagnèrent la campagne par la brèche du rempart. Ils n'allèrent pas loin. Mathès s'était dirigé vers un petit bois consacré à Pluton, le dieu des Enfers. Ce bosquet était sacré. Nul ne s'y aventurerait jamais et l'on disait qu'il était hanté par les esprits échappés de l'Érèbe. Délibérément, bien que la nuit rendît ce lieu plus redoutable, le fiancé d'Agneia entra dans le bois sacré.

L'esclave voulut l'arrêter.

— Que fais-tu, maître ? murmura-t-elle d'une voix étranglée par la peur. Tes sens sont-ils donc tellement égarés que tu ne reconnais pas le bois de Pluton ? Tu sais quels esprits l'habitent et, au surplus, il est infesté de vipères noires.

— Femme, répliqua le jeune homme, reste ici. Je sais ce que je fais. Les divinités infernales sont mes alliées. Quant aux vipères noires, elles reposent sous les pierres et elles ne piquent pas la nuit.

Mathès disparut dans le bosquet. Tremblante, l'esclave l'attendit. Au bout de quelques minutes, elle le vit ressortir. Il portait à la main un paquet fait d'un morceau de sa tunique déchirée.

— Les dieux de l'Érèbe m'ont été propices, prononça-t-il. Ils m'ont donné ce que je voulais. Toi, maintenant, éloigne-toi. Tâche de gagner quelque cité épargnée par les Carthaginois. Va et que Hécate, divinité des nuits, te protège.

— Où vas-tu, maître ?

— Je vais là où j'ai à faire.

À grandes enjambées, Mathès revint à Agrigente. Une fois encore, il se glissa dans la ville et pénétra dans la maison de Kratos. La lune était couchée ; bientôt, l'aurore aux doigts de rose allait se lever et éclairer tout le désastre. Dans la salle de festin, Amilcar et ses officiers banquettaient encore. Leurs cris et leurs rires et leurs chants s'entrechevaient de hoquets.

À tâtons, Mathès monta à la chambre d'Agneia. Il parvint au coffre, l'ouvrit et glissa à l'intérieur le paquet qu'il portait précieusement.

Puis il rabattit le couvercle, donna un tour de clé et, se penchant vers le cadavre de sa fiancée, il murmura :

— Ton souhait est exaucé.

Le lendemain, sur des galères amarrées dans le port, on chargea le butin enlevé dans Agrigente. Pêle-mêle dans les cales et jusque sur le pont, on entassait des statues des dieux, des meubles arrachés aux temples et aux maisons particulières, des paquets de hardes, de chiffons ramassés par les soldats dans les logis des pauvres, des coupes d'or, des vases précieux dont les chefs avaient dépouillé les demeures des riches marchands, des magistrats, des premiers citoyens de la cité. Au milieu de cet amas hétéroclite, se trouvait un coffre d'un travail extraordinaire, le coffre d'Agneia, fille de Kratos.

Thano, en recevant ce cadeau de son fiancé Amilcar, battit des mains. Elle considéra ce curieux meuble sur toutes ses faces et vit que l'un de ses côtés était maculé d'une grande tache de sang, ce qui augmenta sa joie.

— Sans doute, dit-elle à sa mère, celle à qui ce bahut appartenait, car je veux croire que c'était une femme, a-t-elle voulu le défendre pour que je ne l'aie pas. Elle a été bien punie.

L'officier qui avait été chargé par Amilcar de remettre le présent à Thano lui donna, de la part du général, une clé pendue à une chaîne d'or.

L'impatience de la jeune fille ne lui permit pas d'attendre pour ouvrir le coffre, qu'on l'eût porté dans sa chambre. Elle fit jouer la clé dans la serrure, dégagea le couvercle et plongea ses deux mains dans l'intérieur de la caisse.

Tout aussitôt, elle poussa un hurlement de douleur. Sa mère, ses servantes se précipitèrent vers elle. Elle secouait son bras que marquaient trois points sanguinolents imprimés à la hauteur du coude. Un instant après, elle se roulait sur le sol, en proie à d'horribles convulsions. Les servantes, s'approchant avec précaution du coffre, regardèrent à l'intérieur. Elles virent, parmi les bracelets d'or, les colliers et les anneaux, se déroulant paresseusement, comme réveillée d'un long sommeil, une vipère noire, une de celles dont la morsure ne pardonne pas. Ce serpent, Mathès l'avait déniché sous une pierre, dans le bois de Pluton ; c'était lui, le fiancé éploré, qui l'avait glissé dans le bahut.

Par-delà les océans, la malédiction d'Agneia avait frappé celle qui avait accepté le contenu du coffre. Il n'en était sorti pour elle que malheur et que ruine.

Que devint Mathès ? La légende ne dit plus rien de lui. Qu'importe s'il survécut ? Il avait perdu sa seule raison de vivre.



L'oreille de Denys



VERS l'an 400 avant notre ère, Denys l'Ancien était tyran de Syracuse. Né dans une humble condition, il était parvenu au rang suprême par son intelligence, son courage, son audace et son énergie.

L'ascension rapide de Denys, la rigueur de son gouvernement lui avaient suscité beaucoup d'ennemis. Il était continuellement assiégé de soupçons et plus il avançait en âge, plus il devenait ombrageux. Il n'hésitait pas à faire mettre à mort ceux dont il redoutait les entreprises. Un de ses courtisans, Marsyas, ayant eu un jour l'imprudence de raconter un rêve dans lequel il croyait couper la gorge du roi, celui-ci l'envoya au trépas en disant :

— Il n'aurait pas rêvé la nuit qu'il m'assassinait s'il n'y avait pas pensé le jour.

À mesure que sa répression devenait plus cruelle, ses craintes augmentaient. Il portait constamment une cuirasse sous ses vêtements, et quiconque l'approchait, fût-ce un parent, ou un ami, était méticuleusement fouillé. Chaque nuit, il dormait dans une chambre différente de son palais et ses enfants eux-mêmes ignoraient dans laquelle il reposait.

Bien vite il reconnut le danger qu'il y avait pour lui à confier sa tête à un barbier. Il obligea donc ses filles à lui brûler la barbe avec des coquilles de noix.

Lorsqu'il n'était pas obligé d'user de rigueur envers des ennemis de l'extérieur ou de l'intérieur, lorsque ses terreurs ne le poussaient pas à quelque accès de cruauté, Denys se montrait bon vivant et généreux. Il

aimait le luxe et les fêtes ; il se plaisait aux banquets fastueux où les mets les plus rares, arrosés des vins les plus réputés de la Sicile, étaient servis sur des tables chargées de vaisselle d'or et d'argent ; il goûtait la musique des harpes et des sistres et les danses des belles esclaves ; il ne dédaignait pas non plus les joies de l'esprit. Loin de là.

Le tyran se muait volontiers en philosophe. Il discourait habilement des sujets les plus abstraits ; surtout il avait la passion de la poésie. Rien ne le charmait autant que la lecture de beaux vers ; lui-même composait des poèmes et des tragédies – fort médiocres – dont il était plus fier que de ses victoires sur Carthage.

Dans l'entourage de Denys vivait un courtisan du nom de Damoclès. Il était un des plus anciens compagnons du monarque et avait pris part à ses premières luttes pour le pouvoir.

L'ancienneté de leurs relations, les services rendus, les périls courus ensemble valaient à Damoclès de la part de Denys une amitié singulière. Le courtisan était cependant souvent importun. À toute occasion, il ne manquait pas de vanter le bonheur de Denys, de s'extasier sur les avantages du pouvoir et, presque toujours, la conversation se terminait dans un soupir :

— Ah ! que je voudrais être roi !

D'un autre, le potentat eût pris ombrage. Il se contentait de sourire du vœu tant répété de Damoclès, sachant fort bien que celui-ci ne chercherait pas à usurper son trône. Il était pour cela trop indécis et trop paresseux.

Un jour que le courtisan avait égrené son habituelle litanie, Denys, étant de bonne humeur, lui dit :

— Mon ami, tu voudrais être roi, cela se trouve à merveille, je suis moi-même las du pouvoir absolu.

— Peut-on se lasser d'une si bonne chose ? protesta l'autre. Je sais bien que si, moi, j'étais assis sur le trône, je ne le quitterais qu'avec la vie.

— Je suis heureux de te voir dans de telles dispositions, continua Denys en réprimant un sourire. Aujourd'hui même, tu ceindras le bandeau royal et tu prendras ma place.

— Seigneur, est-ce possible ? Ne te joues-tu pas de ton serviteur ?

— Tu vas le voir.

Il fit revêtir à Damoclès une tunique de lin blanc et un manteau de pourpre brodé d'or. Il le conduisit par la main dans la salle du banquet où un splendide festin était servi. Tandis que résonnaient les instruments, le nouveau souverain fut mené à la place d'honneur.

— Te voilà roi, prononça Denys, tu n'as qu'à formuler un ordre pour qu'aussitôt il soit exécuté. Moi-même je ne veux être que ton sujet et ne brigue pas autre chose qu'une place à tes côtés, comme celle que tu occupais près de moi.

Damoclès n'en croyait ni ses yeux, ni ses oreilles. Il lui fallut un long moment pour se convaincre qu'il ne rêvait pas. Il donna l'ordre aux danseuses d'exécuter les plus jolis pas de l'Achaïe, aux échansons de lui verser à boire, aux écuyers tranchants de poser des mets devant lui.

— Je veux, proclama-t-il, que tout le monde rie.

Lui-même prêchait d'exemple et il murmurait dans l'oreille de Denys :

— Jamais je n'ai vécu un jour aussi radieux.

— J'en suis ravi, riposta ce dernier. Me sera-t-il cependant permis de te donner un conseil ?

— Donne-le toujours, répliqua Damoclès condescendant. Je verrai si je dois le suivre.

— Regarde simplement au-dessus de ta tête.

Damoclès leva les yeux et aussitôt il poussa un cri d'effroi. La coupe qu'il portait à ses lèvres renversa sur son manteau royal la plus grande partie de son contenu. La salle autour de lui parut chanceler. C'est qu'il venait d'apercevoir, pendue à la voûte, par un crin de cheval, une épée nue. D'un instant à l'autre, sous l'effet du plus léger courant d'air, la lame pouvait tomber et le transpercer.

Sans souci de sa dignité toute neuve, ni des centaines d'yeux braqués sur lui, le malheureux se jeta aux pieds de Denys et sanglota :

— Seigneur ! Seigneur ! Sois miséricordieux. Reprends les dons que tu m'as faits ; laisse-moi redescendre des sommets où tu m'as élevé. Je préfère redevenir ce que j'étais, un simple courtisan, perdre au besoin mes richesses et mes dignités ou même être chassé du palais et me mêler aux mendiants qui gémissent devant sa porte, mais je ne veux plus être roi.

Le tyran releva Damoclès :

— Va, mon ami, réoccupe ton ancienne place. Tu as pu constater que l'existence d'un monarque n'est pas uniquement tressée de jours heureux.

Peu après cet événement, qui défraya les conversations non seulement de Syracuse mais de toutes les cités des Grecs, éclatèrent coup sur coup plusieurs conjurations ayant pour but de ravir à Denys son pouvoir et même sa vie. La répression fut terrible. Tous ceux que l'on pouvait le moindrement soupçonner de complicité avec les factieux, leurs amis, leurs parents et jusqu'à des indifférents avec lesquels on les avait vus par hasard, furent jetés dans les Latomies, et presque tous n'en sortirent que pour être livrés aux bourreaux.

Les Latomies, il convient que le lecteur le sache, étaient de vastes carrières de pierre abandonnées par les carriers, qui s'ouvraient aux environs de Syracuse. Elles subsistent de nos jours et, bien qu'elles soient envahies par une végétation abondante, que leur sol disparaisse sous les orangers et les citronniers, sous les arbustes et les fleurs, que

leurs parois soient tapissées de lianes, de mousse, de lierre et de vigne, que les figuiers de Barbarie y étalent leurs piquants, on se rend compte de la difficulté de leur accès. On ne pouvait donc imaginer de meilleure prison. Les captifs, quel que fut leur nombre, étaient gardés par la disposition même des lieux. Quelques sentinelles placées sur le rebord de l'abîme suffisaient à en assurer la surveillance.

Parfois Denys se confiait à Damoclès.

— Vois-tu, mon ami, les haines s'exaspèrent contre moi parce que, pour punir un complot auquel trente Syracusains prirent part, je dois sacrifier plus de mille existences. On ne me tient pas rigueur de l'exécution des coupables, mais on m'en veut du sang innocent répandu.

— Tu as raison, seigneur, chaque mort inutile fait naître des projets de vengeance et un complot appelle un autre complot.

— Comment puis-je agir autrement ? Mes espions, pour s'attirer des récompenses, me trompent et dénoncent indistinctement les criminels et ceux qui ne le sont pas. Je n'ai pas le moyen de démêler par moi-même la vérité et d'opérer une discrimination entre les accusés à tort ou à raison.

Quelque temps après ces exécutions en masse, débarqua à Syracuse un architecte nommé Atropos. Il fuyait l'Hellade à la suite de dissensions qui s'étaient élevées entre lui et les archontes d'Athènes au sujet du règlement de certains travaux.

Atropos s'était spécialisé dans la construction de théâtres. Il connaissait mieux que quiconque les secrets de cette science, à l'époque à ses balbutiements, qui a nom l'acoustique. Il savait choisir les matériaux, calculer les formes, ménager les courbes qui permettent au son de porter le plus loin. Grâce à lui, le menu peuple, tassé aux gradins supérieurs, entendait aussi bien les acteurs que les magistrats placés dans leurs loges réservées.

L'architecte, installé à Syracuse avec son jeune fils, Gélos, menait une vie paisible et retirée ; sans doute possédait-il suffisamment de drachmes pour subsister sans faire appel à son art.

De préférence, le père et le fils se promenaient sur la plage. Il n'était pas rare de voir Atropos se baisser et ramasser un coquillage, un de ces coquillages ronds et légèrement fendus, dont l'intérieur est subdivisé par des cloisons qui décrivent de curieux méandres. Il plaçait la conque près de l'oreille de l'enfant et demandait :

— N'entends-tu rien, Gélos ?

— Si, père. J'entends le bruit de la mer qui se brise sur les rochers. On dirait que, dans ce coquillage, est enfermé l'immense océan. C'est là un prodige voulu par les dieux.

Atropos se mettait à rire.

— Non, mon enfant. Il n'y a point là de prodige, mais au contraire

un phénomène des plus naturels. Les bruits du dehors pénétrèrent dans cette conque, en suivant les sinuosités et sont rendus à ton oreille, transformés et renforcés. La structure intérieure de la conque est semblable à celle d'une oreille humaine, et l'on pourrait imaginer un édifice colossal où, ces dispositions étant reproduites, le son serait transporté de la même manière.

Grand fut l'étonnement de l'architecte lorsqu'un esclave de Denys le vint un jour mander au palais du tyran.

— Je n'augure rien de bon de cette convocation, dit Atropos à son fils, mais je ne puis m'y soustraire. Si Denys s'est mis en tête de me voir, il lui sera facile de me faire venir, que je le veuille ou non. Mieux vaut que ce soit de mon plein gré.

Les préventions de l'architecte tombèrent dès sa première entrevue avec le potentat. Celui-ci lui fit l'accueil le plus aimable, lui parla de ses travaux, blâma les archontes qui avaient refusé de le récompenser de ses labeurs.

— Tu n'auras pas ceci à redouter de moi, conclut-il ; je paie toujours largement ceux qui me servent bien.

À partir de ce moment, Atropos fut assidu au palais. Rentré chez lui, il s'absorbait dans la confection de plans, de dessins, d'études. Il multipliait les calculs longs et compliqués.

— Que fais-tu, père ? interrogeait Gélos. Le tyran veut-il donc bâtir une nouvelle demeure plus somptueuse encore que celle qu'il habite ? Songe-t-il à étendre la ville, à aménager de plus solides remparts ?

— Il ne s'agit pas de cela, répliquait l'architecte. Il m'est impossible de te dire quel ouvrage j'entreprends, j'ai juré par le Styx – et tu sais qu'on ne peut enfreindre ce serment – que je ne révélerai à âme qui vive le secret de mon travail. Au reste, il y va de ma vie et de celle de mon confident.

Intrigué, l'enfant suivit discrètement son père. Celui-ci ne se rendait pas au palais, mais se dirigeait hors de l'enceinte de la cité. Ayant franchi une des portes, il s'engagea dans un sentier qui menait à une des Latomies. Gélos se cacha derrière un bouquet d'arbustes et il constata que l'architecte, à l'aide d'une échelle de corde, descendait dans l'excavation.

Des semaines passèrent. Un jour, Atropos revint le visage épanoui. Il portait sous son manteau un sac rebondi.

— Ma besogne est terminée, proclama-t-il. J'en ai reçu un généreux salaire.

Devant les yeux de l'enfant ébloui, l'architecte ouvrit le sac et Gélos put constater qu'il était plein de pièces d'or qui luisaient au soleil.

Ce contentement fut de courte durée. À peine un mois plus tard, le bruit se répandit que l'on avait découvert une conspiration. Ceci n'était pas rare. Mais un soir des soldats vinrent arrêter Atropos. Il fut

arraché à sa demeure et, dans la nuit même, exécuté. L'ombrageux Denys avait craint que, malgré son serment, Atropos ne divulguât son secret.

Gélos, depuis que son père était devenu en quelque sorte un personnage, avait eu pour compagnons de jeux les fils des plus distingués habitants de Syracuse. Avec eux, il suivait les leçons d'un pédagogue réputé, étudiait la philosophie, la poésie. La mort de l'architecte ne changea rien à sa vie matérielle. L'héritage paternel lui assurait une position indépendante.

D'une prudence au-dessus de son âge, Gélos cacha au fond de son cœur sa soif de vengeance. Il feignit de croire à la culpabilité de l'auteur de ses jours et se tint éloigné de la Cour et de ses intrigues.

Ainsi atteignit-il l'adolescence, insouciant en apparence, menant l'existence des jeunes Syracusains aisés, se mêlant à leurs réunions où l'on commentait les ouvrages des philosophes et les productions des poètes, mais n'oubliant pas...

Il ne fut guère surpris quand, une nuit, quelqu'un vint le trouver chez lui. Il reconnut dans le visiteur un de ses camarades, Philé.

— Je n'ignore pas, dit celui-ci, les justes griefs que tu nourris contre notre maître. Nous sommes nombreux dans ce cas. L'heure du châtiment est venue. Seras-tu des nôtres ?

Le jeune homme qui tenait ces graves propos avait toute l'estime de Gélos, qui savait pouvoir se fier à lui.

— Oui, répliqua-t-il. Depuis la mort de mon père, je ne vis que pour cet instant.

— Bien. Tu n'ignores pas que Denys reste constamment dans son palais, où il est quasiment impossible de l'atteindre. Dans quelques jours, il lui en faudra sortir pour aller faire un sacrifice aux dieux, afin de célébrer la victoire de ses armées contre Crotone. Le moment sera bien choisi. Nous sommes déjà cinquante. Nous nous dissimulerons dans la foule et nous attendrons le signal que le tyran donnera lui-même.

— Quel signal ?

— Lorsque Denys lèvera le couteau pour sacrifier la victime, alors nous nous élancerons et c'est lui dont le sang sera répandu sur l'autel du dieu.

Gélos fit quelques objections. Il trouvait que les précautions prises par les conjurés étaient bien élémentaires, que le complot manquait de préparation et les conspirateurs, de cadres.

Son ami traita sa prudence de pusillanimité.

— C'est en général par excès de précautions que l'on se perd, prononça-t-il avec emphase. Plus on prolonge les préparatifs, plus on multiplie les occasions d'être trahis.

— Connais-tu, au moins, les dispositions des gardes qui entoureront

Denys ? Il est probable qu'ils seront nombreux. Où stationnera le gros de leur troupe ?

L'autre haussa les épaules.

— Nous verrons tout cela le jour de l'exécution et nous agirons selon les circonstances.

Le fils d'Atropos, quoique sans enthousiasme, finit par donner son adhésion. Il n'avait pas confiance dans la réussite du projet, mais il considérait comme un devoir envers son père de saisir la première occasion offerte de le venger. Peut-être, après tout, son camarade avait-il raison ; peut-être le peuple, en voyant le mouvement esquissé par les conjurés, se lèverait-il à son tour ; peut-être même les gardes se joindraient-ils aux séditeux. Il y avait tant de gens à Syracuse qui haïssaient Denys.

Le jour vint. Devant le temple de Poséidon, dont le fronton s'élevait en face de la mer, une foule était assemblée. Elle était contenue par des soldats.

Gélos se mêla à la multitude. Il aperçut Philé, qui lui fit un signe d'intelligence. Les deux amis se frayèrent un chemin jusqu'au pied des marches du sanctuaire. Il y eut une rumeur dans la foule ; les soldats rectifièrent leur tenue ; la rumeur se changea en acclamations. Le cortège du tyran s'avavançait.

À peine pouvait-on voir le roi assis sur une litière ornée de pourpre et portée par des esclaves géants. Il était dissimulé à la vue du peuple par les casques, les aigrettes et les lances de ses gardes, serrés les uns contre les autres et formant de chaque côté de lui deux murailles vivantes.

— Longue vie à Denys, notre maître ! hurlaient des centaines de poitrines.

Pas un cri discordant. Sans doute cet enthousiasme était-il surtout fait de crainte et chacun voulait-il paraître plus loyal que son voisin à cause des espions disséminés partout.

Devant le temple, le potentat mit pied à terre ; les prêtres s'avancèrent à sa rencontre. Ils se saluèrent et brûlèrent en son honneur des aromates dont la fumée odorante montait vers le ciel en lourdes volutes bleues.

Les sacrificateurs amenèrent près de l'autel un taureau blanc, animal dont l'immolation est agréable au dieu de l'océan. Denys saisit le couteau d'or qui luisait un instant au soleil. D'un geste brusque et ferme, il l'abattit.

Que se passa-t-il alors ? Sur différents points, des jeunes gens bousculèrent les spectateurs, essayant de se porter en avant et de forcer les rangs des gardes. Instantanément, ils furent appréhendés et fouillés ; tous étaient porteurs d'armes.

Une heure plus tard, Gélos, son ami Philé et deux cents hommes,

jeunes et vieux, appartenant ou non à la conspiration, se trouvèrent réunis au fond d'une des Latomies.

C'était une bien triste situation que celle de ces prisonniers. Ils savaient qu'ils étaient voués à la mort ; ils ignoraient combien de temps ils l'attendraient et par quels supplices elle leur serait infligée. Dans cet immense souterrain, les captifs se laissaient aller à leur impuissante colère. Ils injuriaient Denys, vomissaient contre lui des outrages, regrettaient hautement que son sang n'eût pas été répandu.

Gélos ne crut pas utile de se mêler à ce concert de malédictions. À Philé, il dit simplement :

— Ceci devait arriver.

Il ne lui témoigna aucune colère du fait qu'il l'avait entraîné dans cette mauvaise aventure.

Le seul agrément des Latomies – si l'on peut parler d'agrément dans un lieu aussi sinistre, antichambre de la mort – était que l'on pouvait s'isoler, car l'espace ne manquait pas. Des trous percés dans la voûte à une très grande hauteur laissaient pénétrer la lumière assez abondamment. Ici le souvenir d'Atropos hantait particulièrement Gélos. N'était-ce pas dans cette Latomie que l'architecte avait exécuté le dernier ouvrage de sa vie. Qu'y avait-il fait au juste ?

« Se peut-il qu'avant de mourir, pensa le jeune homme, je découvre le secret si bien caché de mon père ? »

Gélos parcourut les lieux. Il nota que, dans plusieurs endroits, la paroi rocheuse avait été creusée, que des arêtes avaient été abattues, qu'ailleurs des murs étaient construits dont on pouvait difficilement deviner l'utilité. Le prisonnier se livra alors à une inspection minutieuse de l'ancienne carrière.

Voici quelles furent ses remarques : la Latomie présentait la forme générale d'un croissant, aucune surface n'y était plane, des cloisons la coupaient çà et là partiellement, ménageant partout des passages en chicane et tous les angles étaient arrondis. Cette disposition était bien surprenante dans une carrière où l'on extrait la pierre à l'aide de scies et en blocs carrés. Tout avait donc été transformé par Atropos, mais dans quel but ?

Le hasard, un simple hasard, amena le matin suivant le jeune homme à faire une découverte. Sur un mur, il vit des chiffres tracés à l'aide d'une pointe de couteau, des lignes, des circonférences. Il reconnut la manière de travailler de son père. Ce dernier, pressé sans doute, s'était servi de cette paroi comme d'un papyrus.

Des études de ce genre, Gélos en avait vu des centaines chez lui. Elles ne lui apprenaient rien. En regardant mieux, il eut une surprise. À un endroit, les lignes et les courbes formaient une oreille.

Une oreille ! Voilà l'explication qu'il cherchait. Il se souvint des démonstrations qu'avait faites devant lui Atropos sur le bord de la

mer. Il se remémora les travaux d'acoustique de l'architecte. Une oreille ! La conduite des sons vers un point mystérieux. C'était donc cela qu'Atropos avait entrepris sur l'ordre de Denys. C'était là le secret terrible que le malheureux avait emporté dans la tombe. Il sembla à Gélos que l'ombre de son père revenait de l'Érèbe pour le sauver.

Le jeune homme possédait une mémoire prodigieuse.

Elle lui avait permis d'enregistrer dans sa tête des milliers de vers et parmi ceux-ci des morceaux entiers de tragédies composées par Denys. C'étaient des ouvrages assez médiocres, nous le savons, et que l'on débitait entre intimes pour se moquer.

Rassemblant ses souvenirs, Gélos se mit à réciter les tirades extraites des œuvres du tyran. Il les scandait bien haut, soignant ses intonations, mettant en relief les côtés pompeux, glissant sur les platitudes. Aucun acteur n'eût mieux détaillé ces vers, aucun admirateur n'eût mis plus de chaleur dans sa diction. Les autres prisonniers, en entendant déclamer leur camarade, crurent d'abord qu'il raillait leur tortionnaire ; comme il continuait imperturbablement, malgré leurs lazzi, ils pensèrent qu'il était devenu fou. Gélos déclamait toujours.

Le jeune homme ne s'était pas trompé. Denys, afin de connaître les véritables sentiments envers lui des prisonniers enfermés dans les Latomies et de discerner par les confidences qu'ils échangeaient sans méfiance leur degré de culpabilité, avait jadis demandé à Atropos, expert dans la science de l'acoustique, de lui aménager ses prisons souterraines de telle façon qu'il pût, dans un lieu central, communiquant par un couloir secret avec son palais, entendre toutes les conversations. Afin que ce dispositif rendît tout ce que l'on en attendait, il était indispensable qu'il demeurât mystérieux et c'est pourquoi, n'ayant pas confiance dans la discrétion de l'architecte, il l'avait fait mettre à mort.

Après la conjuration du temple de Poséidon, une fois les conspirateurs et leurs complices ou soi-disant tels jetés dans les carrières, le tyran était venu à son poste d'écoute. Les malédictions et les injures ne lui avaient pas appris grand'chose. Il ne s'attendait pas à des louanges et à des flatteries de la part d'hommes voués à un trépas cruel. Et voilà que subitement son oreille avait été chatouillée par un son plus agréable que celui de la plus suave musique. Quelqu'un récitait ses vers et jamais ceux-ci ne lui avaient paru aussi harmonieux. Dans la bouche de cet être dont il ignorait le visage, qui était enfoui sous la terre, les iambes prenaient une valeur qu'il ne leur soupçonnait pas lui-même.

— Comme c'est beau ! murmura-t-il en s'adressant au chef de ses gardes.

Le soldat, peu versé dans la poésie, acquiesça sans hésiter. Le tyran

continua :

— Un homme qui comprend aussi parfaitement la métrique n'est pas un criminel. Va. Descends toi-même dans les Latomies, fais une enquête et amène-moi ce prisonnier.

Une heure plus tard, Gélos était en face du monarque.

— Il m'a été rapporté que tu déclamais des poèmes dans la prison, s'écria le roi.

— En effet, j'y cherchais une consolation avant de mourir.

— Et lesquels as-tu choisis ?

— Les plus harmonieux que je connaisse.

Après cette déclaration, non seulement Denys fit grâce à Gélos, mais il le prit auprès de lui et en fit un de ses intimes. C'était lui qui lisait les pièces de vers qu'il venait d'écrire. C'est sur lui qu'il essayait les scènes de ses tragédies, ces tragédies qu'il faisait jouer sur les théâtres de l'Hellade.

Un soir de la LXIII^e Olympiade (368 avant notre ère), une nouvelle arriva à Syracuse qui remplit de joie le cœur du potentat. Il fit aussitôt appeler Gélos.

— Sais-tu ce que j'apprends ? s'écria-t-il les traits dilatés par la joie.

— Tes soldats ont vaincu ceux de Carthage et tu as libéré la Sicile.

— Non pas ; le message est beaucoup plus heureux.

— Je ne puis deviner.

Le tyran baissa le ton, afin de donner à ses paroles toute leur portée :

— Ma tragédie, celle que j'avais envoyée à Athènes, vient d'être couronnée.

Gélos manifesta une joie correspondant à celle de son maître. Il savait parfaitement que le jury avait été acheté à prix d'or, mais il feignit de croire à sa sincérité.

Le palais fut aussitôt en liesse. Des largesses furent distribuées au peuple, des cadeaux aux courtisans. Un banquet fut ordonné, qui devait être le plus fastueux que l'on pût imaginer. Gélos fut invité à s'asseoir aux côtés du potentat comme étant le plus capable de s'entretenir avec Denys des détails de son triomphe.

Ce soir-là, le tyran mangea et but d'une façon anormale ; s'accrochant à la table, se soulevant péniblement, il comptait boire à Apollon, son confrère en poésie, aux Muses. Il vida sa coupe.

On le vit s'abattre par terre en proie à d'horribles convulsions. Peu d'instant après, il expira.

Gélos avait vengé son père.

Le plongeur



ENYS le Jeune, tyran de Syracuse, avait recueilli l'héritage de son père. Son règne s'annonçait heureux. Il vivait dans la splendeur et le luxe. Cependant, à la différence de Denys l'Ancien, l'auteur de ses jours, il se faisait plutôt remarquer par des caprices que par les vastes desseins qui doivent animer le cœur d'un roi.

Un jour, Denys, avec toute sa Cour, s'était transporté sur une falaise de la côte qui domine le gouffre de Charybde. Assis sur un trône d'or, protégé des rayons du soleil par un dais de pourpre, le tyran s'émerveillait de voir au-dessous de lui le tourbillon vertigineux. Les vagues qui se précipitaient comme si elles partaient à l'assaut de la terre, étaient prises dans le tournoiement. Elles se tordaient, écumantes et furieuses, heurtaient les lames qui les avaient précédées, leur livraient bataille, puis, de spirale en spirale, elles finissaient par s'engloutir dans l'abîme creusé comme un entonnoir. C'était un spectacle grandiose, à chaque instant différent et cependant toujours pareil, dont le potentat ne se lassait pas.

Des maîtres de sa flotte, des commandants de ses navires lui racontaient comment des galères puissantes, à plusieurs rangs de rames, s'étant aventurées trop près de Charybde, avaient été entraînées dans ce cercle de mort, qu'elles y avaient disparu corps et biens sans que l'élément implacable eût restitué d'elles le moindre débris.

Les yeux fixes, le tyran était perdu dans sa contemplation. Cette force aveugle de la nature lui semblait un défi à son pouvoir. Ici

s'arrêtait sa puissance. Contre le gouffre, son autorité ne pouvait rien. Avec un bruit de tonnerre, les flots tournoyaient toujours et leur écume s'élevait jusqu'à son trône.

Enfin, Denys parut sortir de son rêve. Il saisit une coupe d'or et, d'un geste brusque, la jeta dans l'abîme. Il se tourna vers ses courtisans, ses généraux, ses dignitaires et prononça :

— Lequel d'entre vous aura le courage de plonger et de me rapporter ma coupe ? Non seulement elle sera sa propriété, mais j'y ajouterai des présents qui feront de lui le personnage le plus riche de Syracuse.

Personne ne bougea. On aurait pu croire que le roi n'était entouré que de statues. Tous ces hommes blêmes fixaient le gouffre de leurs pupilles dilatées. Ni l'ambition, ni la cupidité ne les décidaient à risquer leur existence dans un exploit impossible.

Denys lut la peur sur les visages habitués à lui sourire. Il comprit le néant et la vanité des protestations de dévouement. La crainte de la mort paralysait ces favoris qui vingt fois avaient juré qu'ils affronteraient joyeusement le trépas par amour pour lui. N'y en aurait-il donc pas un seul qui tenterait de lui complaire ?

À son extrême stupéfaction, quelqu'un s'avança. C'était un adolescent dont le visage lui était à peu près inconnu. Il se nommait Égis, occupait un minime emploi au palais et n'avait jamais obtenu ni sollicité aucune faveur. Le jeune homme ploya le genou devant le maître.

— Seigneur, dit-il, je suis prêt à affronter l'épreuve.

Le tyran sourit.

— Tu es plus brave que tous mes courtisans. La récompense que j'ai promise te sera attribuée si tu réussis cette prouesse.

— Ne crois pas, seigneur, que je sois mû par le désir de gagner la coupe d'or ou par l'appât des richesses...

— Et pourquoi donc risqueras-tu ta vie ? demanda le tyran.

L'enfant répliqua dans un souffle :

— Par amour.

Ses yeux n'étaient pas fixés sur le visage de Denys. Il regardait la belle princesse Xanthias, la fille du roi, qui se tenait derrière le trône.

Vivement, Égis se releva. Il délia les boucles de ses sandales, rejeta son manteau ; il apparut svelte et mince dans sa tunique de lin blanc. Une pitié immense amollit un instant les cœurs endurcis des courtisans.

L'adolescent s'approcha du bord de la falaise. Il considéra l'abîme à ses pieds. Allait-il, à la dernière seconde, renoncer ? Plus d'un dans l'assistance souhaitait le voir reculer. Il leva les mains en un geste d'imploration vers les divinités célestes et s'élança. La tache blanche de son corps tournoya dans le vide, puis toucha l'écume bouillonnante

des flots. Égis y disparut.

Sur le rivage, tous retenaient leur respiration.

— Là ! Là ! Son bras ! Sa tête !

L'enfant émergeait, nageant de toutes ses forces. Le tourbillon le saisit, il fut emporté dans la ronde frénétique. On ne le revit plus. Charybde avait englouti sa proie.

Denys ne parlait pas. On eût dit qu'un regret avait envahi son âme. Les minutes s'écoulaient lourdes et monotones. Seul le fracas du gouffre rompait le silence.

— Il ne remontera pas, prononça un vieux capitaine.

Le tyran s'apprêta à donner le signal du départ.

— Le voilà ! Le voilà ! cria subitement une voix.

— Le voilà ! répétèrent les autres courtisans. Il a vaincu l'abîme.

Un bras blanc dans l'écume blanche, une tête brune. Égis vivait. D'un geste puissant, il fendait l'écume. Il leva la tête et l'on vit que, dans ses dents, il tenait la coupe d'or.

Bientôt il s'agrippa à un rocher. Des marins l'aidèrent à prendre pied sur la terre ferme. Il remonta le sentier qui menait en haut de la falaise et, aux pieds du monarque, il vint déposer la coupe.

— Tu as bien mérité la récompense, prononça Denys : elle est à toi. Raconte-nous cependant comment tu as vaincu Charybde, seul de tous les mortels.

Encore haletant et reprenant difficilement son souffle, l'enfant fit le récit de son exploit.

— Tout d'abord, je me sentis perdu au milieu du bouillonnement des flots. Je luttai tant que je pus contre le courant. Il était trop violent ; mes forces m'abandonnèrent ; je fermai les yeux et me laissai aller, renonçant à la vie. J'étais aspiré et en même temps je tournoyais à une vitesse folle. Je tombais plutôt que je ne descendais et ne devais pas être loin des grottes inexplorées de Neptune. Je n'éprouvais plus aucune peur ; au contraire, un curieux bien-être m'envahissait. Étais-je donc rayé du nombre des vivants ? Je rouvris alors les yeux. À ma grande stupéfaction, je me trouvais près d'un rocher ; sur ce rocher, poussait une branche de corail et, à cette branche, était accrochée ta coupe.



« Je ne devais pas être loin des grottes inexplorées de Neptune... »

Fatigué, Égis se tut. Denys lui fit verser un vin généreux et l'adolescent y puisa des forces pour continuer :

— Implorant Neptune avec ferveur, je parvins à m'emparer de la coupe, puis à saisir la pointe du rocher. J'étais là, suspendu, éloigné de tout secours. Il me semblait — mais peut-être n'était-ce qu'un effet de mon imagination — que des monstres rôdaient autour de moi. À cet instant, un remous m'arracha à mon point d'appui ; le gouffre vomissait ses ondes mugissantes, ce sont elles qui me ramenèrent à la lumière.

— Tu n'as rien remarqué de notable au cours de ton voyage sous-marin ? demanda le roi.

— Il m'a paru qu'au-dessous de moi il y avait des cavernes sans fond éclairées d'une lueur rougeâtre. C'est tout ce qui m'a frappé dans cet empire du silence et de la mort.

Le visage du tyran revêtit une expression d'intense curiosité. Un combat se livrait en lui.

— Égis, dit-il, tu as, par ton exploit, gagné la fortune. Si tu l'accomplis une seconde fois, tu auras beaucoup plus. Je te donnerai en mariage Xanthias, ma fille unique, et tu me succéderas sur le trône.

Les courtisans s'étaient rapprochés. Aucun d'eux ne voulait être le dernier à avoir salué le futur maître de Syracuse. Le visage pâle d'Égis se colora vivement. Il hésita longuement et prononça :

— Seigneur, bien que ce que tu m'offres dépasse mille fois tout ce que j'aurais pu rêver, bien que j'aime la princesse d'un amour jusqu'ici sans espoir, ne me demande pas de revivre les secondes, longues comme des siècles, que j'ai vécues dans les antres marins. Pour la princesse Xanthias, je suis prêt à affronter des géants ou des fauves indomptés, mais revoir ce que j'ai vu, je ne le puis.

Denys, sans sourciller, prit la coupe d'or et la rejeta dans l'abîme. Puis il appela sa fille.

— Xanthias, tu as entendu mes paroles. Dis à Égis d'accomplir ce que je lui demande et tu seras sa récompense.

La princesse s'avança au pied du trône. Elle n'était pas souriante comme d'habitude ; un pli de colère barrait son front pur.

— Père, prononça-t-elle, je t'obéirai en tout ; néanmoins, ne m'oblige pas à accomplir ce sacrifice. Je ne veux pas être l'épouse d'Égis. Il est brave, j'en conviens, mais je ne l'aime pas. D'ailleurs, songe à sa condition. Je dois épouser un roi ou un seigneur et non pas unir ma destinée à celle d'un adolescent de naissance obscure, recueilli au palais par pitié.

Le tyran eut un geste de colère. Il n'était pas habitué à ce qu'on lui tînt tête. Il exigeait l'obéissance de tous ses sujets, fussent-ils de son sang.

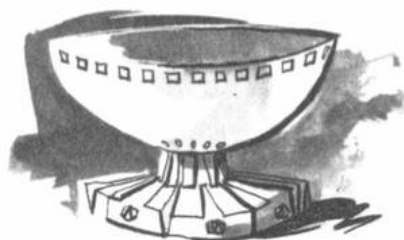
— Ce que j'ai dit, formula-t-il, est dit. Égis, tu seras l'époux de la

princesse et, à ma mort, tu ceindras ma couronne. Tu as ma parole royale, elle doit te suffire.

L'enfant considéra longuement la belle princesse que la colère animait. Il lut dans ses yeux son irritation et son mépris. Il se retourna :

— J'irai, murmura-t-il faiblement.

Pour la deuxième fois, Égis s'approcha du bord de la falaise et il sauta. Il disparut dans les flots. Jamais il ne revit le jour.



Archimède de Syracuse



N ce temps-là⁽¹²⁾, Hiéron II régnait sur Syracuse.

C'était un prince très éclairé et au demeurant un fin politique. Il avait su se ménager l'amitié de Rome, tout en restant en bons termes avec les Carthaginois, de sorte que ses États goûtaient les bienfaits de la paix.

Le tyran avait le goût du faste. Il aimait les ornements et les bijoux, et son orfèvre Xelios, un véritable artiste établi dans le quartier Néapolis, travaillait constamment pour lui.

Ce Xelios était renommé, non seulement pour son habileté, mais aussi pour sa scrupuleuse honnêteté. Il n'était pas de ces artisans à qui l'on remet une quantité d'or pour en faire un bijou et qui vous rendent un alliage de valeur inférieure. Il gagnait largement sa vie à exercer son métier, et Myra, sa fille, passait dans la ville pour être un très beau parti.

Cependant, bien que ses traits parussent refléter ceux d'Aphrodite, qu'elle eût la chevelure blonde de Déméter et que sa taille svelte, souple et robuste, rappelât celle d'Artémis chasserresse, elle n'était pas, comme beaucoup de jeunes filles, moins belles et moins riches qu'elle, l'objet des assiduités de nombreux prétendants. Les jeunes gens savaient parfaitement que son époux ne serait qu'un des deux élèves de son père, l'Athénien Kritès ou le Lacédémonien Damippos, car Xelios ne voulait donner sa fille qu'à un mari capable de continuer son travail.

Entre ces deux garçons, la rivalité était aiguë et, partageant la même

demeure, s'asseyant à la même table, se courbant sur le même ouvrage, ils en étaient arrivés à se haïr de toutes leurs forces.

On ne peut imaginer hommes plus dissemblables que Kritès et Damippos. Le premier était doux, aimable, souriant, un peu féminin d'aspect et de caractère ouvert et riant. Le second, au contraire, était un grand gaillard robuste, à la belle prestance, aux traits réguliers quoique un peu gros. Il se montrait volontiers taciturne et ne révélait jamais ses sentiments. L'un et l'autre excellaient dans leur métier. Si Kritès réussissait mieux les travaux minutieux, les fines ciselures, Damippos était plus expert dans l'art des alliages ; c'est lui qui malaxait, grâce à sa force peu commune, les métaux incandescents sur l'enclume. En outre, il était meilleur commerçant que Kritès et ne s'embarrassait point de modestie. Il savait faire valoir la marchandise et en obtenir le plus haut prix.

Entre ces deux aspirants à la main de sa fille, Xelios restait incertain. Sa sympathie allait plutôt à Kritès ; néanmoins, il reconnaissait et appréciait les qualités de Damippos. Ne parvenant pas à se décider, il remettait le mariage de mois en mois et d'année en année. Kritès, qui aimait Myra, se désolait. Damippos, qui convoitait la maison de Xelios, s'irritait, sans en laisser rien paraître.

Quant à Myra, elle savait qu'une fille doit obéissance à l'auteur de ses jours, que c'était à son père à exprimer sa volonté ; cependant, secrètement, sa tendresse l'inclinait vers Kritès, et elle espérait l'avoir pour époux.

Les choses en étaient là, quand Hiéron convoqua Xelios à son palais.

— Mon ami, dit le tyran, je désire que tu me fasses une couronne. Voici un morceau d'or pur. On le pèsera devant toi. Je tiens à ce qu'il soit entièrement employé, mais surtout à ce que le métal ne soit souillé d'aucun alliage.

— Seigneur, répliqua Xelios, tu m'as toujours fait confiance et je crois l'avoir méritée, de même que mon père, mon grand-père et mon aïeul furent dignes de celle de tes glorieux prédécesseurs.

— Va, répondit Hiéron, je n'ai jamais douté de ta probité.

L'orfèvre emporta le bloc d'or et se mit à l'ouvrage. La couronne ayant été fondue, Kritès fut chargé de la ciseler, de la figoler et de la polir.

C'était un joyau merveilleux, dont le tyran ne manquerait pas d'être satisfait ; même la couronne qui ornait le front de la statue de Zeus dans son temple n'était pas plus belle.

Tout fier, l'orfèvre alla porter le bijou au roi. Hiéron l'admira longuement, paya généreusement le prix du travail et félicita l'artiste.

— Seigneur, tout le mérite de cet ouvrage ne me revient pas à moi seul. J'ai deux élèves, Kritès et Damippos, auxquels j'ai enseigné mon art et qui me secondent en tout ; je commence à me faire vieux, mes

yeux n'ont plus l'acuité qu'ils avaient autrefois et ma main a perdu de sa dextérité. L'un d'eux me succédera. À celui-là je donnerai ma fille unique et bien-aimée, Myra, le soleil de mes vieux jours.

— Je te souhaite, riposta le tyran, d'être longtemps le témoin du bonheur de ton enfant.

Xelios rentra chez lui. Il fit part aux siens des compliments décernés par Hiéron. Kritès s'en réjouit ouvertement ; quant à Damippos, il semblait qu'un étrange sourire flottât sur ses lèvres. Pendant ce temps, le tyran, dans son palais, montrait à ses familiers le bijou qu'il venait d'acquérir et accueillait complaisamment leurs félicitations.

À quelques jours de là, le Roi apprit qu'un jeune homme désirait l'entretenir en particulier.

— Il est grand et fort, expliqua l'officier des gardes. Il est beau. Son extérieur est celui d'un artisan. Il dit se nommer Damippos, originaire de Sparte, et travailler chez l'orfèvre Xelios.

À ce nom, qui lui rappelait d'agréables souvenirs, Hiéron ordonna de faire entrer le jeune homme.

— Que me veux-tu, Damippos ? lui demanda-t-il. Ton maître éprouverait-il quelque ennui pour lequel il aurait recours à ma protection ?

— Ce n'est pas cela, seigneur. Je viens te voir secrètement et la droiture de mon cœur m'oblige à te faire un pénible aveu : la couronne dont tu te réjouis n'est pas d'or pur comme tu le supposes. Xelios, de complicité avec son autre élève, Kritès, a soustrait une partie du métal précieux et l'a remplacée par de l'argent. Je m'en suis aperçu et n'ai pas pu te celer leur supercherie.

Le monarque entra dans une furieuse colère.

— Voilà une chose que je ne puis supporter. J'avais donné l'or nécessaire et j'ai payé le travail un prix supérieur à celui qui avait été convenu. Ce crime mérite la mort. Xelios et Kritès le paieront de leur tête. Quant à toi, Damippos, qui m'as loyalement averti, tu épouseras Myra et je n'aurai pas d'autre orfèvre que toi.

Au milieu de son courroux, cependant, Hiéron, qui était juste, fut pris d'un doute.

— Il convient pourtant que je sache si ce que tu avances est exact ; car, si tu m'as menti, si tu as accusé à tort ton maître et ton compagnon, c'est sur toi que tombera le châtiment.

Le jeune Lacédémonien, qui s'était vu sur le point de réaliser ses rêves, se retira moins confiant et, bien entendu, il ne souffla mot à quiconque de sa démarche.

« Jamais, se disait-il, le tyran ne parviendra à découvrir si sa couronne est d'or pur ou si elle contient de l'argent. Les métaux, une fois incorporés l'un à l'autre, ne se séparent plus. »

Hiéron, en effet, se trouvait très embarrassé. Les personnes à qui il

confia sa perplexité ne parvenaient pas à l'éclairer. Aucune d'elles n'était capable de distinguer l'or pur de l'alliage.

— Il n'y a qu'un homme, déclara enfin le Roi, qui puisse éclaircir ce doute, et cet homme est Archimède. Qu'on aille me le chercher.

Archimède était un Syracusain, jeune parent de Hiéron. Il avait suivi à Alexandrie les leçons du célèbre mathématicien Euclide. De retour dans sa ville natale, il s'était livré exclusivement et passionnément à l'étude des sciences.

Le tyran lui avait proposé d'éminents emplois. Il s'était refusé à les accepter, ne voulant pas se détourner un instant de son travail. Il s'enfermait des journées entières dans son laboratoire, se livrait à des expériences, faisait des calculs, échafaudait des théories. Très vite, sa renommée comme physicien s'était étendue à travers le monde.

Parmi ses plus éclatantes découvertes, on comptait la vis sans fin, le moufle, la roue dentée, la sphère mouvante, la poulie et enfin le levier.

Cette dernière invention, qui devait révolutionner la mécanique, consacrait sa gloire. Sa joie, lorsque, ses calculs s'étant trouvés vérifiés, il mit pratiquement en œuvre le premier levier, fut immense.

— Qu'on me donne un point d'appui et je suis capable de soulever un autre monde, confia-t-il à l'un de ses familiers.

Celui-ci n'était pas homme à garder pour lui une semblable confiance. Il parla. Le propos vint aux oreilles de Hiéron. Il fit venir le savant.

— Archimède, dit-il, tu as déjà réalisé de grandes découvertes. Ta réputation est enviable. Cependant, permets à ton souverain, à ton aîné – ne pourrais-je pas être ton père ? – de te donner un conseil. Évite de te laisser entraîner par ton enthousiasme. Ne te vante pas de faire des choses impossibles, car tes détracteurs s'empresseront de se servir de tes paroles pour te dénigrer. Une seule exagération leur suffira pour rapetisser toute ton œuvre.

— Seigneur, je te remercie de tes sages avis, je ne crois pas cependant mériter ton blâme. Cite-moi un cas de ma vantardise.

Le roi, devant ce dépit juvénile, se mit à rire.

— N'as-tu pas déclaré que, si on te donnait un point d'appui, tu soulèverais un monde ?

— As-tu ce point d'appui à m'offrir ?

— Évidemment non, mais...

— Je te propose une expérience qui te convaincra que je n'ai pas exagéré. Es-tu prêt à mettre à ma disposition une galère, son équipage et son chargement ?

— Bien entendu. Pourquoi cela ?

— Tu verras.

Au jour fixé d'un commun accord, le tyran et sa Cour se

transportèrent sur le rivage. À quelques brasses, une grande galère de transport se balançait. Archimède, à qui toutes les autorisations avaient été accordées, fit haler ce vaisseau à terre. Ce fut un travail considérable. Une multitude d'hommes dut s'y employer. Enfin le navire s'échoua sur le sable. Le jeune savant fit placer dans la coque la charge ordinaire et l'équipage normal. Alors, ayant convenablement disposé des cordages et des poulies, Archimède s'assit à distance et, sans employer d'efforts, en tirant doucement de la main le bout d'un câble, il amena à lui la galère qui glissa sur le sol aussi légèrement que si elle avait fendu les flots.

Le Roi fut émerveillé, les médisants se joignirent aux admirateurs du physicien pour chanter ses louanges. Désormais, Archimède était sacré grand homme.

C'est à cause de cette confiance si justifiée qu'il avait dans les talents de son parent que Hiéron fit appel à lui pour savoir si, oui ou non, il avait été trompé et si sa couronne était d'or pur ou déshonorée par un alliage.

— Tu me poses là une question bien embarrassante, répliqua Archimède quand le roi lui eut exposé l'affaire. Laisse-moi emporter la couronne et accorde-moi quelques jours de réflexion.

Nanti du joyau litigieux, le physicien rentra chez lui et se claquemura dans son laboratoire. À peine prenait-il le temps de manger. Il ne se rasait plus, repoussait les services de son coiffeur et négligeait jusqu'aux soins de sa propreté. Nexos, son esclave dévoué, se lamentait. Il heurtait à la porte du laboratoire.

— Tu ne peux rester ainsi, ô mon maître, criait-il à travers l'huis. Viens prendre un bain, cela te délassera.

Le savant refusait obstinément de sortir. Enfin, par ruse, Nexos finit par l'entraîner jusqu'à la salle consacrée à l'hydrothérapie, car la demeure d'Archimède, comme celle de la plupart des riches Syracusains, comportait une installation de bains particulière.

Toujours rêvant à la manière dont il parviendrait à résoudre le problème posé par Hiéron, le savant se laissait faire comme un enfant. Ses esclaves le déshabillèrent, lui frottèrent le corps de sable très fin, puis le firent descendre dans la piscine. Il restait là assis dans l'eau tiède, indifférent à ce qui se passait autour de lui ; ses serviteurs lui frictionnaient les membres, le massaient. Machinalement, il étendit une jambe qu'allait saisir Nexos, quand, subitement, il poussa une exclamation qui fit reculer les esclaves.

Deux ou trois fois, il répéta le même geste. Il venait de s'apercevoir que sa jambe dans l'eau se soulevait bien plus facilement qu'à l'air libre, qu'elle était donc plus légère. Il remua les bras. Cette vérité s'imposa à son esprit : son corps, placé dans le liquide, avait perdu de son poids.

D'un bond, Archimède jaillit de la piscine.

— Eurêka ! Eurêka ! J'ai trouvé ! hurlait-il.

Bousculant tout sur son passage, nu et dégouttant d'eau, le savant s'élança dans la rue. Les passants crurent qu'il était devenu fou. Gesticulant et vociférant des paroles apparemment sans suite, il prit la direction du palais.

Revenus de leur surprise, Nexos et les autres esclaves se précipitèrent sur les traces de leur maître. Ils parvinrent avec beaucoup de peine à le ramener chez lui.

Une fièvre joyeuse s'était emparée du physicien. Il venait de découvrir un des plus grands principes de la nature, celui qui est encore de nos jours connu sous le nom de « principe d'Archimède, » et qui se formule ainsi : « Un corps plongé dans un fluide y perd une partie de son poids égale au poids du volume de fluide qu'il déplace. »

Grâce à ce principe, Archimède pouvait mesurer les densités relatives de l'or et de l'argent et ainsi découvrir si la couronne de Hiéron était de métal pur ou si elle contenait un alliage.

L'expérience fut tentée sur-le-champ. La couronne fut immergée en même temps que deux masses, l'une d'or et l'autre d'argent, dont chacune avait un poids égal à celui de la couronne. Le résultat ne laissait pas de doute : le joyau contenait de l'argent mêlé à l'or.

Toute la ville était au courant de cette expertise d'un genre si nouveau et en attendait la conclusion aussi impatiemment que le tyran lui-même. Ayant refait à plusieurs reprises son expérience, ayant soigneusement vérifié ses calculs, Archimède se prépara à aller rendre réponse au souverain.

Sur le seuil de sa demeure, une ravissante jeune fille, en proie à une exaltation folle, ses beaux cheveux dénoués, ses vêtements en désordre, se précipita aux pieds du physicien.

— Seigneur ! s'écria-t-elle, la figure baignée de larmes, accorde-moi quelques instants d'entretien. De ce que j'ai à te dire dépend la vie de deux hommes.

Elle ajouta plus bas :

— Le bonheur de mon existence est en jeu.

Tout absorbé qu'il était par sa découverte, Archimède n'en fut pas moins ému de pitié à la vue du désarroi de la jolie suppliante.

— Je suis attendu au palais, dit-il avec douceur ; néanmoins, je t'écouterai.

Il fit entrer la jeune fille dans le vestibule de sa maison et la força à s'asseoir sur des coussins à côté de lui.

— Parle, prononça-t-il.

— Mon nom est Myra et je suis, seigneur, la fille de Xelios, l'orfèvre. C'est à lui que le roi a commandé la couronne que tu emportes au palais.

Archimède fronça les sourcils. Son accent se fit plus sévère.

— Sais-tu ce qu'a fait ton père ? J'ai découvert la supercherie et je dois en aviser le tyran.

Les larmes de Myra redoublèrent. Elle avait de la peine à s'exprimer.

— Mon père, sanglota-t-elle, est innocent.

— Pourtant, il a reçu un bloc d'or pur et la couronne qu'il a livrée n'est qu'un alliage.

— Voici la chose, seigneur. Mon père avait, en effet, reçu un bloc d'or suffisant pour confectionner le joyau. Tu n'ignores pas que les pièces de ce genre sont d'abord coulées et forgées pour leur donner une forme approximative et ensuite seulement finies au marteau et au burin. Ce premier travail, qui exige de la force et un certain tour de main, est, chez nous, confié à Damippos, un élève de mon père ; c'est un garçon cupide et qui, en outre, aspire à ma main alors que, moi je préfère Kritès, son compagnon.

— Ceci ne m'explique pas...

— Tu sauras tout. Damippos exécuta son ouvrage dans la partie de l'atelier qui sert de forge et où il est seul à pénétrer. On ne surveille jamais ses actions. Il apporta la couronne à l'état d'ébauche et mon père, aidé de Kritès, l'a terminée et en fit l'œuvre délicate que tu connais. Mon père livra le joyau au Roi.

— Continue.

— Nous étions heureux de la satisfaction du tyran et reconnaissants de sa générosité, quand il nous apparut qu'un soupçon pesait sur nous. Des voisins, des chalands se détournaient à notre passage ; des personnes qui venaient souvent pour de menues réparations ou des achats ne reparurent pas. Il y avait quelque chose dans l'air que les autres savaient, mais que nous ignorions. Mon père cherchait en vain quelle action avait pu lui valoir ces humiliations. C'est par la bouche même de l'infâme qu'il connut la vérité.

— Quelle vérité ?

— Damippos avait du goût pour la boisson. D'ordinaire il se surveillait. Depuis quelque temps il se contenait moins. Il passait des nuits au cabaret, rentrait ivre et on l'entendait crier dans la soupente qui lui sert de chambre. Un soir, il parut dans un état d'ébriété tel que mon père lui fit des reproches. Il lui demanda d'où il tenait l'argent qui lui permettait de fréquenter si assidûment les tavernes. Damippos répliqua grossièrement que, bientôt, il pourrait s'enivrer tous les jours, car il en aurait les moyens. Puis, laissant mon père stupéfait et indigné, il remonta chez lui.

— Termine, mon enfant.

— Damippos parlait tout haut dans son ivresse. Les mots qu'il prononçait étaient entendus confusément par toute la maison. Le nom du tyran revint à plusieurs reprises dans ses propos. Ceci intrigua mon

père, qui monta jusqu'à la porte du jeune homme et colla son oreille à l'huis. Il apprit l'affreuse vérité. Parlant à un interlocuteur imaginaire, Damippos lui disait qu'il avait joué un bon tour à son maître en alliant de l'argent à l'or de la couronne du Roi et que l'or ainsi subtilisé lui profitait grandement. Avec des ricanements et des hoquets, il ajoutait que ce n'était pas tout, que, grâce à lui, Hiéron connaissait la supercherie, qu'il avait promis de châtier mon père et Kritès et d'accorder à lui, Damippos, ma main.

— Le scélérat !

— Mon père, désespéré, nous répéta ces paroles, à Kritès et à moi. Nous étions renseignés, mais nous n'avions aucune preuve. Les propos de Damippos pouvaient être de ceux que tiennent les ivrognes et qui n'ont pas de fondement. Cependant, à partir de cet instant, nous fîmes attention aux rumeurs de la ville et c'est ainsi que nous apprîmes la cruelle vérité : le Roi, ayant conçu des soupçons sur la qualité d'un joyau, t'avait chargé, seigneur, de découvrir la tromperie. C'est la couronne livrée par mon père qui t'a été remise.

Archimède demeura un instant songeur, puis il répliqua avec bonté :

— Mon enfant, ce que tu me dis est vraisemblable ; j'ajoute que je ne te crois pas capable de mentir. Néanmoins, je suis obligé de révéler ce que je sais au roi et ce que je sais est que sa couronne contient un alliage.

— Oh ! seigneur ! Nous sommes perdus ! Pourtant, si tu voulais...

— Quoi donc ?

— Mon père, en dépensant les économies de toute sa vie et les quelques drachmes mises de côté par Kritès, a acheté suffisamment d'or pour faire une deuxième couronne. Il l'a fondue et ciselée lui-même pendant les absences de plus en plus fréquentes de Damippos. Il sait que celle-là est sans mélange. Je te l'ai apportée. La voici.

La jeune fille sortit de sous son manteau un joyau absolument semblable au premier et le tendit à Archimède.

— Demeure ici un instant, dit-il à Myra.

Le savant se retira dans son laboratoire, fit subir à la deuxième couronne l'épreuve de l'eau et acquit la conviction que celle-là était d'or pur.

— Ton père ne mourra pas et tu épouseras Kritès, prononça-t-il lorsqu'il retrouva la jeune fille. Retourne chez toi.

Hiéron attendait Archimède avec une visible impatience.

— Tu as bien tardé à venir, énonça-t-il. Le bruit court déjà que l'expérience a été concluante et que tu possèdes la certitude de la supercherie.

— Excuse-moi, seigneur ; je voulais vérifier une dernière fois mes calculs. Quant à leur résultat, il n'est pas absolument tel que tu dis.

Ayant ainsi parlé, il expliqua au tyran le principe qu'il avait

découvert et les déductions qu'on en pouvait tirer. Il fit apporter un grand récipient d'eau et y plongea la couronne, celle que Hiéron lui avait confiée. Il y plongea également un bloc d'or et un bloc d'argent, et ainsi il démontra au Roi ébahi que le joyau n'était qu'un alliage.

— Ah ! ah ! s'écria le tyran, celui qui a dénoncé la fraude ne m'a pas menti ; il aura sa récompense et le voleur et son complice seront châtiés.

— Ne te hâte point, seigneur, de conclure. Cette couronne est un alliage, en effet, mais je l'ai commandée exprès pour que ma démonstration soit plus claire. Voici le joyau véritable. Et tu pourras te convaincre qu'aucun corps étranger n'a été introduit dans sa masse.

Et, ce disant, il présenta la deuxième couronne et, renouvelant son expérience, démontra la pureté de son métal.

Cette constatation causa à Hiéron une grande joie.

Il fit venir Xelios, lui remit une bourse bien garnie en lui disant :

— Ceci est pour la dot de ta fille Myra lorsqu'elle épousera ton élève Kritès. Quant au délateur, il sera puni comme il le mérite.

Les espions envoyés à la recherche de Damippos pour le mettre à mort ne le trouvèrent pas ; le scélérat avait pris la fuite.

Il n'osa reparaître à Syracuse que quelques années plus tard. Il trouva la ville agitée et divisée par des factions. Maintenant que l'ordre ne régnait plus, il ne redoutait pas grand-chose. Il alla habiter dans un bas quartier, faisant sa compagnie habituelle de vauriens et de paresseux.

C'est qu'en effet Hiéron était mort. Ses successeurs n'avaient ni sa clairvoyance, ni son autorité. Si intérieurement ils étaient incapables de contenir l'anarchie, extérieurement ils commettaient faute sur faute. Abandonnant l'alliance romaine, ils s'étaient retournés du côté de Carthage, encourageant de ce fait l'inimitié de la République.

En 211 avant notre ère, Rome, ayant vaincu les Carthaginois, envoya contre Syracuse le consul Marcellus. Celui-ci commença par s'emparer de plusieurs cités siciliennes ; ce que voyant, les Syracusains s'émurent. Ils mirent fin à leurs dissensions intestines et chargèrent Hippocrate, leur meilleur général, de défendre la cité.

Le consul, après avoir purgé l'île de tous les amis de Carthagène, vint attaquer Syracuse. Son armée était nombreuse et sa flotte était composée de soixante galères à cinq rangs de rames.

Marcellus choisit de solides positions pour asseoir son camp, fit reposer ses soldats, puis il prépara une offensive générale par terre et par mer. À la même heure, l'armée et la flotte s'ébranlèrent dans la direction des remparts de Syracuse.

Les légionnaires romains et les matelots étaient d'autant plus confiants que les murailles semblaient dégarnies. Depuis qu'ils étaient dans la région, les observateurs n'y avaient jamais vu de défenseurs,

en dehors de quelques sentinelles. Que faisaient donc les Syracusains ? Afin d'échauffer l'ardeur de leurs hommes, les centurions et les décuries de Marcellus dépeignaient les habitants de la ville, Grecs amollis par une longue paix, tremblant dans leurs maisons ou s'écrasant dans les temples pour implorer le secours des dieux.

Les fantassins romains s'avançaient donc joyeux, riant et goguenardant, supputant déjà le beau pillage qu'allait leur offrir cette riche et orgueilleuse cité et se décrivant les uns aux autres le butin qu'ils comptaient emporter. Quelques-uns chantaient.

Subitement, toute cette confiance s'écroula ; les quolibets et les chansons se figèrent sur les lèvres ; un cri de terreur s'éleva des rangs rompus, suivi par des appels de douleur.

Sans que l'on ait vu apparaître un seul ennemi sur les remparts, des grêles de traits s'étaient mises à pleuvoir avec une telle force et une telle rapidité qu'on ne pouvait imaginer des arcs assez puissants pour les lancer. Ces traits, qui se succédaient sans interruption, perçaient les cuirasses, les boucliers et les casques comme des feuilles de papyrus. Les chefs essayèrent de faire prendre le pas de course aux soldats, afin de traverser au plus vite la zone dangereuse, mais, à mesure qu'ils avançaient, la pluie mortelle avançait avec eux.

Épouvantés de recevoir ces coups venant de mains invisibles, découragés, démoralisés, laissant des centaines de morts sur le terrain, les vaillants légionnaires, qui avaient tenu tête aux Carthaginois et à leurs éléphants, qui avaient vaincu Hannibal, tournèrent les talons et se ruèrent vers leur camp, accompagnés dans leur fuite par les flèches meurtrières.

Tandis que l'armée de terre se débandait, les soixante galères, commandées par Marcellus en personne, voguaient majestueusement vers le port de Syracuse sous l'impulsion de leurs solides rameurs. Elles étaient parvenues à une faible distance des murs ; les matelots préparaient déjà les ponts de bois à crocs de fer que l'on devait abattre sur les remparts pour permettre le débarquement ; les soldats s'apprêtaient à s'élancer sur ces ponts, quand les traits se mirent à pleuvoir, ces traits mystérieux qui avaient mis en déroute les légionnaires.

Sur les navires, les marins tombaient, les rameurs s'écroulaient à leur banc. Mus par la force acquise, les bateaux s'approchaient toujours. On vit alors sur le faîte des murailles de longues poutres se dresser dans les airs comme des bras menaçants ; elles hésitaient un instant et s'abattaient sur le navire qu'elles avaient, par avance, choisi. Ces poutres se terminaient par des pinces d'acier qui saisissaient la galère, l'élevaient hors de l'eau, puis la lâchaient. L'esquif s'abîmait dans les flots ou se brisait sur les rochers.

Les navires du second rang, qui se trouvaient hors d'atteinte de ces

terribles bras, virèrent de bord et s'éloignèrent.

Cette victoire, accompagnée d'un grand carnage, avait été obtenue sans qu'un seul Syracusain risquât sa vie. La défense menée par des moyens si nouveaux était le fait du seul Archimède.

Jadis, pour complaire à Hiéron et pour le distraire, il avait fabriqué ces machines de guerre comme des jouets et des illustrations pratiques de ses principes de géométrie ou de physique. Jusqu'à présent elles avaient été inutiles, maintenant elles assuraient le salut de la patrie. Les traits étaient lancés par des scorpions, arcs en fer dont la corde était tendue par un treuil, les bras armés de pinces n'étaient pas autre chose que des grues géantes, des leviers monstrueux. Tous ces instruments étaient actionnés à l'abri des murailles, ce qui expliquait pourquoi les Romains n'avaient pas vu de défenseurs sur leurs crêtes.

Furieux de sa défaite, Marcellus se jura de la venger. Lorsqu'il eut remis de l'ordre dans son armée et dans sa flotte, il tenta une nouvelle attaque. Elle eut le sort de la première et n'aboutit qu'à des sacrifices de vies humaines et à des pertes de galères.

Un troisième assaut ne fut pas plus heureux.

Alors, le consul eut une idée.

— Les machines d'Archimède, dit-il à ses officiers, sont puissantes, elles agissent à grande distance ; elles sont donc moins redoutables si l'on combat de près.

Par conséquent, il fut décidé que les légionnaires s'avanceraient près des remparts en ordre très dispersé ; sous les murs, ils se grouperaient et tenteraient l'escalade à l'aide des échelles dont ils seraient munis.

Ainsi fut fait ; mais à peine les cohortes s'étaient-elles reformées au pied des remparts et les soldats eurent-ils appuyé leurs échelles contre les murs qu'une volée de traits, qui semblaient partir de l'interstice des pierres, les décima, tandis que des boules de plomb lancées avec une terrible violence leur pleuvaient sur la tête. Il fallut revenir en arrière.

Du côté de la flotte, les ingénieurs avaient établi une énorme tour montée sur huit galères liées ensemble. Cette tour devait s'approcher des remparts, qu'elle dominerait d'une hauteur, ce qui permettrait aux légionnaires et aux matelots munis en abondance de flèches et de javalots de les lancer à l'intérieur de la ville. La superbe machine, que l'on appela une « sambyce », pour sa ressemblance avec un instrument de musique de ce nom, fut construite avec le soin le plus minutieux. Elle excitait l'admiration de tous les connaisseurs. Sur ses huit galères protégées par tout ce qui restait de l'escadre, elle fut conduite vers le port. On comptait sans le génie d'Archimède.

Cette fois, ce furent des pierres, des quartiers de roc qui volèrent dans l'espace, crevant les bordages des vaisseaux, brisant les mâts, écrasant les équipages. La sambyce désemparée s'engloutit dans la mer avec sa garnison.

La flotte fit demi-tour pour se mettre hors de portée des balistes lanceuses de pierres. Le soleil, maintenant haut dans sa course, éclairait la fuite des Romains.

Soudain, sans que l'on comprît ce qui se passait, une galère prit feu, ses mâts et ses agrès flambèrent comme une torche ; une deuxième galère s'embrasa, puis une troisième ; et cette flotte qui fuyait paraissait composée de brûlots.

Sur les remparts, Archimède avait installé des miroirs qui, recueillant les rayons du soleil, enflammaient les vaisseaux à distance.

Il n'y avait plus rien à tenter. Impossible d'obtenir des soldats un nouvel effort. La terreur habitait le camp romain, la vue d'une corde pendant des murs de Syracuse ou d'une poutre dressée faisait passer un vent de panique.

Marcellus transforma l'attaque en siège. Il fortifia son camp, mit ses dernières galères à croiser au large, en face du port. Il était résolu à prendre Syracuse par la famine. Ce serait long, car la ville était largement approvisionnée.

Le temps s'écoulait, les semaines passaient et les messages du Sénat étaient de plus en plus irrités. Le consul songeait à lever le siège et à rentrer à Rome. Il savait pourtant ce que cela signifiait : la disgrâce et l'écroulement de cette popularité qui, trois fois, lui avait valu la pourpre consulaire.

Une nuit, il était dans sa tente à réfléchir à ces sujets mélancoliques ; devant lui s'étaient ses tablettes sur lesquelles il comptait tracer la lettre annonçant à Rome son échec définitif. La sentinelle le prévint qu'un individu, se disant échappé de la ville assiégée, demandait à lui parler. Le consul donna l'ordre de l'introduire.

À la lueur vacillante de ses lampes pendues au mât de la tente, le Romain aperçut une sorte de colosse hirsute, vêtu de guenilles, à l'œil faux et fuyant.

— Qui es-tu ? demanda-t-il, la voix dure.

— Mon nom est Damippos, je suis Lacédémonien.

— Que veux-tu ?

— Te faire entrer à Syracuse.

— Qu'exiges-tu ?

— De l'argent.

— Tu sais un moyen ?

— Oui.

— Parle.

Le colosse, avec cet accent rauque des gens de Sparte, se mit à exposer son plan.

— La résistance que tu rencontres est le fait du seul Archimède. Les Syracusains se sont habitués à se reposer sur lui et sur ses inventions

pour leur sécurité. Les soldats, transformés en simples manœuvres, ont perdu leurs qualités viriles. Les factions, rassurées, commencent à se disputer. Hippocrate et son collègue Épicycle se dressent l'un contre l'autre. En ce moment, le peuple est plus occupé des fêtes de Diane qui se déroulent dans la ville que du siège...

— Cela ne m'explique pas comment j'entrerais dans la cité, interrompit le consul.

— Le rempart a un point faible. C'est la tour Galeagra ; elle est moins élevée que les autres et peu solide. Elle se trouve du côté populeux de la ville. Chaque quartier fournit la garde de sa section de rempart. Celle-ci est négligemment surveillée. Attaque par là. Demain sera un jour propice. C'est celui de la grande procession.

Marcellus réfléchit un instant, puis il décida :

— Je suivrai ton avis. Tu resteras près de moi ; si tu as dit vrai, tu seras généreusement récompensé ; si, au contraire, tu as attiré mes soldats dans un traquenard, ta tête tombera.

Le consul regarda son interlocuteur bien en face et brusquement l'apostropha :

— Ce n'est que l'appât du gain qui te fait agir ?

— Et la soif de vengeance.

Un sourire détendit les traits du Romain.

— J'aime mieux cela, murmura-t-il, c'est plus sûr.

Le lendemain, au petit jour, les cohortes alertées se transportèrent au pied de la tour Galeagra. Tout paraissait silencieux et tranquille. Les échelles furent appliquées contre les murs. Les Romains y grimpèrent sans enthousiasme, car ils redoutaient un piège d'Archimède. Ils furent très surpris de se trouver sains et saufs dans la ville. La partie de la cité où ils prenaient pied était à peu près vide. Les habitants, tous pauvres gens, avaient abandonné leurs taudis, heureux de se rendre dans les quartiers élégants où se trouvaient les temples. À cette heure matinale, l'air bruissait déjà des harmonies des instruments de musique et des chants joyeux.

Marcellus, flanqué de Damippos, son guide et son otage, monta sur le toit d'une maison haute et de là, il contempla la ville qui désormais était sienne. Son orgueil se tempérerait de mélancolie.

— Dans quelques instants, murmura-t-il, parlant surtout pour lui-même, cette cité splendide sera saccagée. Quel dommage !

La rumeur de fête s'enflait. De son observatoire, le consul voyait sur les places les cortèges s'organiser. Il fallait profiter du moment. Il fit un signe. Les trompettes sonnèrent. Les légionnaires se ruèrent à travers la ville.

Il n'y eut pas de résistance. À peine quelques soldats essayèrent-ils de se grouper pour faire face aux envahisseurs. Ils furent rapidement anéantis. Les Romains s'assurèrent des remparts, du port et des points

stratégiques ; un peu après-midi, Marcellus s'installait dans le palais du tyran.

Le sac de la cité commençait ; des cris, des hurlements arrivaient jusqu'à la demeure somptueuse des anciens monarques, où le consul organisait son quartier général.

Tandis qu'il dictait ses ordres, une idée lui traversa l'esprit : qu'était devenu Archimède ? Le général souhaitait connaître cet incomparable génie ; il se proposait de le prendre sous sa protection, afin d'éviter qu'il ne fut outragé, maltraité, tué peut-être par une soldatesque déchaînée.

— Comment le trouverai-je dans ce tumulte ? demanda-t-il.

— Je sais, répliqua Damippos qui n'avait pas quitté son nouveau maître, où est la maison du savant. Si on le cherchait, je suis sûr qu'on le découvrirait dans son laboratoire, indifférent à tout ce qui se passe.

Le consul appela un centurion :

— Tu vas aller avec cet homme, il te montrera le logis d'Archimède. Amène-le-moi promptement.

Le centurion et Damippos partirent. Ils traversèrent la malheureuse cité en proie au pillage, au massacre et à l'incendie.

Les Syracusains avaient été brutalement arrachés à leurs plaisirs par les envahisseurs et les larmes maintenant succédaient aux rires. Des maisons brûlaient, d'autres étaient ravagées. Les vainqueurs jetaient pêle-mêle par les fenêtres les meubles, les objets d'art et les cadavres.

Le Romain et le Lacédémonien se hâtaient. Ils atteignirent un quartier où le pillage n'avait pas commencé et ils s'arrêtèrent devant une belle maison entourée d'un jardin.

— C'est ici ! prononça Damippos.

Flanqué du Romain, il entra dans la demeure. Il la connaissait. Il y était déjà venu sous un vague prétexte, afin de voir le savant, de reconnaître les lieux, ce qui peut toujours servir.

La maison était déserte ; les esclaves avaient fui ; les deux hommes parcoururent des appartements vides. Une porte les arrêta.

— Voici son laboratoire, expliqua Damippos. Je te parie cinquante as qu'il y est.

— Je ne parie pas avec un Grec, riposta le centurion méprisant.

Il heurta à l'huis. Pas de réponse. Les coups redoublèrent. Toujours le silence. Le Lacédémonien, plus fort que le Romain, appuya son épaule contre le panneau, qui céda avec un bruyant craquement.

Archimède était là, en effet, penché sur une table et faisant des calculs. Il jeta, d'une voix irritée et sans se retourner :

— Que me veut-on ? J'ai défendu qu'on me dérange.

— Je viens... commença le centurion...



« Archimède était là, penché sur une table et faisant des calculs. »

En entendant cette voix qui ne lui était pas familière et cet accent étranger, le physicien leva la tête, il parut sortir d'un rêve.

— Les Romains attaquaient-ils ?

C'est alors qu'il vit que son interlocuteur portait le plumet rouge, le bouclier oblong et l'épée courte des soldats de la République.

— Quoi ? interrogea-t-il. La ville serait-elle prise ?

Absorbé par son travail, il n'avait entendu ni les sonneries des trompettes, ni les cris, ni le vacarme du pillage. Le Romain répliqua sèchement :

— On t'instruira de cela plus tard. Pour l'instant, tu dois m'accompagner chez le consul.

— Bien, répliqua le savant, accorde-moi seulement quelques instants, afin que je finisse de résoudre ce problème.

Il se plongea à nouveau dans ses chiffres.

Le centurion ne savait quelle conduite tenir. Il n'imaginait pas un tel calme. Damippos le poussa du coude.

— Tu ne vois donc pas que ce Syracusain se moque de toi ? Il te fait attendre comme un esclave.

La vanité du soldat se révolta.

— Quoi ? Ce Grec infâme bafouerait un Romain ! Il ne sera pas dit que cet affront restera impuni.

Le centurion tira son épée et la plongea dans le dos penché du savant, entre les deux épaules. Le physicien poussa un soupir et il s'écroula, mort, sur la table.

Quand Marcellus apprit ce trépas, il versa des larmes. Il fit recueillir le corps du grand savant et ordonna que les honneurs funèbres lui fussent rendus. Sur la tombe d'Archimède, élevée par les soins mêmes du consul, on plaça, selon le vœu souvent formulé par le physicien, une sphère inscrite dans un cylindre avec les nombres qui expriment le rapport de ces deux solides.

Ainsi finit, par le fait d'un traître et d'un soldat impatient, la vie d'un des hommes les plus éminents dont s'honore l'histoire du monde.



La princesse Barbe-Bleue



UNE agréable distraction, lorsque l'on se sent las de flâner dans les rues si pittoresques de Palerme, est d'aller, vers la tombée du jour, au théâtre des marionnettes des frères Greco. Les Italiens sont maîtres dans la présentation des *pupi*. Les Napolitains l'emportent sur les autres montreurs de marionnettes de la péninsule et les Siciliens surpassent les Napolitains. Or, parmi les Siciliens, il n'est pas plus habile dans ce genre que les frères Greco.

Durant notre séjour à Palerme, nous n'avons pas manqué un seul de leurs spectacles. Quel plaisir de voir ces minuscules poupées s'agiter au bout de fils invisibles, se trémousser, aller, venir, vivre, en un mot ! Leurs animateurs sont si adroits, les petits décors qui les entourent sont si évocateurs, que l'on a l'impression d'assister à une vraie pièce de théâtre. Rien n'est plus gracieux que les ballets des *pupi* ; rien n'est plus divertissant que leurs vaudevilles en dialecte sicilien – car le dialogue échangé derrière la toile de fond n'est pas négligé – rien n'est plus émouvant que leurs drames.

Un de ceux-ci, qui nous impressionna vivement, était intitulé *La princesse Sammarata*. Ce drame avait ceci de particulier, c'est qu'il ressemblait singulièrement à notre Barbe-Bleue, mais avec cette différence qu'ici Barbe-Bleue était femme, et même jolie femme, et, par conséquent, n'avait pas de barbe.

Comme nous complimentions les frères Greco, le cadet, Giovanni, déclara :

— Nous avons tiré la pièce d'une légende sicilienne. La Princesse a réellement existé et vous pouvez voir son château tout près de

Girgenti.

Il ajouta en souriant :

— Avec un peu de bonne volonté et un peu de chance, il n'est même pas impossible de l'entendre.

Notre conversation eut pour résultat que, quelques jours plus tard, nous offrions une place dans notre auto à Giovanni Greco et que nous nous dirigions sur Girgenti, où le hasard voulait qu'il eût affaire.

À une dizaine de kilomètres de cette ville, Giovanni Greco nous fit arrêter et nous montra, à l'ouest de notre route, une colline d'aspect argileux, haute d'une cinquantaine de mètres et qui se termine par plusieurs petits cônes.

— C'est le volcan de Maccaluba, nous expliqua le montreur de marionnettes.

— Ça, un volcan ?

— Évidemment, ce n'est ni l'Etna, ni le Stromboli, c'est un volcan tout de même, un volcan de boue.

Nous étions curieux de voir de plus près ce phénomène. Il était d'ailleurs dans les intentions de Greco de nous en faire les honneurs. Nous entreprîmes donc l'ascension du monticule et nous pûmes nous pencher sur les cratères. Il s'y faisait une étrange cuisine : une masse compacte, gluante, malodorante, y bouillonnait. Constamment, de grosses bulles jaunâtres venaient crever à la surface et dégageaient une senteur pestilentielle.

— Écoutez, dit notre guide bénévole, n'entendez-vous pas une plainte ?

En effet, en prêtant l'oreille, nous percevions un gémissement intermittent que nous ne pouvions attribuer qu'à l'échappement du gaz hydrogène carburé.

— C'est la voix de la princesse Lidia Sammarata, qui expie ses crimes dans les entrailles du volcan. Voici, du reste, les ruines de son château.

En suivant des yeux la direction indiquée par Greco, nous aperçûmes les restes d'un donjon qui devait dater du XII^e siècle. L'ensemble des bâtiments ne dépassait pas le premier étage, comme s'ils avaient été démolis méthodiquement. Seule, une tour se dressait, presque intacte, sauf qu'elle était privée de son couronnement, toit ou terrasse.

— Là-bas se déroula le drame, poursuivit Giovanni Greco, impatient de placer son histoire.

La princesse Lidia Sammarata, dont la fortune passait pour immense, était veuve. Elle l'était même cinq fois. Ses cinq maris avaient tous mystérieusement disparu. Deux d'entre eux étaient, disait-on, morts à la Croisade en combattant les Infidèles ; deux autres, croyait-on, n'étaient pas revenus de grands voyages qu'ils avaient entrepris et l'on

prétendait que le cinquième avait péri en mer.

Si l'on parlait de feu les maris de la princesse Lidia à un gentilhomme du voisinage ou à un paysan de la région, il hochait la tête et évitait de se prononcer. Tout ce que l'on pouvait dire, c'est qu'à cinq reprises différentes la châtelaine avait pris le deuil et qu'elle s'était remariée peu après dans la chapelle de son château. La noblesse des environs était conviée à la cérémonie, prenait ensuite part à un festin d'une délicatesse et d'une somptuosité rares à l'époque, et ensuite on n'entendait plus parler de la princesse ni de son époux jusqu'au prochain veuvage et à la prochaine noce.

Personne, en temps ordinaire, n'était invité au château de Sammarata. Quant à la princesse, elle n'en sortait guère, toujours dans les transports d'une nouvelle lune de miel ou dans les pleurs d'un nouveau deuil.

Un jour – son cinquième époux avait disparu depuis peu, – la princesse, contre sa coutume, était allée à la chasse. Il y avait, à cette époque, des sangliers en Sicile. Ses chiens avaient relancé une belle bête et, joyeusement, la princesse galopait derrière sa meute, suivie de quelques serviteurs.

Voilà que, non loin du volcan de boue de Maccaluba, la chasseresse entendit sonner du cor. Le bruit se rapprocha. Un second sanglier bondit et coupa la voie de celui que chassait Lidia. Aux troussees du sanglier aboyaient une vingtaine de chiens et sur leurs traces chevauchaient une jeune fille et un jeune homme. C'était lui qui soufflait dans un olifant d'ivoire.

La princesse Sammarata était furieuse de cette rencontre, car, bien entendu, sa chasse était manquée. Une partie de la meute avait pris le change, de sorte qu'elle dut, ce jour-là, renoncer à son plaisir. Elle maugréait, quand elle vit venir à elle un bel adolescent qui montait un splendide cheval d'Afrique.

— Madame, dit ce jeune homme, je viens vous faire mes excuses ; je courais le sanglier avec ma fiancée, Gina de Favara, et c'est malgré nous que nous avons coupé votre chasse.

Un sourire ensorceleur revint sur les lèvres de Lidia. Elle était belle ainsi, avec ses cheveux d'un noir de jais serrés en nattes autour de sa tête et surmontés d'un hennin bas en drap d'or. Il était séduisant avec sa toque à la main, sa chevelure blonde, son air d'extrême jeunesse.

Le courroux qu'elle avait ressenti s'évanouit devant tant de grâce.

— Vous êtes pardonné, beau seigneur, mais, vous qui paraissez me connaître, vous ne m'avez pas dit quel était votre nom, ni votre lignée.

— Mettez, madame, cette négligence sur le compte de ma confusion. Je me nomme Enrico et suis le fils du comte Gagini, dont le château est à peine à quatre lieues du vôtre.

La princesse fit une moue.

— Le comte, votre père, n'a jamais daigné venir lorsque je l'ai convié.

Elle en voulait au gentilhomme de sa réserve assez froide. Il n'avait paru à aucun de ses cinq mariages.

— Mon père est vieux, accablé par les infirmités. C'est un homme de guerre et il ne prend pas plaisir aux fêtes et aux banquets.

— Je souhaite qu'il fasse un jour une exception en ma faveur et qu'il assiste chez moi à un festin.

Lidia avait prononcé ces dernières paroles en souriant et sur un ton plus radouci. Pourtant, un autre qu'Enrico eût remarqué la flamme de ses yeux et l'inflexion volontaire de sa voix ; Enrico ne discernait rien, rien que l'ovale pur du visage, le teint mat, la perfection des traits.

— Il faut que je rejoigne dona Gina de Favara, murmura-t-il en s'arrachant comme à un rêve.

— Votre fiancée, m'avez-vous dit ?

— Oui, répliqua faiblement Enrico.

Lorsqu'il rentra au château de son père, le jeune homme ne parla pas de sa rencontre. Ce fut Gina qui, en bavardant, y fit allusion. Le comte Gagini regarda son fils d'un air soucieux, mais il n'insista pas.

La douce et blonde Gina avait regagné Girgenti, où ses parents avaient leur demeure. D'ordinaire, Enrico allait toutes les semaines lui rendre visite. Il négligea à plusieurs reprises de le faire. Petit à petit, une mélancolie s'empara de lui. Il ne chassait plus, ne s'occupait plus de ses chiens, ni de ses faucons ; lorsqu'il sortait pour une chevauchée, les pas de sa monture le portaient toujours du côté du château de Sammarata. Le comte s'inquiétait de ces changements survenus dans l'humeur aimable de son fils. Il se tourmenta davantage lorsqu'il le vit, un jour, manifester une gaieté bruyante, ne pas tenir en place, chanter et rire sans motif. Cette exaltation tombée, il se renferma à nouveau dans son mutisme chagrin.

Les semaines passèrent avec ces alternatives de jubilation et d'abattement.

— Qu'as-tu donc, Enrico ? demandait le père.

— Rien, répliquait l'adolescent.

Enfin, il n'y tint plus. Il se confessa au comte.

— J'aime la princesse Sammarata et elle m'aime.

— Comment le sais-tu ?

— Parfois elle me fait tenir par un serviteur déguisé en mendiant un mot où elle m'exprime dans un langage digne des dieux ses doux sentiments ; ces jours-là, je suis heureux. Le reste du temps, la vie m'est un fardeau.

Le père poussa un profond soupir.

— Malheureux ! s'écria-t-il. Voilà bien ce que je redoutais depuis que j'ai su que tu avais rencontré cette femme. Si je ne t'en parlais

pas, c'est que, malgré tout, j'espérais me tromper et parce que les paroles prononcées peuvent faire naître l'irréparable. Malheureux !

Enrico se rebiffa :

— Je ne suis pas malheureux, père, bien au contraire. La princesse, dans son dernier billet, s'est déclarée prête à devenir mon épouse.

— Sais-tu seulement qui elle est ? gémit le comte. Sais-tu quel fut le sort des cinq maris successifs dont elle est veuve ? Je veux bien ne pas croire à tout ce que l'on raconte sur elle dans la contrée et même dans l'île entière ; cependant je ne pourrai jamais consentir à ce que mon fils, âgé de dix-sept ans, unisse son sort à une femme dont on dit tant de choses, qui mène une existence si peu conforme à ce que doit être celle d'une noble dame et qui, au surplus, a près de deux fois son âge. N'oublie pas que tu es fiancé à dona Gina.

Mais Enrico oublia tout, et sa fiancée, et l'obéissance qu'il devait à l'auteur de ses jours. Une nuit, il quitta la demeure paternelle et se présenta au château de Sammarata. La princesse l'attendait.

L'aumônier du château maria Lidia et Enrico. Un banquet réunit la noblesse des environs. Le comte Gagini n'y parut pas. Un indicible bonheur commençait pour le jeune homme. Il vivait dans le ravissement. Les époux ne sortaient pas, tout à la joie de leur intimité.

Enrico ne se lassait pas de contempler Lidia. Les instants de ce continuel tête-à-tête fuyaient comme un rêve. Le temps pour lui était aboli. Pendant des heures entières il l'écoutait chanter en s'accompagnant sur la guitare et elle lui parlait, racontait des histoires merveilleuses qu'elle tirait de son imagination.

Le château renfermait des richesses prodigieuses, des œuvres d'art remarquables. Les murs étaient couverts de splendides tapisseries ou de peintures évoquant les hauts faits des héros. Les dallages disparaissaient sous les lourdes carpettes d'Orient. De nombreux serviteurs se tenaient aux ordres du nouveau maître, attentifs à ses moindres fantaisies. Eût-il voulu s'ébattre dans la campagne, des chevaux superbes, de rapides faucons, des chiens bien dressés n'attendaient que son bon plaisir. Tout était à lui ; la somptueuse demeure lui appartenait, avec une restriction cependant :

— Je désire, lui avait dit la princesse, que jamais tu ne pénètres dans la chambre de la tour du Nord. Si tu le faisais, notre bonheur serait perdu.

Enrico n'avait d'abord pas attaché d'importance à cette interdiction. Il avait cru à un caprice de femme, mais bientôt un sentiment de jalousie lui mordit le cœur. Plus il aimait Lidia, plus il en souffrait. Elle avait donc un secret pour lui. Ce secret, il voulait le pénétrer. Pourtant il n'osait, comme c'était son droit, exiger l'accès de la pièce défendue. Malgré son peu d'expérience de la vie, il savait que le bonheur est chose fragile et qu'il suffit d'un rien pour le détruire.

Un jour, la princesse, souffrant d'une de ces migraines auxquelles elle était sujette, voulut rester enfermée dans sa chambre. Elle supplia son mari de prendre quelque distraction, de s'amuser, par exemple, à faire voler les faucons. Il la quitta, mais, au lieu de descendre à la fauconnerie, il se dirigea vers la tour du Nord.

Il marchait avec précaution, comme un enfant qui fait une chose défendue. À chaque tournant des longs couloirs il craignait d'être surpris par un domestique. Le hasard le servit. Il ne rencontra personne et parvint à la porte de la chambre mystérieuse. Elle était fermée à clé. Il avait eu soin de se munir d'un trousseau. Après plusieurs essais infructueux, la serrure joua...

Enrico entra dans une pièce basse et voûtée. Il poussa un cri d'horreur. Cinq cadavres desséchés étaient pendus au mur. Les cinq maris de Lidia !

Le jeune homme demeura un moment comme pétrifié ; puis, redoutant d'être surpris, il referma la porte et s'enfuit en courant.

La première intention du mari de la princesse Sammarata était de retourner auprès de son épouse, de lui dire ce qu'il avait vu et de la quitter à tout jamais. Ce ne fut pourtant pas ainsi qu'il agit. Il ralentit sa course, ne gagna pas la chambre de sa femme. Il s'en alla vers la fauconnerie et passa plusieurs heures avec les oiseaux. Lorsque, au souper, il retrouva la princesse, il ne souffla pas un mot de sa tragique découverte.

Pourtant il n'était plus lui-même. Lidia avait beau lui sourire, lui parler de sa voix harmonieuse, chanter ses plus captivantes ballades, l'esprit de l'adolescent était absent. Il revoyait toujours les cinq cadavres pendus dans la pièce voûtée.

Lidia ne fut pas sans constater ce changement qui, de jour en jour, se faisait plus sensible. Un matin, elle dit :

— Enrico, tu m'as désobéi. Tu as été dans la tour du Nord.

Pris au dépourvu le jeune homme avoua :

— Oui. J'y ai été et j'ai vu.

Alors toute sa rancune éclata :

— Tu es une criminelle. Je te méprise et je te hais. Mon devoir est de te châtier.

Il s'attendait à une explosion de fureur. Peut-être la princesse appellerait-elle ses gens et le ferait-elle mettre à mort. Il irait prendre place dans la sinistre collection. Il posa la main sur la poignée de sa dague.

À sa grande surprise, Lidia ne s'emporta pas. Loin de marquer de la colère, elle se jeta à genoux.

— Ô mon cher époux, sanglota-t-elle, il est donc arrivé ce que j'aurais tant voulu éviter. Si je ne t'ai pas révélé la vérité, si je t'ai supplié de ne pas entrer dans cette chambre maudite, c'était afin de

conserver ton amour. J'ai péché contre le ciel, mais non point contre toi. Les autres, je ne les ai jamais aimés. Tu es mon seul amour.

Lidia, pendant les semaines qui suivirent, se montra plus ensorcelante encore que d'habitude. Elle semblait vouloir reprendre son mari, lui faire oublier l'abominable découverte. Lui ne pouvait détacher son esprit de cette infernale vision. Il avait beau faire des efforts pour chasser l'hallucination, elle s'interposait toujours entre sa femme et lui.

Un jour, il s'enfuit.

Le comte Gagini ouvrit les bras à son fils. Il ne lui fit pas de remontrances, ne lui posa pas de questions. Enrico s'abstint d'expliquer la raison pour laquelle il avait quitté la princesse Sammarata.

La vie reprit comme jadis et le jeune homme était heureux de revoir le sourire sur le visage fané de son père.

Un mois n'était pas écoulé que ce bonheur commença à pâlir. La mélancolie revint habiter le cœur d'Enrico. Tout de suite le comte s'en aperçut. Il chercha pour son fils des distractions. Seule la chasse était capable d'arracher l'adolescent à son humeur morose. En galopant à travers les plaines, il ne pensait plus. Ne plus penser ! Ne plus évoquer l'image de Lidia et cette autre image !...

Quand Enrico partait courre le sanglier avec ses jeunes compagnons, le comte, retenu chez lui par l'âge, aimait écouter le son de son olifant d'ivoire qui s'éloignait. Il le suivait par l'imagination et ainsi restait-il en contact avec son enfant et avait-il l'impression de veiller encore sur lui.

Il advint qu'un jour d'automne l'olifant cessa de résonner. Le comte Gagini éprouva une amère tristesse ; des larmes coulèrent dans sa barbe blanche et il murmura :

— Mon fils est retourné là-bas, je ne le reverrai plus.

Le pressentiment paternel n'était pas erroné. Enrico avait subitement quitté la chasse, abandonné ses compagnons et gagné par un raccourci le château de Sammarata. Devant lui, le pont-levis s'était abaissé. Il était à nouveau dans le donjon maudit.

Lidia reçut son mari comme s'il était parti la veille pour le plus légitime des motifs. Elle se montra aimable, mais sans cette exubérante tendresse d'avant sa fugue. C'était lui maintenant qui la suppliait, qui lui demandait pardon, qui se désolait de la voir distraite, indifférente.

— Je t'aime, Lidia, répétait Enrico, et la preuve, c'est que je n'ai pas pu vivre loin de toi.

À ces déclarations passionnées, la princesse répondait par le plus glacial des sourires.

Chaque instant creusait plus profondément l'abîme entre les époux.

Un après-midi, Enrico s'était étendu sur des coussins et feignait de dormir. Il vit sous ses paupières mi-closes sa femme qui le regardait et l'expression des beaux yeux de Lidia était telle qu'un frisson d'angoisse lui parcourut les membres.

À plusieurs reprises, il trouva une saveur suspecte aux mets qu'on lui présentait. Il réclama des œufs à la coque et ne but plus que de l'eau qu'il allait tirer lui-même au puits du château, ce puits auquel les serviteurs et même la princesse s'abreuvaient.

Lidia se moquait de ces précautions. Elle décochait à son mari en tête-à-tête ou devant ses gens de cruels sarcasmes sans toutefois chercher à le rassurer. On eût dit qu'elle se divertissait de son effroi.

De peur, Enrico tomba malade. Il maigrissait, dépérissait. D'abord, il espéra qu'à force de patience, de soumission, d'humilité, il reconquerrait l'amour de son épouse. Plus il s'abaissait, plus la princesse devenait distante et hostile.

Le malheureux songea à la fuite. Trois fois il tenta de s'évader du château. Il se heurta au pont-levis levé, aux herse baissées et aux consignes inflexibles des gardes.

Il n'osait plus dormir, tant il était torturé par la crainte. À peine fermait-il les yeux, qu'un cauchemar le transportait dans la chambre des cinq morts. Un soir, pourtant, brisé de fatigue, il s'assoupit. Il fut réveillé en sursaut. Ce n'était plus un cauchemar. Sa femme se dressait auprès de lui, tenant à la main un poignard nu.

Rassemblant toutes ses forces, Enrico la repoussa et courut vers la porte. Sur le seuil, voyant qu'elle ne le poursuivait pas, il demanda :

— Pourquoi veux-tu ma mort ? Ne me disais-tu pas, il y a peu de temps, que tu n'aimais que moi et que tu n'avais jamais aimé que moi ? Que t'ai-je fait pour qu'aujourd'hui tu me haïsses ?

Le rire de Lidia, ce rire perlé où se mêlait quelque chose d'inhumain, retentit dans la chambre.

— Oui, je t'ai aimé, Enrico, je t'ai aimé à la folie lorsque tu me haïssais. Aujourd'hui que tu m'es revenu soumis et rampant, j'en ai assez de toi et il faut que tu disparaisses.

— En ce cas, permets-moi de quitter ce château.

Ce fut un nouvel éclat de rire.

— Non, Enrico, je t'ai laissé partir une première fois parce que j'étais certaine que tu reviendrais. Aujourd'hui, ton départ ne me suffirait pas.

Le jeune homme sortit de la chambre. Il espérait qu'un hasard le servirait et qu'il parviendrait à s'échapper ou à se cacher.

Des hommes d'armes étaient apostés dans les couloirs, barrant le chemin qui menait à la cour. Un seul passage était libre : le couloir qui conduisait à la tour du Nord. Pieds nus, à demi dévêtu, Enrico courait sur les dalles froides. Il arriva à un escalier en vis, se mit à le gravir

quatre à quatre. Les serviteurs étaient à ses trousses. Il parvint à la terrasse. Autour de lui, c'était la nuit, une nuit claire, au ciel parsemé d'étoiles. Au loin il distinguait la masse plus sombre de la forêt derrière laquelle était le château de son père.

Au-dessous de lui, le malheureux gentilhomme entendait les pas lourds qui sonnaient sur les marches. Il n'avait pas d'armes. Il s'aperçut que, dans sa fuite, il avait ramassé le premier objet qui lui était tombé sous la main : son olifant d'ivoire.

Enrico porta la trompe à ses lèvres. De toutes ses forces il souffla. C'était un adieu à la nature, un adieu aux siens, un adieu à la vie, plutôt qu'un appel à un impossible secours.

Les serviteurs débouchèrent sur la terrasse. Le majordome du château, qui avait toujours marqué à l'époux de sa maîtresse le plus obséquieux respect, frappa le jeune homme d'un coup d'épée. Il tomba. Les autres s'acharnèrent sur son corps. Son cadavre, percé de plus de trente blessures, fut pendu dans la salle voûtée de la tour.

Le comte Gagini se réveilla en sursaut. Il appela son vieux valet :

— Écoute, Tommaso, c'est l'olifant de mon fils. Enrico est en péril de sa vie.

— Eh ! non, messire, répliqua le serviteur, ce que vous entendez, c'est le volcan de Maccaluba, le volcan de boue qui est en éruption.

Le comte se laissa persuader.

Au jour, il s'informa auprès des paysans des environs, tous étaient de l'avis de Tommaso. C'était le volcan qui s'était fait entendre. Il restait cependant un doute dans l'esprit du comte Gagini, mais comment savoir ce qui se passait derrière les épaisses murailles de Sammarata ?

Brusquement, une nouvelle se répandit dans le pays : Lidia se remariait. Elle épousait le baron Loredano, un gentilhomme de Palerme. Lorsque cette information parvint au château de Gagini, le vieux comte se dressa dans son fauteuil de bois.

— Mon fils est mort, c'est son olifant d'ivoire que j'ai entendu. Mon pauvre enfant !

Le vieillard ordonna qu'on lui apportât sa cuirasse et son casque et fit seller son destrier. Il convoqua ses hommes d'armes et ses paysans. À leur tête, il partit pour le château de Sammarata.

On ne s'y attendait guère à une attaque. Les portes étaient grandes ouvertes et point gardées, tous les serviteurs se trouvant réunis au repas de noces de la maîtresse du logis, dont l'union avec le baron Loredano avait été célébrée le matin même.

La troupe du comte, sans rencontrer de résistance, fit irruption dans la salle du banquet et jeta, le désarroi parmi les convives.

Gagini ne s'adressa à aucun d'eux ; il marcha droit vers la princesse. Elle, sans bouger de sa place, toisa le vieillard d'un air insolent.

— J'avais bien dit, s'écria-t-elle, que vous assisteriez, un jour, chez moi, à un festin. J'ai attendu longtemps.

Dédaignant ce sarcasme, le comte proféra d'une voix sombre :

— Méchante femme, qu'avez-vous fait de mon fils ?

Moqueuse, Lidia se mit à rire :

— Votre fils, noble seigneur, j'ai le regret de vous dire qu'il est mort.

— Vous l'avez tué !

La princesse se tourna vers son nouveau mari, qui suivait, atterré, cette scène.

— Mon cher cœur, ce vieux fou m'insulte, remettez-le à la raison.

Loredano, qui subissait aveuglément l'ascendant de la belle Lidia, mit l'épée à la main. Gagini avait été jadis un redoutable joueur ; la colère lui rendit ses forces. Il para l'attaque et transperça le baron de son fer.

Voyant le sang couler, les convives, peu soucieux de prendre part à une bataille, se dispersèrent et s'enfuirent.

— Qu'on fouille le château, ordonna le comte.

Ses vassaux lui obéirent. Ils arrivèrent à la salle de la tour du Nord et l'ouvrirent. Le comte Gagini put contempler le corps de son fils à côté des cinq autres cadavres.

— Où est la princesse ? cria-t-il. Elle doit être châtiée.

On la chercha en vain. Profitant du désarroi, elle s'était échappée du donjon.

— Il faut la rattraper, ordonna le vieillard.

Des hommes à cheval s'élancèrent dans la campagne. Quelques cavaliers aperçurent enfin la fugitive. Elle courait dans la direction du volcan. Ils se mirent à sa poursuite. Elle avait trop d'avance. Ils la virent qui grimpait le long des flancs de la colline. Un instant, sa robe blanche flotta au vent et, avec un grand cri, elle se jeta dans le cratère.

C'est elle qui, dit-on, gémit encore dans les flancs du Maccaluba.

Le collier de corail



NE des excursions classiques que font les voyageurs qui séjournent à Palerme est l'ascension du mont Pellegrino. C'est une belle montagne calcaire, presque à pic du côté de la mer et qui s'abaisse en pente assez douce vers la terre. Cette éminence se nommait jadis l'Ercta. Amilcar Barca s'y défendit pendant plusieurs années contre les Romains. On jouit de son sommet d'une très jolie vue.

Pour les Palermitains, ce n'est pas seulement un but d'excursion. Ils s'y rendent en pèlerinage, car les flancs de la montagne recèlent la grotte de sainte Rosalie, la patronne de la ville. Jadis, ces pentes étaient couvertes de forêts qu'infestaient des bêtes féroces. Au XII^e siècle, Rosalie, la fille du duc Simibalde, d'une très noble famille qui prétendait descendre de Charlemagne, s'y retira pour y faire pénitence. La grotte était son logement. Elle y passait ses journées en prières. C'est elle qui, dit-on, protégea Palerme contre la peste. On l'invoque aussi à l'occasion des tremblements de terre.

Quel événement détermina la jeune fille, qui possédait noblesse, beauté, fortune, à mener cette dure existence, privée non seulement du superflu, mais du nécessaire, à quitter sa famille, ses amis, son château et ses plaisirs ? Si vous interrogez un Palermitain, il vous racontera la légende suivante :

Le duc Simibalde, père de Rosalie, avait un frère plus jeune que lui, nommé Vincenzo. Vincenzo était beau et brave, fougueux et ardent. Quand il avait résolu quelque chose, que ce fut important ou futile, rien ne pouvait le faire revenir sur sa détermination. Un obstacle, jugé

par d'autres insurmontable, n'était pour lui qu'un attrait de plus.

Vincento était tombé amoureux de la comtesse Valeria de Castellamare, qui habitait un château situé au pied du mont Pellegrino. Il était amoureux comme lui seul pouvait l'être, avec emportement, violence et passion. Rien n'existait plus pour lui en dehors de son amour.

La comtesse était belle et riche. Fille unique de parents décédés l'un et l'autre, elle disposait de tout leur héritage. Le duc Simibalde, maître de Palerme, se réjouissait de cette union prochaine et il voyait avec plaisir que l'amour, chez son frère, se trouvait d'accord avec la raison.

Aveuglé par son ardente passion, Vincenzo ne s'était pas aperçu que le caractère de sa fiancée était capricieux et changeant. Il n'existe pas d'imperfection dans l'objet que l'on aime, et d'ailleurs, Valeria, très éprise de son côté, employait tous ses soins à dissimuler ses défauts.

Chaque jour, Vincenzo venait rendre visite à sa fiancée et jamais il ne se présentait les mains vides. Il savait combien la jolie comtesse aimait les bijoux ; il flattait son goût en faisant confectionner à son intention les bijoux les plus délicats dus aux meilleurs artistes de Palerme.

Rien ne lui paraissait assez magnifique, assez rare, rien ne lui semblait digne de sa Valeria. Orfèvres et joailliers étaient sur les dents, imaginant sans cesse de nouveaux dessins et de nouvelles parures.

À cette époque, les croisades se succédaient en Palestine, entraînant avec elles un important trafic. Nombreux étaient les voyageurs, chevaliers, pèlerins, marchands, qui revenaient d'Orient. Ils étaient reçus dans les châteaux et, pour remercier de l'hospitalité offerte, ils racontaient les choses étranges et merveilleuses qu'ils avaient vues dans ces pays où l'on guerroyait contre les Infidèles.

Un marchand, qui avait séjourné longtemps comme captif dans le palais du sultan d'Égypte, fut accueilli un jour à Castellamare. Durant le dîner, auquel assistait Vincenzo, l'ancien prisonnier décrivit les splendeurs de cette demeure orientale.

— Quel est l'objet le plus remarquable que vous ayez contemplé ? demanda la comtesse.

Le voyageur n'eut pas à réfléchir. Il répliqua sur-le-champ :

— Sans contredit, le plus bel objet que j'ai été à même d'admirer est un collier de corail et d'or que portait la sultane. On ne peut rêver un ouvrage plus extraordinaire. C'est un bijou digne du col d'une impératrice.

— Comme j'aimerais posséder un pareil collier ! soupira Valeria.

Les jours suivants, elle ne parla à son fiancé que du fameux bijou. Il avait beau multiplier les cadeaux, elle les remarquait à peine ; toujours elle répétait :

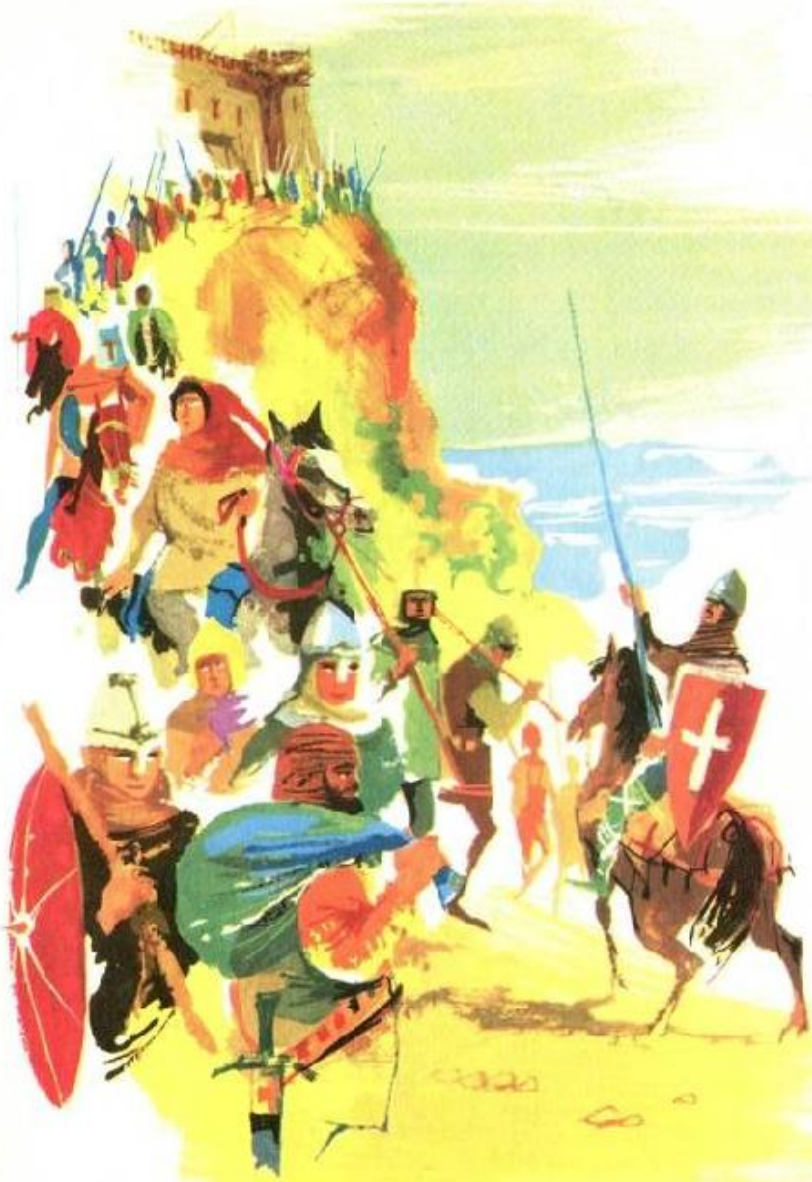
— Oui, c'est fort joli, mais qu'est-ce à côté du collier de la sultane ?

Tant et si bien que Vincenzo, de plus en plus amoureux, déclara, un soir :

— Mon cœur, je vais aller vous chercher ce collier.

— Vous feriez cela ! s'écria la comtesse comme en extase. Ô Vincenzo ! déjà je vous aime passionnément, mais il me semble que mon amour n'est qu'une froide amitié à côté du sentiment que j'éprouverais pour vous si vous me rapportiez ce joyau de rêve.

Justement, le roi de Sicile était en train de lever une armée qu'il devait conduire en Terre sainte, afin de tenter une fois encore de reprendre le Sépulcre aux Infidèles. Vincenzo prit la Croix.



« Le Roi de Sicile levait une armée qu'il devait conduire en Terre Sainte. »

Les adieux des fiancés furent déchirants. La dame de Castellamare paraissait désolée du départ de Vincenzo, et cependant, en l'embrassant, elle ne put s'empêcher de murmurer :

— Vous me rapporterez le collier.

Les croisés s'embarquèrent. Valeria monta sur le Pellegrino pour suivre plus longtemps les voiles de la flottille qui emmenait son bien-aimé.

Et puis, les semaines passèrent et les mois. On disait que la croisade était terminée, qu'il y avait eu une grande bataille contre le Soudan d'Égypte, que les chevaliers siciliens s'étaient couverts de gloire.

La dame de Castellamare entreprenait journellement l'ascension de la montagne, dans l'espoir de voir plus tôt l'esquif de son fiancé. Rien ne paraissait sur l'immensité bleue.

Une si longue attente finit par lasser la comtesse. Maintenant que Vincenzo était loin, les prétendants devenaient nombreux à la main de la belle et riche héritière. D'abord, elle les éconduisit. Ils reparurent. Plusieurs lui semblèrent d'aimables compagnons, capables de la distraire de son inquiétude ; elle les reçut chez elle et bientôt son château réunit une petite cour où chacun s'efforçait de lui plaire plus que les autres et de se distinguer à ses yeux. On jouait de la guitare, on chantait des ballades, on récitait des poèmes, on festoyait. Celui-ci apportait des présents, cet autre, du gibier ou des mets rares ; cet autre encore, de simples fleurs. Les fêtes succédaient aux fêtes dans la demeure de la comtesse, et elle, de moins en moins souvent, faisait l'ascension du Pellegrino.

Elle cessa même définitivement d'y monter. Le bruit venait de courir que, dans une dernière rencontre, les croisés avaient été vaincus et exterminés. Jamais les galères aux voiles blanches marquées de la croix de pourpre ne reparaitraient à l'horizon.

Valeria eut une pensée pour son cher Vincenzo.

— Hélas ! dit-elle à ses prétendants, le preux chevalier à qui j'étais fiancée ne reviendra pas. Il a trouvé chez les Infidèles un trépas glorieux.

Elle ajouta :

— Il a préféré les combats et les aventures à l'existence auprès de moi. Dois-je, pour lui, sacrifier mes années de jeunesse ?

Bruyamment, les jeunes gens lui donnèrent raison et la vie joyeuse reprit plus endiablée. On se demandait à qui la dame accorderait sa main. Les prétendants se défiaient entre eux mais, devant la comtesse, ils ne montraient qu'un visage souriant et une bonne humeur toujours égale.

Le favori paraissait être le marquis de Piana. « Autant lui qu'un autre ! » pensaient les gens du pays, puisqu'il était avéré que Vincenzo ne reviendrait pas. Le marquis était, à la vérité, étourdi, brouillon,

dépensier et léger ; pourtant, sa générosité lui faisait pardonner ses imperfections.

Le choix devint officiel.

Un grand repas célébra ces nouvelles fiançailles. Les prétendants évincés y prirent part et ils ne furent pas les derniers à boire à la santé des futurs époux. Ils cachaient soigneusement leur dépit.

Vers le milieu du banquet, alors que les convives étaient très échauffés par les mets et les vins, le majordome vint annoncer à la comtesse qu'un individu vêtu de haillons comme un mendiant, à la longue barbe presque blanche, demandait à être admis au château. Cet étranger avait beau être courbé par la fatigue, le malheur, et avoir l'air misérable, quelque chose en lui imposait le respect.

— Ce n'est pas, affirma le serviteur, un mendiant ordinaire. On dirait un chevalier errant.

— Le moment est mal choisi pour nous attrister à la vue de haillons, lança négligemment Valeria. Qu'on lui donne un morceau de pain et une pièce d'argent à l'occasion de mes fiançailles et qu'il déguerpisse. Il trouvera ailleurs à se loger.

— Il insiste pour vous saluer, crut devoir ajouter le majordome. Il prétend avoir quelque chose à vous remettre.

— Quelle audace est la sienne et que peut avoir à me remettre un misérable de cette espèce ? Donnez-lui deux pièces d'argent et, s'il ne veut pas passer son chemin, qu'on le chasse à coups de bâton.

Le marquis de Piana intervint :

— Valeria, dit-il en fronçant les sourcils, ces paroles m'étonnent dans votre jolie bouche. L'usage veut que jamais on ne refuse l'hospitalité réclamée. Ce n'est pas en cet heureux jour qu'il faut y manquer. Quel qu'il soit, vulgaire mendiant ou chevalier errant, je vous prie de laisser entrer celui que la Providence nous envoie, afin qu'il prenne place à notre table.

Ce n'était pas là un fait inouï. Au Moyen Âge, les lois de l'hospitalité étaient très généreusement observées, et le pauvre qui demandait à être reçu partageait le repas du seigneur.

— Puisque tel est votre désir, répliqua Valeria avec une légère moue, qu'on le laisse entrer.

Oui, vraiment, le convive était bien pitoyable ; il semblait harassé, comme quelqu'un qui relève de maladie. Ses traits avaient peut-être été fins, mais ils disparaissaient sous une barbe qui depuis longtemps ignorait les ciseaux. Les loques qui habillaient son corps maigre et voûté étaient si délavées par les intempéries que l'on n'en pouvait plus distinguer la couleur primitive. C'était un spectre plutôt qu'un homme. Sa misère produisait avec son air de distinction et la fierté de sa tenue un contraste tellement cocasse que plusieurs invités ne purent s'empêcher de rire. Ils se turent cependant sous le coup d'œil

méprisant que leur lança le pauvre hère. Ce regard savait inspirer le respect.

— Ami, prononça le marquis de Piana, soyez le bienvenu. C'est aujourd'hui fête en ce logis.

— Fête ? murmura le pauvre d'une voix caverneuse.

Cette voix fit frissonner la comtesse. Elle n'eût pas pu dire pourquoi.

Le marquis continua :

— Oui, nous célébrons mes fiançailles avec la noble dame de Castellamare. Vous partagerez notre repas et boirez à notre santé.

— Merci, répliqua l'homme ; merci de votre honnête accueil. Je vois qu'en Sicile tout le monde n'a pas oublié les usages de la chevalerie.

L'étranger s'en fut s'asseoir au bas de la table parmi les serviteurs et le marquis lui fit passer les meilleurs morceaux, comme s'il se fût agi d'un hôte de distinction. Le pauvre exprimait courtoisement sa reconnaissance, mais touchait à peine à la nourriture.

La gaieté éclata derechef, bruyante et folle. Les convives mangeaient et buvaient au milieu des rires, des lazzi, des chansons commencées et non achevées.

Seule, Valeria, assise à la place d'honneur à côté de son fiancé, ne prenait plus part à l'hilarité générale. Elle murmura dans l'oreille du marquis :

— Nous avons eu tort de recevoir cet étranger. Il nous portera malheur.

— On n'a jamais tort de faire ce que l'on doit et il n'arrive que ce qui doit arriver.

— Depuis qu'il est là, j'éprouve un malaise inexplicable.

— De la pitié sans doute, ô mon aimée !

Le repas se terminait. Beaucoup d'invités étaient dans un état de demi-griserie. Quelques-uns s'étaient endormis, la tête sur la nappe, d'autres se disputaient, d'autres encore criaient à tue-tête.

À cette époque, on restait à table après avoir mangé, la salle du festin remplissant également le rôle de salon.

Le marquis de Piana s'adressa aux convives :

— N'est-il pas séant que chacun de nous raconte une histoire ou récite une poésie ou une ballade ? Si vous le voulez bien, nous priérons l'étranger de parler le premier. Il vient de loin et je suis certain qu'il a vu des choses dignes d'être rapportées. Il y a toujours à gagner à écouter ceux qui ont voyagé.

— Noble seigneur, répliqua le pauvre, vous me faites grand honneur. Je ne veux pas répondre à votre courtoisie par un refus et je vous narrerai une aventure véridique, propre à vous distraire, vous, vos convives et par-dessus tout la noble dame de Castellamare.

Sur ces mots, l'hôte quitta sa place et vint se mettre debout auprès de la comtesse, à l'endroit où se postaient d'ordinaire les conteurs et

les ménestrels.

— Or donc, voici, commença-t-il. Il était une fois une dame, belle comme le jour, qu'aimait d'un amour à nul autre pareil un jeune chevalier. Ils étaient sur le point de se marier, lorsqu'il advint que la dame entendit parler d'un joyau qui existait en terre infidèle : un collier de corail et d'or plus précieux que tous les bijoux de la terre et digne du col d'une impératrice. La dame voulut avoir le collier.

Le pauvre s'arrêta. Valeria était devenue livide, elle s'appuyait au haut dossier de sa chaise. Le narrateur but une gorgée de marsala dans la coupe que lui tendit le marquis et reprit :

— Le chevalier, égaré par la passion, résolut d'aller chercher le bijou. Il partit en se joignant à une expédition qui gagnait la Terre sainte. Au pays des Infidèles, il guerroya et se conduisit comme devait se conduire un chevalier chrétien. Il n'avait qu'une idée cependant : s'emparer du collier. Il ne songeait ni au Sépulcre du Christ, ni à l'humiliation de voir fouler la Terre sainte par les Infidèles. Il voulait le joyau, afin de complaire à sa dame.

« Une nuit, il quitta le camp des chrétiens. Il fit une longue route et parvint à s'introduire dans le palais du prince musulman chez qui était enfermé le collier. Servi par la chance, il réussit à s'en emparer, mais voilà que, au moment où il quittait le palais avec son butin, il fut assailli par des serviteurs du prince. Il dut soutenir une lutte où il fut blessé. Le collier, pourtant, était toujours sur sa poitrine où il l'avait mis et il parvint à s'enfuir. »

Valeria fixait le pauvre de ses grands yeux bleus dans lesquels se lisaient l'effroi, l'horreur et une sorte de muette supplication. Il parut ne rien voir et continua :

— Sa blessure empêcha le chevalier de rentrer au camp aussi rapidement qu'il en était venu. Il se traînait péniblement, torturé par la faim et par la soif, cheminant la nuit, se cachant le jour. Enfin, il crut avoir atteint son but. Il parvint à l'emplacement où avait été le camp des chrétiens. Du camp, il ne restait que des vestiges. Les croisés avaient subi une sanglante défaite, leurs tentes, leurs bagages avaient été pillés ou brûlés ; eux-mêmes étaient tombés en combattant ou avaient été emmenés en captivité ; leur flotte avait été incendiée.

Le pauvre s'arrêta. Il s'humecta les lèvres dans la coupe de vin. Tout le monde était maintenant attentif à ses paroles. Les querelleurs s'étaient calmés, les rieurs s'étaient tus, les dormeurs s'étaient réveillés.

L'étranger reprit :

— Le chevalier, sans équipement, sans armes, dénué de tout, erra sur la côte ennemie, toujours sur le point d'être découvert. Il parvint à se faire embarquer par charité sur une galère qui voguait vers la Sicile et où il paya son passage en ramant dans la mesure où ses forces le lui

permettaient.

« Enfin il remit le pied sur la terre natale. Hélas ! il apprit que celle pour laquelle il avait tant souffert, afin de satisfaire son caprice, l'avait oublié. Néanmoins, il avait promis de lui rapporter ce collier et, lui, il a tenu sa promesse. »

Vivement, le pauvre sortit de sous ses haillons un bijou qui brilla un instant dans sa main. Il s'avança d'un pas. On vit alors qu'il tenait un collier. Il le passa au cou de la comtesse Valeria et il serra, il serra.

Avant que le marquis de Piana ou les convives stupéfaits aient pu intervenir, la comtesse s'affala en arrière avec un dernier râle. Elle était morte étranglée par le collier de corail et d'or de la sultane d'Égypte, le joyau digne du col d'une impératrice.

Et c'est pour expier le crime de son oncle que Rosalie quitta le monde et s'enferma dans une grotte du mont Pellegrino, parmi les bêtes féroces.



Le fils de Jean de Procida



LES Vêpres Siciliennes ! Ces mots résonnent encore lugubrement aux oreilles. Jamais on n'assista à une révolution plus rapide et plus sanglante. En quelques jours, des centaines, des milliers de Français qui vivaient en Sicile furent massacrés et la domination française abolie...

Charles d'Anjou, frère de saint Louis, roi de France, régnait sur l'île, appelé par les Siciliens eux-mêmes. Il avait vaincu et tué Conradin, l'héritier de cette maison de Souabe dont le despotisme était tellement impopulaire.

Tout alla bien au début. La noblesse et le peuple de Sicile trouvèrent le strict gouvernement de Charles d'Anjou bien préférable à la tyrannie qu'ils venaient de subir.

Malheureusement, les gens de la grande île italienne sont changeants ; puis Charles eut le tort de quitter son royaume pour aller à Rome organiser une croisade. Les gouverneurs qu'il laissa derrière lui, profitèrent de son absence pour pressurer le pays. Une immense conspiration se forma contre les Français, dans laquelle se confondirent toutes les classes.

L'âme de la conjuration était un homme fort savant, versé dans l'art de la médecine, et par surcroît très riche, nommé Jean de Procida. Proscrit par Charles d'Anjou pour ses menées secrètes contre lui, Procida venait de se voir restituer ses biens confisqués. Cet acte de clémence ne le désarma pas. Au lieu de venir ouvertement faire sa soumission, il débarqua clandestinement dans l'île et il se mit à parcourir les villes et les campagnes en prêchant la guerre et la révolte

contre les dominateurs si ardemment souhaités et maintenant si détestés. Le but de Procida était de donner le pouvoir au roi d'Aragon, chez lequel il avait trouvé refuge durant son exil(13).

Palerme, au début de l'an 1282, était gouvernée par un jeune gentilhomme français nommé Jean de Saint-Rémi. C'était un seigneur en tout accompli, excellent cavalier et habile dans les tournois, brave à la guerre, aimant les arts. Il n'avait qu'un défaut, celui de s'emporter furieusement dès qu'il sentait une résistance à ses volontés et de s'obstiner jusqu'au bout dans ses décisions, même fâcheuses. Le château de Palerme – aujourd'hui le palais royal – sa résidence habituelle, avait été embelli et orné de tout ce que l'on pouvait imaginer de plus luxueux et s'enrichissait chaque jour d'objets précieux que les navires rapportaient d'Orient.

Tant que Charles d'Anjou était demeuré en Sicile, Saint-Rémi avait rempli à la perfection son rôle d'administrateur, mais, dès qu'il s'était senti affranchi par le départ de son maître, il avait donné libre cours à ses penchants violents. Des troubles avaient, à plusieurs reprises, éclaté chez les Palermitains, excités par les émissaires de Jean de Procida.

Le gouverneur français ignorait le véritable fauteur de ces séditions et il était loin de soupçonner celui qui les fomentait en sous-main. Il se contentait de réprimer les mouvements avec la plus brutale fermeté.

Or il se trouvait que, dans la cité, vivait, riche et considéré, le propre fils de Jean de Procida, André. Il avait auprès de lui sa sœur Hélène, ravissante jeune fille de dix-huit ans, de deux années sa cadette. La volonté de leur père était qu'Hélène épousât un gentilhomme aragonais... Mais, de tout temps, les sentiments des enfants n'ont pas correspondu aux désirs de leurs parents. Hélène avait d'autres projets ; elle aimait et était aimée. Celui qu'elle aimait était Jean de Saint-Rémi.

Entre Hélène et Jean, une tendre affection s'était nouée et, cette sympathie, André l'encourageait, car lui aussi appréciait fort les qualités du gouverneur.

Presque chaque jour, les trois jeunes gens se voyaient. Tantôt le frère et la sœur montaient au château ; ils jouaient de la viole ou de la guitare, écoutaient les chants des ménestrels venus de France, regardaient s'ébattre des jongleurs ; tantôt ils prenaient part aux chasses que le gouverneur organisait. Souvent Saint-Rémi se rendait à la maison des Procida et soupait avec eux dans l'intimité.

Les Palermitains étaient les témoins surpris et un peu scandalisés de cette amitié entre les enfants de Jean de Procida et celui qu'ils considéraient comme leur oppresseur. Bientôt ils en vinrent à penser que c'était une feinte destinée simplement à endormir la méfiance des Français.

En réalité, ni André, ni Hélène ne soupçonnaient les desseins de leur père, qu'ils croyaient en Espagne, ne se souciant en aucune façon des choses de Sicile.

Le samedi saint – c'était le 29 mars 1282, – le frère et la sœur étaient en tête-à-tête dans leur maison, après le souper, quand un moine demanda à leur parler. Ce n'était pas chose rare ; dans les maisons opulentes comme celle des Procida, nombreux étaient les quêteurs qui venaient réclamer une obole pour leur couvent, pour les pauvres, ou pour la construction d'un sanctuaire. Les moines mendiants étaient particulièrement actifs durant la semaine sainte, chacun étant à ce moment plus soucieux de son salut.

Le religieux fut introduit. Dans la salle, portes closes, il rejeta son capuchon. André et Hélène poussèrent une même exclamation :

— Père !

Jean de Procida, en froc et en cuculle, était devant eux. À la lueur des cierges, ils constatèrent que son visage était émacié, que ses traits étaient creusés et ses yeux cernés.

— Vous êtes souffrant, père ? s'écria la jeune fille. Asseyez-vous dans cette chaire. On va vous apporter de quoi vous restaurer ; mais pourquoi ce travestissement ? Pourquoi avez-vous tant marché et êtes-vous ainsi couvert de poussière ?

— Ma fille, je n'ai besoin de rien et ma visite sera courte. Il ne faut pas que je sois vu dans Palerme ; le jour qui se lèvera doit me trouver loin d'ici.

— Quelle raison vous force à vous cacher ainsi ? intervint André. Les Français ont oublié leurs griefs contre vous et je sais de bonne source qu'ils sont disposés à vous donner la place que vous méritez.

— Je ne veux rien des Français, riposta violemment Procida.

Il continua sur un ton plus radouci, mais néanmoins solennel :

— Mon fils, vous devez m'écouter et vous aussi, ma fille. Je vous ai tenus dans l'ignorance de mes projets, craignant l'impétuosité de votre jeunesse et parce que je savais votre familiarité avec le gouverneur. Aujourd'hui, il est temps de parler, et cette intimité doit servir notre cause.

— Notre cause ?

Procida jeta un regard sévère sur ses enfants.

— Vous semblez ignorer que la Sicile est lasse du joug des Français. Nos compatriotes supportent avec impatience leur domination. Ils veulent se donner au roi d'Aragon, qui sera seul capable de les protéger efficacement contre leurs maîtres actuels.

— Je ne comprends pas en quoi...

— Vous allez comprendre, mon fils. Tout est prêt et les moindres détails prévus. Les rôles sont distribués, sauf le vôtre.

— Mon rôle ? murmura André.

— Oui, et je compte que vous m'obéirez aveuglément. Ce que je vais vous dire, je le confie à votre honneur ; nul au monde ne doit le savoir. Chaque affidé n'est instruit que de ce qui le concerne personnellement.

— Vous commandez, père.

— Bien, mon fils. Je m'attendais à cette soumission. Donc, après-demain, qui est lundi de Pâques, jour de fête, quand la cloche de la petite église Santo-Spirito, hors la porte Sant'Agata, sonnera, ce sera le signal de la délivrance. Les seigneurs et le peuple, réunis pour l'office, tueront tout ce qui est français.

— Ils tueront ?

— Croyez-vous, André, que ceci puisse se passer sans effusion de sang ? Les exécuteurs doivent se tenir prêts.

— Les exécuteurs !

— Vous en êtes. J'ai décidé que vous iriez après le dîner au château ; vous n'avez pas pour cela besoin de prétexte ; vous y serez lorsque la cloche tintera. Saint-Rémi a l'habitude de se rendre aux vêpres de l'église Santo-Spirito. Il peut contrecarrer nos projets. C'est un homme énergique, résolu, brave et fort, vous ne l'ignorez pas. Il est capable de rassembler ses soldats et de faire échec à l'entreprise. Avant qu'il n'atteigne la place, vous l'abattrez. Je sais qu'il se montre sans armes par défi. Les Français, privés de leur chef, n'ayant personne pour les rallier, seront dans le désarroi.

Un lourd silence régnait. Procida continua :

— Votre acte de justice accompli, vous irez vous joindre à nos compatriotes. Votre présence parmi eux leur donnera du courage... en supposant qu'ils en aient besoin. Pour les détails, Nicola d'Ebdémonia vous communiquera notre plan.

Procida se leva. André lui saisit la main :

— Songez, père, que Saint-Rémi est mon ami, que...

Hélène, effondrée sur un escabeau, pleurait. Le chef de la famille frappa la table de sa paume ouverte.

— Ma fille, je vois vos larmes ; je ne vous demande pas la raison qui vous les fait verser. Mes ordres doivent être exécutés. Je ne vous reverrai l'un et l'autre que lorsque la Sicile sera libre.

Sur ces mots, il rabattit son capuchon sur ses yeux et quitta la salle. Un instant après, on entendit claquer la lourde porte de la rue.

Le frère et la sœur se regardèrent, atterrés. Hélène murmura à travers ses pleurs :

— Oh ! André ! c'est affreux ! Ils veulent que tu assassines Jean. Jean !

— Ma sœur, ne t'alarme pas, répliqua le jeune homme tendrement. Nous avons un jour devant nous pour réfléchir. Saint-Rémi n'est pas à Palerme. Peut-être n'y sera-t-il ni demain, ni lundi. Bien des choses

peuvent survenir d'ici là.

— Quelles choses ?

André formula sur un ton hésitant :

— Par exemple, que les Français soient prévenus.

— Qui les avertirait de se tenir sur leurs gardes... hormis nous ?

— Que dis-tu, ma pauvre petite sœur ? La douleur t'égaré. Songe que, si nous prévenions les Français, ils prendraient les devants, et que ce seraient eux qui massacreraient les Siciliens, nos frères de sang, nos compatriotes.

La fête de Pâques fut une journée d'angoisse pour les jeunes Procida. En se rendant aux offices, ils crurent remarquer des signes de nervosité dans la population ; sans doute, était-ce l'effet de leur imagination.

Les Français ne se doutaient visiblement de rien. Ils déambulaient en bandes, plaisantant et riant. Ils entraient dans les tavernes, festoyaient, buvaient à la santé du roi Charles et du gouverneur.

Cette gaieté faisait mal à voir pour qui savait que le lendemain serait le dernier jour où ces hommes si rieurs, si heureux de vivre, verraient la lumière du soleil. André et Hélène regagnèrent leur demeure. Au moment d'en franchir le seuil, ils remarquèrent sur la porte une petite croix blanche. Ils frissonnèrent. Cette croix, ils se souvinrent de l'avoir aperçue sur d'autres maisons de Palermitains, celles qui devaient être épargnées, celles où il n'y avait pas de Français.

L'aube du lundi de Pâques se leva. Le frère et la sœur allèrent à la messe. Tout était encore calme en apparence. À leur retour, ils trouvèrent un billet de Jean de Saint-Rémi. Le gouverneur comptait sur André après le dîner. Il était revenu de voyage et avait reçu des caisses de tapis de Constantinople qu'il désirait lui faire admirer.

— André, que feras-tu ?

Le visage du jeune homme prit une expression farouche.

— Jamais je n'accepterai de commettre ce crime. Je ne suis pas un assassin. Ce n'est pas toi qui me blâmeras.

Hélène se jeta dans les bras de son frère. Elle sanglota :

— Je suis si malheureuse ! Tu sais, toi, comme je l'aime. Tu connais nos projets... notre mariage résolu pour l'été, au retour du roi Charles. J'accepte de me sacrifier, mais pas lui, non, pas lui !

— Je vais écrire pour m'excuser.

— Oh ! André ! Est-ce là tout ce que t'inspire ton amitié ? Tu ne le frapperas pas de ta main, mais tu le laisseras égorger par un autre. André, il faut l'avertir.

— N'est-ce point assez que je désobéisse à notre père ? Faut-il que je brise ses desseins ?

— Qu'importe, si ces desseins sont abominables ? Je ne veux pas

être complice de ces horreurs. Peu me chaut que les Aragonais règnent ici. Ce que je veux, c'est que Jean ait la vie sauve.

— L'honneur, Hélène...

— L'honneur consiste à défendre ses amis, à répandre s'il le faut son sang pour eux et non à tremper dans une entreprise à laquelle on n'a point donné son consentement.

— Si je me dresse contre mes compatriotes, qui comptent sur moi à cause du nom que je porte, je suis un traître.

Hélène fondit à nouveau en larmes. Elle tomba aux pieds de son frère. Il la releva, l'assit sur un siège. Le jeune homme se mit à arpenter la pièce, jetant de temps en temps les yeux sur sa jolie sœur, qu'il chérissait si tendrement et qui était tellement éprouvée. Il s'arrêta devant elle.

— Voici ce que j'ai décidé, murmura-t-il d'une voix sourde. Je préviendrai Saint-Rémi.

Ces mots transfigurèrent la jeune fille.

— Oh ! merci, merci, balbutia-t-elle.

— Ensuite, j'irai me joindre au soulèvement. Au moins, là, trouverai-je une mort honorable.

Un cri de désespoir lui répondit.

— Pourquoi ? Oh ! pourquoi vouloir mourir pour une cause qui n'est pas la tienne ? Lorsque tu auras averti Jean, fuis Palerme. Va te réfugier au château de Ficcarazelli, où se trouve une garnison française. Je t'y rejoindrai.

— Ma chère Hélène, où pourrais-je me montrer alors que nos compatriotes me considéreront comme un félon ? Mieux vaut mourir les armes à la main, que vivre déshonoré. Adieu, Hélène, pense parfois à ton frère, et, si mon geste te conserve ton fiancé, sois heureuse avec lui.

S'arrachant à l'étreinte de sa sœur, André prit son épée, jeta une cape sur son épaule et sortit.

Il emprunta, pour gagner le château, des ruelles peu fréquentées. Il ne se souciait pas d'être vu et il avait hâte d'arriver. Dans une heure, les vêpres sonneraient et la cloche serait le signal du massacre.

Le jeune homme était encore à une bonne distance de son but, quand il se heurta à un individu de haute stature. Il reconnut en lui Nicola d'Ebdémonia, l'ami de son père.

— Ah ! André ! s'écria Nicola, j'allais justement chez vous, j'ai à vous parler. Il convient que vous sachiez quelles dispositions ont été prises.

Il agrippa le jeune homme par le bras et l'entraîna dans l'angle d'un mur. Longuement il lui exposa le plan de la sédition.

Ainsi qu'André le savait, l'insurrection devait éclater à l'église Santo-Spirito à l'heure des vêpres. Des gentilshommes siciliens, portant des

armes dissimulées, se jetteraient sur les Français qui se trouveraient là. Parmi ces derniers seraient les conseillers du gouverneur et le gouverneur lui-même, s'il parvenait jusqu'au sanctuaire.

Pendant ce temps, une forte troupe composée de gentilshommes et de leurs serviteurs s'emparerait du port, tandis qu'une autre s'assurerait des remparts. Les étrangers seraient pris dans une souricière.

Les bourgeois n'avaient pas d'armes. Saint-Rémi les leur avait retirées lors de la dernière émeute. Il en existait des réserves cachées dans le couvent de San Giovanni degli Eremiti. C'est donc là que devrait être dirigée la masse des habitants. Lorsque ceux-ci auraient reçu les piques, les épées, les arbalètes qu'on leur destinait, ils se répandraient dans la ville, par détachements de vingt ou de cinquante, sous la conduite de conjurés désignés à cet effet.

Ces groupes entreraient dans toutes les maisons qui ne seraient pas marquées d'une croix blanche. Ils y mettraient à mort les Français, hommes, femmes, enfants. Ils ne manqueraient pas de pénétrer dans les églises où il était possible aux étrangers de se réfugier et ils ne craindraient pas de les abattre devant les autels. Telle était la consigne.

Tandis que Nicola parlait, André trépignait d'impatience ; les minutes précieuses s'écoulaient. La cloche allait sonner. Saint-Rémi, sans méfiance, ne voyant pas venir André, s'en irait aux vêpres, seul et sans armes, comme il le faisait d'ordinaire, non par défi, mais par témérité, et il serait assassiné. Le jeune homme songea à sa sœur, qui pleurerait dans leur maison.

Enfin, le sire d'Ebdémonia eut terminé ses explications.

— Je n'ignore pas, seigneur André, qu'une mission spéciale vous a été confiée. Si vous réussissez, il sera nécessaire que vous nous rejoigniez à l'église Santo-Spirito. C'est là que votre présence aura le plus d'utilité. C'est là que la bataille sera la plus rude, puisqu'il s'agira d'abattre la fleur de la chevalerie française de Palerme. Nous aurons besoin d'hommes résolus, et les conjurés seront réconfortés de savoir parmi eux le fils de Jean de Procida. Adieu !

Débarrassé du fâcheux, André reprit son chemin. Il se dépêchait. Il arriverait trop tard. Ah ! cette cloche ! Il crut l'entendre tinter. Ce n'était que son propre sang qui lui martelait les tempes.

Enfin, il parvint en vue du château. Quelques chevaliers français en sortaient. Il apostropha l'un d'eux avec lequel il était lié :

— Le gouverneur est-il parti ? interrogea-t-il en affectant le calme.

— Oui. Il y a un instant. Il vous a attendu et a dit qu'il vous rencontrerait sans doute aux vêpres.

— Il faut que je lui parle.

Le jeune Sicilien s'engagea vivement dans la rue qui menait à la

porte Sant'Agata. Il la franchit et se trouva dans une allée ombragée par où l'on gagnait l'église.

Quelques Français marchaient dans cette allée, tous se dirigeant vers la même destination, tous bravement accoutrés de soie et de velours, la plupart ne portant qu'une légère épée de parade.

André dépassa les groupes. Il arrivait presque à la petite place de l'église quand il aperçut la haute silhouette du gouverneur. Saint-Rémi s'en allait nonchalamment, un bâton à la main, suivi par un unique page qui portait son missel. Il n'avait pas d'armes.

Hâtant sa course, le Sicilien parvint à la hauteur du gouverneur.

— Eh bien ! André, s'écria celui-ci jovial, vous voici bien en retard. Je voulais vous montrer des tapis que j'ai reçus de Constantinople. Vous les verrez après vêpres. Comment va ma charmante fiancée, votre sœur ?

— Messire, murmura André, hors d'haleine, messire, n'allez pas plus loin. Un terrible danger vous menace. Vite ! Vite ! Retournez sur vos pas. Rassemblez les gentilshommes français que vous rencontrerez cheminant par petits groupes et courez vous enfermer au château.

— Que racontez-vous, mon bel ami ? Est-ce le soleil ou un verre de ce bon marsala, ornement de votre cave, qui vous tourne les idées ?

— Pour l'amour de Dieu, suivez mon conseil, messire. En vous le donnant, je manque à mes devoirs de Sicilien et de fils. Je le fais par amitié pour vous et pour complaire à ma sœur qui vous aime.

— Je n'entends rien à vos paroles.

— La ville va se soulever contre les Français. Que dis-je, la ville, l'île entière. Tout est prêt pour le massacre, vous devez en être la première victime et c'est moi qui dois vous frapper.

— Un soulèvement !

— Oui, et le signal en sera donné par la cloche de l'église Santo-Spirito sonnant les vêpres. Des troupes d'insurgés sont prêtes aussi du côté du port et il y a des armes pour les bourgeois dans le couvent de San Giovanni degli Eremiti. Vous connaissez maintenant le plan. Tout cela éclatera quand...

À ce moment, un son argentin ébranla l'air si pur. Le gouverneur allait déboucher sur la place.

— La cloche ! s'écria André. Nous sommes perdus.

Vivement il saisit son épée et il la tendit à Saint-Rémi.

— Voici le fer qui devait vous occire. Usez-en, messire, pour défendre votre vie. Moi, je dois sacrifier la mienne. Par amitié, j'ai trahi mon devoir.

André quitta le gouverneur et se précipita vers l'église. Le massacre commençait.

Tout se déroula ainsi que Nicola l'avait prévu. Les Français, surpris dans leurs maisons, assaillis dans les sanctuaires, furent égorgés avant

d'avoir eu le temps de se rassembler ou de se mettre en état de défense. Les révoltés avaient aperçu le gouverneur près de l'église Santo-Spirito. Ils s'étaient rués sur lui. Mais Saint-Rémi, armé de l'épée d'André, avait opposé aux assaillants une résistance farouche. Quelques-uns de ses gentilshommes, survenus à temps, s'étaient joints à lui. Vaillamment leur troupe combattit, tout en reculant vers la campagne.

Dans la ville, le sang coulait à flots.

À la tombée du jour on rapporta André dans sa maison. Il avait reçu un coup d'épée en pleine poitrine. À peine lui restait-il la force de parler.

Il sourit à sa sœur et lui glissa dans un souffle :

— Je crois que Jean est sauf... Je lui ai donné mon épée.

Le jeune homme s'assoupit. Il ne recouvra les sens que lorsque Nicola entra, tout couvert de poussière et de sang, mais triomphant.

— Hélène, dit-il, le sacrifice de votre frère n'a pas été vain. Je vous apporte la nouvelle de la victoire complète. Il ne reste plus un Français à Palerme. Mais la journée a failli tourner au désastre. Le gouverneur, averti on ne sait comment, a groupé ses gentilshommes. Il nous a causé de sérieuses pertes. Il n'est pas parmi les victimes. Il aura pu gagner le château de Ficcarazelli.

La conversation se tenait à côté du matelas où André gisait, en apparence inanimé. Un sourire passa sur les traits du blessé. Hélène se jeta à genoux près de lui. Les lèvres exsangues murmurèrent :

— Sois heureuse.

André poussa un grand soupir. Il était mort.



Le voleur du couvent des Capucins



ORSQUE vous aurez visité la belle ville de Palerme, l'heureuse Palerme mollement étendue le long de la mer, entre les monts Pellegrino et Catalfano, et s'il vous reste du temps, allez visiter Monreale ou la villa royale de la Favorita ou la villa Igiea ou Solunto, mais nous ne vous conseillons pas de faire l'excursion pourtant recommandée par les guides du couvent des Capucins, si vous tenez à passer des nuits sans rêves.

Ce monastère a une macabre spécialité. Ses souterrains servent de cimetière, ou du moins ont eu cette funèbre destination depuis le XVII^e siècle. Nous ne les avons pas comptés... mais on prétend que plus de huit mille Palermitains dorment leur dernier sommeil le long de ses galeries.

Quelques-uns reposent dans leur cercueil au couvercle levé, d'autres sont accrochés dans des niches. Ils sont revêtus de leurs habits, et le religieux qui vous conduit vous fait complaisamment remarquer que leurs faces ne sont pas celles de squelettes, mais qu'ils ont conservé sur leurs os leur peau et leurs muscles desséchés. Quelques-uns rient d'un rire atroce, d'autres ont l'expression de la colère. Il en est de tragiques, il en est de comiques, et les seconds sont pires que les premiers.

Non ; ne vous laissez pas entraîner par la curiosité, vous en seriez mal récompensés... Il convient pourtant de reconnaître que ces morts, qui doivent aux Capucins une hospitalité funèbre, leur ont jadis rendu un éminent service.

Dans les premières années du XIX^e siècle, la police en Sicile était

inexistante, ou plutôt elle constituait pour les honnêtes gens un danger supplémentaire car, dans les bandes de malfaiteurs, il y avait moins de mauvais garçons que dans les cohortes des gendarmes.

Les Siciliens propriétaires d'objets précieux qu'ils désiraient ne pas voir dérober, les possesseurs de châteaux ou de maisons bien meublées, les religieux détenteurs d'un trésor sacré organisaient eux-mêmes leur sécurité, et le meilleur moyen était en général de se mettre sous la protection officielle d'une société de brigands appelée la Camorra.

Seuls peut-être en Sicile, les Capucins de Palerme ne prenaient aucune précaution pour se garder. Non pas qu'ils ne possédassent rien qui pût tenter les voleurs ; au contraire, leur chapelle renfermait des reliquaires d'une valeur considérable, des calices d'une grande richesse et surtout un ciboire enrichi de gemmes qui, à lui seul, représentait une fortune. Seulement, les Capucins avaient pour les défendre mieux que des veilleurs : ils disposaient de la terreur superstitieuse qu'inspiraient aux Siciliens grands et petits, pieux ou mécréants, les bataillons de morts conservés dans leurs cryptes.

Vers l'année 1820, vivait à Palerme une pauvre femme malade et dénuée de tout. Son mari, un ancien capitaine de navire de commerce, était mort sans laisser un sou ; la compagnie pour laquelle il naviguait avait fait faillite, de sorte qu'elle restait sans ressources avec un enfant en bas âge nommé Amédéo.

Courageusement, la veuve s'était mise au travail. Des ouvrages de couture exécutés pour d'anciennes relations lui avaient permis d'élever son petit. Certes, il n'avait pas reçu une éducation soignée, son instruction était courte, mais il pouvait espérer entrer un jour dans les douanes ou briguer une petite fonction de l'État.

Amédéo n'avait pas atteint sa quinzième année et il lui en manquait encore trois pour obtenir une place de fonctionnaire, quand sa mère tomba malade. L'infirmité s'abattit sur elle subitement. Du jour au lendemain, elle fut frappée de paralysie et de cécité partielle. Impossible de continuer à manier l'aiguille. Elle n'avait pas pu amasser d'économies et, dans l'humble logis, la misère s'installa.

Le jeune garçon se mit immédiatement en quête d'une besogne. Il abandonna ses livres et chercha à s'embaucher. Il faut dire qu'à cette époque la Sicile était loin d'être prospère et que, par conséquent, beaucoup d'ouvriers ne trouvaient pas d'ouvrage. Ce fut le cas d'Amédéo. Pas assez instruit pour se louer comme commis, il avait un extérieur soigné qui le faisait écarter par les entrepreneurs de maçonnerie ou même par les maîtres débardeurs du port. En outre, il ne connaissait aucun métier manuel.

Le pauvre garçon se désespérait. Il n'aurait bientôt plus le moyen de nourrir sa mère, fût-ce d'un peu de macaroni ou d'une tomate. Et

comment la soigner ? Les médecins et les médicaments étaient des luxes auxquels il ne pouvait songer. Il rentrait tristement un soir dans son taudis, les mains vides, l'estomac creux, après avoir subi plusieurs rebuffades, quand il vit, marchant devant lui, un très riche négociant de la rue Maquéda, qu'il connaissait vaguement. D'un pas ferme, la tête haute, celui-ci s'en allait, répondant négligemment aux saluts des passants.

Au coin d'une ruelle, il s'arrêta pour acheter un cigare, puis il s'engagea dans la petite voie déserte. Il n'avait pas fait dix pas que sa bourse, qu'il avait dû mal remettre dans sa poche, tomba par terre. Il ne s'en aperçut pas et continua.

Amédéo ramassa l'objet. La bourse était lourde. « Quelle aubaine ce serait pour ma pauvre maman ! » songea-t-il. Pourtant l'adolescent était profondément honnête. Il hâta le pas afin de restituer sa trouvaille au commerçant.

À ce moment, une main s'appesantit sur son épaule. C'était celle du marchand de tabac.

— Ah ! fripon, je t'y prends ! glapit cet homme. Signor ! Signor ! Je viens d'arrêter un voleur.

Le négociant revint sur ses pas. En un clin d'œil la ruelle déserte se remplit de monde. On traîna l'infortuné jouvenceau au poste de police. Le propriétaire de la bourse avait reconnu son bien ; il l'empocha, se refusant à porter plainte. Cela ne faisait pas l'affaire des policiers, trop heureux de tenir un malfaiteur assez démuné de relations pour ne pas pouvoir leur échapper.

Le malheureux garçon eut beau prier et supplier, expliquer que sa mère malade l'attendait, qu'elle n'avait que lui, qu'elle se trouvait dans la détresse, rien n'y fit. On le conduisit devant un juge indifférent et pressé, qui le condamna pour vol à six mois de prison.

Les geôles palermitaines, en cette année, 1820, ne présentaient aucune ressemblance avec les maisons de détention modernes. Seuls les grands criminels avaient le privilège d'une cellule ; les menus délinquants – le fretin – étaient jetés pêle-mêle avec d'autres détenus dans des salles infectes.

Brisé par le chagrin et par les émotions, abattu par la honte, Amédéo se trouva incarcéré dans un sous-sol obscur. Lorsque ses yeux s'habituerent à la pénombre, il reconnut qu'il avait comme compagnons de captivité une vingtaine d'individus. Les uns étaient couchés sur des paillasses, les autres jouaient entre eux aux dés ou aux cartes.

Tassé dans un coin, le jeune homme donnait libre cours à sa peine.

Il ne put jouir longtemps de cette bienfaisante solitude. Un grand gaillard vêtu de haillons s'approcha de lui et l'apostropha durement :

— Qui es-tu ? Pourquoi es-tu là ?

Craintivement, l'adolescent répliqua :

— Je me nomme Amédéo et j'ai été condamné pour avoir volé une bourse. Mais je vous jure...

— Tut, tut, tut... sifflota l'autre, garde tes explications pour les juges, les geôliers et l'aumônier. Ici, tu sais, elles n'ont pas cours et nous savons tous que si nous sommes en prison ce n'est pas pour avoir récité les litanies des saints. Donne cinq lires pour l'huile de la lampe de la Madone.

— Cinq lires ! s'écria Amédéo, je ne les ai pas.

Le grand gaillard allongea à l'adolescent un formidable coup de poing qui l'envoya rouler sur le carrelage. Lorsqu'il se releva, la brute ricana :

— Fais attention à qui tu parles. Je suis Beppo, le chef de la Camorra de la prison. Donne les cinq lires.

Le jeune homme trembla. Il savait de quelle force considérable disposait la Camorra, la société secrète des bas-fonds de Naples, qui avait essaimé et qui prospérait sur la terre de Sicile. Il la redoutait d'autant plus qu'il ne savait pas exactement ce qu'elle était... Il répliqua faiblement :

— Je vous ai dit la vérité, je n'ai pas cinq lires. Je ne possède même pas la plus petite pièce de cuivre. Vous pouvez me fouiller.

L'autre n'avait pas attendu cette permission ; il fit signe à deux individus qui se levèrent de leur paillasse et qui vinrent lui prêter main forte. En un instant Amédéo fut entièrement déshabillé et ses vêtements inspectés minutieusement. Lorsque cette opération fut terminée, on lui rejeta ses hardes à la tête.

— Tu n'as pas menti. C'est bien, grommela Beppo. Alors, où as-tu caché l'argent ?

— Quel argent ?

— Celui que tu as volé.

L'adolescent se rebiffa :

— Je n'ai rien volé. J'allais vous l'expliquer quand vous m'en avez empêché. J'ai ramassé une bourse et l'ai rendue à son propriétaire.

Le camorriste haussa les épaules :

— Joli travail. Si tu es un imbécile, ça te regarde. Seulement, il faudra dire à tes parents, lorsqu'ils viendront te voir, qu'ils apportent la somme que j'ai réclamée – et c'est un prix d'ami. Sinon, je te jure par saint Janvier que tu ne feras pas tes six mois.

— Je ne ferai pas ?...

— Non. Car nous t'aurons fait périr, bien avant, sous les coups.

— Personne ne viendra me voir, sanglota Amédéo. Je n'ai pas de parents, je vis avec ma mère qui est paralysée et presque aveugle et qui, si elle mange une bouchée de macaroni, le doit à la générosité des voisines.

— Si tu es véritablement aussi pauvre que tu le prétends, prononça Beppo un peu radouci, nous verrons ce que nous aurons à faire. Pour l'instant, nous t'avons à l'œil.

Le jeune homme vécut de tristes heures dans sa prison. Le local était infect. Il n'avait pour dormir qu'une pailleasse pourrie où grouillait la vermine. La nourriture consistait en une espèce de soupe ou plutôt d'eau tiède dans laquelle nageaient des épluchures de légumes. Parfois des pâtes piquées corsaient l'ordinaire.

Les autres détenus faisaient venir de la cantine des plats plus substantiels et souvent du vin. Amédéo les regardait avec envie. Eux semblaient l'ignorer. Non seulement ils ne le faisaient pas bénéficier d'une miette de leur festin, mais ils ne lui adressaient pas la parole autrement que pour lui dire de temps à autre : « Ôte-toi de là », ou « Va dans ton coin ». Beppo, qui jouissait visiblement d'une grande autorité, qui maintenait la discipline, calmait les disputes, n'avait plus fait au jeune homme l'honneur de lui parler.

C'était un curieux spectacle que celui qu'offrait le camorriste. Pour quel méfait était-il là ? Quelle devait être la durée de sa peine ? Amédéo à certains indices crut deviner qu'il s'agissait d'un cas grave. Les geôliers lui témoignaient des égards, il allait et venait comme il voulait dans la prison. Quant aux détenus, aucun d'eux, même parmi les plus violents, ne se permettait de discuter un de ses ordres. Quelqu'un osait-il élever la voix, Beppo le rabrouait vertement, le frappait ou lui infligeait une amende, selon le cas. Jamais il n'y avait de réclamation au sujet de ces exécutions sommaires.

Deux ou trois nouveaux prisonniers avaient été introduits dans la geôle. Le camorriste avait agi envers eux comme avec Amédéo. Ils avaient vraisemblablement versé la somme réclamée, car ils avaient été admis séance tenante dans l'intimité des anciens.

Le plus cruel supplice pour le jeune homme était de n'avoir pas de nouvelles de sa mère. Qu'était devenue la pauvre femme, malade et sans les soins de son garçon ?

Ces inquiétudes furent calmées de la façon la plus inattendue.

Un matin, Beppo vint l'arracher à sa pailleasse et l'entraîna dans un angle de la pièce.

— Mon petit, dit-il, tout ce que tu m'as raconté est vrai ; j'ai fait faire une enquête. Un de nos frères a vu ta mère, qui est effectivement paralysée et indigente. Il l'a rassurée sur ton sort. Il lui a remis une petite somme pour ses besoins immédiats et il retournera la visiter. En attendant, une voisine, qui est la femme d'un des nôtres, veillera sur elle.

Éperdu de joie et de reconnaissance, Amédéo prit la main de Beppo.

— Comment vous remercier de ce que vous avez fait ?

— Tu n'as pas à me remercier. Si j'avais appris que tu nous

trompais, je t'aurais impitoyablement châtié. Tu as quelque instruction, tu es gentil garçon et tu es doué de bonnes manières, tu peux être utile aux frères. Veux-tu être des nôtres ? Nous te garantissons notre aide et notre protection à la condition que tu obéisses aveuglément aux ordres des chefs. Plus tard, tu pourras devenir *piccioto di sgarro*, c'est-à-dire « compagnon », et alors il ne tiendra qu'à toi d'atteindre la fortune. Tu serais étonné si tu connaissais les noms des personnages importants de Palerme qui doivent à la Camorra leur situation.

Dans l'état d'esprit où il était, encore remué par ce qu'avait fait Beppo pour sa mère, enflammé par l'espoir de pouvoir enfin tirer de la misère la pauvre femme et de la dédommager de tous ses soins et de toutes les peines qu'elle avait prises pour son éducation, Amédéo n'hésita pas à accepter.

Dès cet instant, sa vie fut transformée. Sans qu'il eût rien demandé, il fut convié à partager les plats dont se régalaient les autres prisonniers. Il n'était plus un paria. On l'appelait pour prendre part aux jeux, aux conversations.

Ceci était considéré comme un honneur, mais ce n'était pas une joie pour l'adolescent. Il se sentait dépaysé dans cette ambiance où l'on parlait de vols, de meurtres, de rapt, avec la tranquillité de gens qui discutent des affaires de leur négoce ou de leur entreprise. Ses manières plus raffinées et un peu réservées lui valaient des sarcasmes de la part de ces chenapans échappés des bas-fonds. Sa constitution frêle, sa jeunesse débile le mettaient en état d'infériorité devant ces vigoureux coquins. Par bonheur, Beppo n'était jamais loin et il savait d'un mot le protéger ou lui éviter des désagréments.

Le 15 août approchait. Il y avait deux mois qu'Amédéo était en prison et, malgré tout, cette peine injuste qu'il subissait lui paraissait dure. Beppo le prit à part.

— J'ai de bonnes nouvelles de ta maman, lui confia-t-il. Ne s'appelle-t-elle pas Maria ?

— C'est son nom, en effet.

— Tu serais content de la voir à l'occasion de sa fête ?

— Ah ! oui, je serais content.

— Eh bien ! je t'ai fait porter sur la liste de ceux qui seront graciés pour le 15 août.

— Vous ? Vous avez pu ?

Le camorriste devant cette stupéfaction naïve se mit à rire.

— Eh ! oui, mon petit. Quand tu connaîtras la Camorra, tu verras qu'elle peut faire des choses plus difficiles que celle-là. À ce propos, dès que tu seras libéré, la première démarche, après avoir embrassé ta mère, bien entendu, doit être de te présenter via Sant'Angello, près de la Porta Maquéda. Tu entreras dans la deuxième échoppe de savetier à

gauche et tu diras : « Je viens pour le devoir. » Celui qui t'accueillera te demandera : « Es-tu bourreau ou victime ? » S'il ne te pose pas exactement cette question tu t'en iras et tu reviendras le lendemain et ainsi de suite jusqu'à ce que ces paroles soient prononcées. Alors, tu répondras : « Celui qui ne tire pas le couteau périra par le couteau. » As-tu bien compris ?

— Parfaitement.

— Répète.

Amédéo abasourdi redit mot à mot les paroles qu'il venait d'entendre.

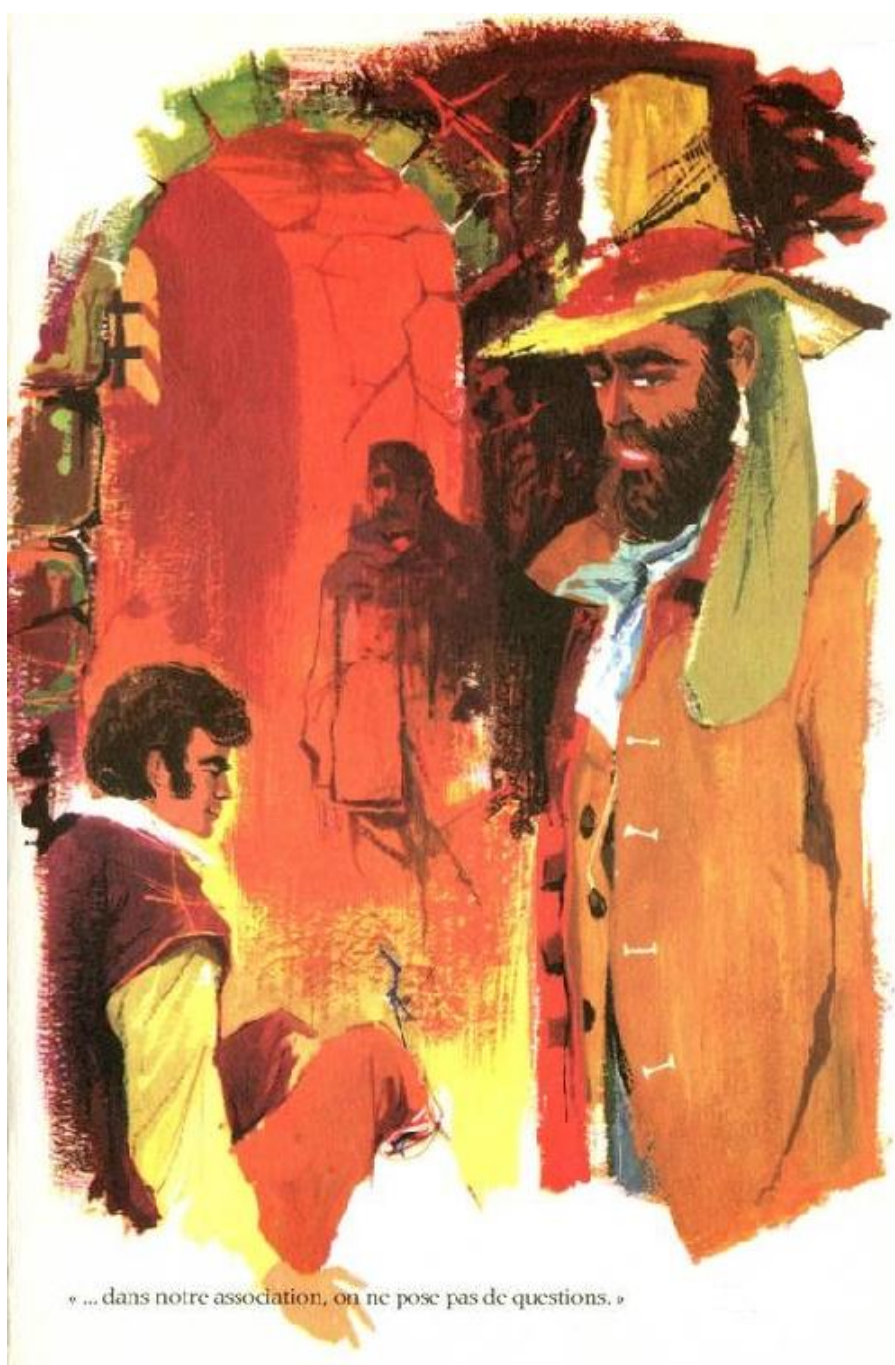
— C'est bien, conclut Beppo. Après cela on te mènera là où tu dois aller et on te présentera à celui que tu dois connaître. Tu seras un instrument dans sa main tant qu'on ne t'aura pas jugé digne de commander à ton tour.

Une question tracassait Amédéo. Il ne put s'empêcher de la poser :

— Écoutez, Beppo, vous avez été bon pour moi, vous m'avez protégé ; vous avez secouru ma mère ; aujourd'hui vous allez me faire relâcher alors que je n'ai subi que le tiers de ma condamnation. Comment se fait-il qu'un homme comme vous soit encore en prison ? J'ai cru comprendre que vous vous y trouviez depuis longtemps. Il ne tiendrait qu'à vous, semble-t-il, d'en sortir.

L'autre fronça les sourcils et répliqua assez sèchement :

— Mon garçon, sache que dans notre association on ne pose pas de questions. Pourtant, je veux bien te dire que l'on est mieux à la prison de Palerme qu'au bagne et qu'il est préférable de vivre à l'abri des murs de Sa Majesté le Roi que de se balancer au bout d'une corde de chanvre.



« ... dans notre association, on ne pose pas de questions. »

Le matin du 15 août, le geôlier, qui tenait une liste à la maintint avertir Amédéo que Sa Majesté lui faisait remise du restant de sa peine et qu'il pouvait déguerpir.

Avant de prendre la clé des champs, le jeune homme se dirigea vers Beppo qui s'appuyait, l'air détaché, à la table et lui murmura des mots de reconnaissance. Le camorriste lui tapota amicalement l'épaule et murmura :

— Rappelle-toi ce que je t'ai dit : pas de questions.

D'une traite, l'adolescent courut chez sa mère. Il trouva la paralytique bien soignée et ne portant plus sur le visage cette expression désespérée qu'il lui avait connue. Elle était déjà avertie de sa libération.

— Mon enfant, prononça-telle lentement car elle avait de la peine à parler, tu as de bons amis. Ils m'ont promis de s'occuper de toi. Ils ont l'air sérieux et je suis certaine qu'ils te procureront du travail.

Amédéo prit alors le chemin de la Porta Maquéda. En route, il réfléchit. Il se dit que, malgré les bons offices qu'ils avaient rendus à sa mère et à lui, les camorristes étaient des malfaiteurs, que Beppo était probablement un grand scélérat ; toutes les histoires que l'on répétait tout bas à Palerme touchant les crimes de la Camorra lui revinrent à l'esprit. Allait-il donc s'engager dans la voie du brigandage ? À plusieurs reprises, il fut sur le point de revenir en arrière, mais il revoyait sa pauvre maman transfigurée par l'espoir. Il songea aux privations qu'elle devrait à nouveau endurer s'il reculait, aux difficultés qu'il rencontrerait à trouver un travail honnête, surtout sortant de prison. Surnoisement, l'idée s'infiltrait en lui que la Camorra n'était peut-être pas exactement ce que disaient les bonnes gens. Elle avait des accointances dans l'administration, puisqu'elle avait pu le faire gracier. Les apparences sont parfois trompeuses.

Il était d'ailleurs trop tard pour que le jeune homme changeât d'avis. Il était à la Porta Maquéda et s'engageait dans la via Sant'Angello. La petite échoppe du savetier, misérable, sordide et effacée, s'ouvrait devant lui. Dans la rue, il ne voyait qu'elle. Il entra.

Un vieil ouvrier était occupé à rapiécer des souliers fatigués. Il n'avait pas l'air d'un camorriste. S'il ne pouvait pas répondre au mot de passe, ce serait toujours un jour de sursis pour Amédéo.

Celui-ci prononça gravement :

— Je viens pour le devoir.

L'ouvrier leva lentement les yeux et, du ton dont il aurait répondu à un simple « bonjour », il riposta :

— Es-tu bourreau ou victime ?

Ces paroles-là, l'adolescent espérait ne pas les entendre. Il murmura néanmoins :

— Celui qui ne tire pas le couteau périra par le couteau.

D'un mouvement lent, le savetier se leva et dit simplement :

— Allons !

L'ouvrier sortit de la boutique. Amédéo le suivit. Ils passèrent dans des ruelles tortueuses et arrivèrent à une maison qui était vaste, avait été belle et actuellement tombait en ruines. Le savetier frappa à l'huis d'une certaine façon. Au bout d'un temps assez long, la porte fut ouverte. Un homme sans âge, en espadrilles, parut sur le seuil. L'ouvrier lui glissa quelques mots à l'oreille, puis, sans prendre congé d'Amédéo, il s'éclipsa.

L'adolescent avait maintenant l'impression de se mouvoir dans un rêve. Il entra dans la maison, dont la porte se referma derrière lui. Tout sentait ici l'humidité et le moisi. Guidé par l'homme aux espadrilles, il gravit un escalier de pierre et se trouva dans une grande salle décorée de fresques qui s'écaillaient. Un individu écrivait à une table chargée de paperasses. Il tournait le dos à la fenêtre. Amédéo était éclairé en plein. Il se sentit examiné de la tête aux pieds, scruté jusqu'au fond de l'âme.

Après cette minutieuse et silencieuse inspection, l'homme au bureau desserra les lèvres.

— Je connais ton nom et ta position ; je sais qui était ton père ; je sais aussi ce que tu as appris à l'école et quels services tu es capable de rendre aux frères. Tu veux entrer parmi nous ?

— Oui.

— Tu connais tes obligations : obéissance passive, sans réflexions et sans discussions ; quelle que soit la mission dont on te charge, tu t'engages à la remplir. S'il est nécessaire de répondre d'un acte, ne l'aurais-tu pas commis, dût-il t'en coûter le bain, ou même la mort, tu dois en répondre. Moyennant cela, nous te protégerons et, si tu disparaissais, nous veillerons sur ceux que tu laisseras derrière toi. Lorsque nous jugerons le moment venu de faire de toi un « compagnon », nous t'avertirons ; alors, mais alors seulement, tu prendras part à nos délibérations. Le *tamurro* que tu seras pour commencer n'a d'autre volonté que la nôtre. Es-tu décidé ?

— Oui, répliqua le jeune homme.

— En ce cas, entre dans la chambre voisine jusqu'à ce que l'on t'appelle. Ils doivent venir et ils prononceront.

Tandis qu'il attendait solitairement, les réflexions du candidat camorriste étaient mélancoliques. Il avait peur de l'engagement qu'il était sur le point de contracter.

La porte s'ouvrit, l'individu en espadrilles, qui était à la fois concierge et appariteur, le fit sortir de sa retraite et le mena dans une autre pièce grande et délabrée. Sept hommes étaient assis autour d'une table grossière. Celui qui tout à l'heure avait interrogé Amédéo présidait l'assemblée. Il était le seul à n'être pas masqué. Les autres

avaient un mouchoir sur la figure.

Sur la table était un couteau piqué dans le bois, un verre rempli d'un liquide blanchâtre, un pistolet et une lancette.

— Mets-toi à genoux, ordonna le président, avance ton bras droit.

Amédéo obéit. Le camorriste prit la lancette et lui piqua une veine. Le sang jaillit.

— Répète la formule du serment, la main levée.

Le jeune homme obtempéra encore. Il dressa sa main droite, ruisselante de sang, et il prononça les paroles qui lui étaient soufflées :

— Je jure d'être fidèle à mes associés, ennemi des autorités publiques, de ne point dénoncer mes compagnons voleurs, au contraire de les aimer plus que les autres, parce qu'ils mettent leur vie en péril... Je jure de ne jamais dire un mot de l'association à qui que ce soit, mère, femme ou fille.

Le président continua :

— Vois ce verre, il contient du poison. Vois ce pistolet, il est chargé et armé. Es-tu prêt à avaler le contenu du verre ou à tourner le pistolet contre toi-même ?

— Je suis prêt.

Alors, le président prit le verre et le brisa sur le sol. Il déchargea le pistolet en l'air. Ensuite, il tira le couteau du bois, le mit dans un fourreau et l'offrit à Amédéo. Après quoi il lui donna l'accolade et les autres camorristes en firent autant.

— Tu es désormais un de nos frères, prononça solennellement le président.

Il poursuivit plus familièrement :

— Tu peux t'en retourner chez toi. Tu attendras nos ordres. Chaque semaine, tu recevras de quoi subsister pour toi et pour ta mère. Tiens-toi prêt. Le moment d'agir n'est pas loin.

Tout désorienté, Amédéo réintégra son logis. Aux questions de sa mère, il répondit simplement que ses amis lui cherchaient de l'ouvrage. Cela suffit à la veuve, habituée depuis quelque temps à vivre de miracles.

Pendant plusieurs semaines, l'existence continua sans incidents. La Camorra n'oubliait pas son affilié puisque, tous les huit jours, une main mystérieuse glissait sous la porte du logement un petit secours.

Après deux mois de cette vie, le viatique fut accompagné d'un billet : « Demain huit heures du matin, où tu sais. » Il n'y avait pas de signature et rien qui permît de percer l'anonymat de l'écrit.

À l'heure fixée, Amédéo se trouva dans la salle de son initiation. Trois hommes étaient là, tous les trois masqués. En vain, l'adolescent cherchait-il à reconnaître son initiateur... Un des camorristes prit la parole :

— Tu as de la chance, dit-il. Ton temps de stage sera écourté. Si tu

réussis ce que l'on attend de toi, tu seras d'emblée promu *piccioto di sgarro*.

— Que dois-je faire ?

— Tu vas le savoir. Tu connais le couvent des Capucins ? Il est à une lieue de Palerme. Dans la sacristie de l'église du monastère se trouve un tabernacle et dans ce tabernacle les moines conservent un ciboire enrichi de pierres précieuses. Tu le déroberas.

— Bien, répliqua Amédéo.

— Un crochet que nous allons te fournir te suffira pour ouvrir le tabernacle où ce vase est enfermé. Tu entreras ce soir vers six heures et demie dans l'église des moines. Tu as une bonne tournure, c'est pourquoi nous te chargeons de cette mission. S'il y a quelqu'un dans le sanctuaire, tu t'agenouilleras et feindras d'être en prières jusqu'à ce que le fâcheux soit parti. Il n'y aura probablement personne, car c'est l'heure où les moines disent l'office dans leur chapelle capitulaire. Quand tu te seras assuré que l'église est vide, tu entreras dans la sacristie à l'aide d'une clé qu'on te donnera également. Le tabernacle contenant le ciboire est en face de la porte. Il n'y a pas à s'y tromper. Tu passeras la nuit dans l'église et, au matin, tu te sauveras. Il est bien entendu que, si tu es pris, tu as agi de ton propre mouvement, poussé par la nécessité. Va.

Muni de la clé et du crochet, Amédéo quitta la maison. Il dit à sa mère qu'il devait se rendre aux environs de Palerme, afin de se présenter à un employeur. Bien avant le moment prescrit, le jeune homme partit pour accomplir sa besogne.

Le temps était sombre. De gros nuages se traînaient à basse altitude. Au loin, on entendait le grondement du tonnerre. « L'orage va éclater d'un instant à l'autre, se dit Amédéo. Tant mieux, on ne m'entendra pas. » Seulement, comme en bon Sicilien il était superstitieux, cette colère du ciel lui semblait de mauvais augure.

Dans l'air étouffant de cette fin d'après-midi, il marchait lentement, accablé par la chaleur. Il prit un sentier détourné à cause des témoins qui, plus tard, pourraient le reconnaître. Cette précaution semblait peu nécessaire, la campagne était absolument déserte. Bientôt, dépassant le vieil édifice en ruines datant du XII^e siècle et qu'on appelle la Cuba, il arriva à la porte du monastère. La demie de six heures sonna, rompant le grand silence de la nature qui se recueillait comme lorsqu'elle rumine sa colère. Des éclairs sillonnèrent la masse noirâtre des nuages et le tonnerre fit entendre sa voix puissante.

Amédéo pénétra dans l'église. Elle était vide. On percevait faiblement le chant des moines qui montait de la chapelle capitulaire. Aucun dévot n'était en oraison. Il eût fallu une bien insigne piété pour se hasarder à une lieue de la ville par cette chaleur caniculaire et sous la menace d'un tel orage.

Le cœur battant, les membres en sueur, la gorge sèche, le jeune homme s'avança sous les voûtes. La fraîcheur agréable qu'il ressentait n'apaisait pas son malaise. Était-ce le remords ou la peur ?

L'apprenti malfaiteur alla s'agenouiller devant l'autel. Ce n'était pas pour y faire le simulacre de prière recommandé par les chefs, mais bien pour demander pardon d'avance au Très-Haut de l'acte qu'il s'appropriait à commettre. Longuement il demeura prosterné sur la dalle. « Seigneur, bredouilla-t-il ingénuement, ce que je vais faire, ce n'est pas pour moi. Je ne puis laisser ma pauvre mère manquer de pain. » Un coup de tonnerre le fit sursauter. Il se releva.

Son trouble ne lui avait pas enlevé tout sentiment de prudence. Il fit le tour de l'église, constata que personne ne se cachait dans un coin ou derrière un pilier. Rassuré de ce côté, il se dirigea vers la sacristie. Ses pieds chaussés d'espadrilles ne faisaient pas de bruit sur le pavage et, cependant, il avait l'impression d'être assourdi par ses propres pas...

Le jeune homme tira la clé de sa poche : « Si elle allait ne pas ouvrir ! » Il espérait un contre-temps qui ne lui serait pas imputable. La serrure joua avec la plus parfaite aisance. Amédéo entra dans la sacristie. Le tabernacle minutieusement décrit était devant lui. Il claquait des dents. Il avança néanmoins résolument. Le crochet maintenant. Avec un craquement sec, le coffre s'ouvrit. « Peut-on avoir si peu de soin d'un objet tellement précieux ? » songea-t-il.

Le ciboire luisait dans l'ombre du doux éclat de son or vieilli, de ses gemmes éteintes. L'adolescent tendit la main, saisit le vase sacré. Le froid du métal le fit frissonner. Vivement, il cacha le ciboire sous sa pèlerine et referma le tabernacle fracturé. À grandes enjambées, il quitta la sacristie.

Sur le seuil, il s'immobilisa. L'orage venait d'éclater ; les éclairs, qui se succédaient sans interruption, faisaient fulgurer les verrières. Le tonnerre résonnait sous les voûtes. Une rafale de vent s'engouffra dans le sanctuaire, soulevant des nuages de poussière. Des religieux, interrompant leur office, étaient accourus. Les uns se précipitaient pour clore la grande porte, les autres s'assuraient de la fermeture des fenêtres. Un des moines se dirigeait vers la sacristie... Avait-il aperçu l'intrus ?

Affolé, se sentant perdu, Amédéo n'eut plus qu'une idée : fuir. Par où ? Les capucins étaient répandus dans toute l'église. Instinctivement, il se rua vers le fond de l'abside. Il croyait sentir des pas sur ses talons. N'existait-il pas une autre issue au sanctuaire ? Victoire ! Une ouverture basse, voûtée, béait derrière l'autel. Le camorriste s'y engouffra. Il suivit en courant un passage, descendit un escalier en vis, atteignit un deuxième couloir très obscur. Tout au bout, on apercevait une faible lueur. Le salut sans doute !

Amédéo déboucha dans une large galerie. Elle n'était éclairée que

par des soupiraux qui y laissaient tomber un jour parcimonieux. Une odeur de moisissure le prit à la gorge.

D'abord, le jeune homme prêta l'oreille. Il ne perçut d'autre bruit que celui de l'ouragan. Il n'était pas poursuivi. Les moines avaient perdu sa trace ou peut-être n'avaient-ils même pas soupçonné sa présence.

Cette constatation agréable rendit à Amédéo sa liberté d'esprit. Il sentit contre sa chair le ciboire dérobé. Il n'éprouvait plus de remords, comme si cet objet précieux constituait un dédommagement de la terreur qu'il venait d'éprouver. Il était certain de pouvoir s'esquiver. Ce n'était pas pour rien qu'il était si mince. Il saurait bien atteindre l'un de ces soupiraux et se glisser dehors. Justement, un grand coup de vent qui balaya la galerie lui indiqua qu'aucune verrière ne s'interposait entre lui et l'extérieur. Il ne s'agissait que de trouver un point d'appui pour pratiquer l'escalade. Il fit quelques pas et jeta les yeux autour de lui.

Quel était donc cet objet qui pendait au mur ? On aurait dit un long pantin. Le jeune homme regarda mieux. Horreur ! Un mort ! Et un second et un troisième...

Tout le long de la galerie, les morts, soit vêtus d'habits tombant en loques, soit enfermés jusqu'au cou dans des sacs, étaient accrochés. Ces morts paraissaient regarder le vivant à travers leurs orbites vides. Les uns lui faisaient des grimaces ; d'autres ricanaient ; certains ouvraient la bouche, sans doute pour le maudire.

Ils étaient alignés là, ces milliers de Palermitains défunts, et tous reprochaient à Amédéo son forfait.

Il se passa la main sur le front, essayant de se ressaisir.

« C'est trop bête, se dit-il, d'avoir peur de ces morts. Puisqu'ils sont morts, ils ne peuvent rien contre moi. Ils sont immobiles pour l'éternité... »

Une nouvelle rafale s'engouffra dans le souterrain et alors les trépassés qu'Amédéo disait immobiles se mirent à se mouvoir. Dans leurs habits loqueteux et dans leurs sacs en lambeaux ils dansaient une macabre danse, une tarentelle funèbre, se balançaient, sautillaient. Un cliquetis accompagnait leurs trémoussements. On eût cru entendre un claquement de castagnettes. Les os des squelettes s'entrechoquaient.

Indifférent à tout, égaré par l'épouvante, le jeune homme se mit à courir. Du bout de la galerie, une autre galerie partait à angle droit et au bout de celle-là une autre encore. De toute la vitesse de ses jambes, Amédéo détalait. Instinctivement il cherchait le passage qui l'avait conduit dans ce cimetière, le passage qui remontait vers les vivants, vers la prison, vers le bagne. Qu'importait ! Il ne voulait qu'une chose : ne plus voir ces faces mortes, noirâtres, grimaçantes ou ricanantes, ne plus apercevoir ces gestes saccadés, ne plus entendre

ces atroces castagnettes.

Les galeries formaient un carré. Amédéo revenait constamment sur ses pas et toujours il courait entre cette double haie de trépassés. Tantôt les morts reposaient, tantôt, quand soufflait une rafale, ils reprenaient leur danse.

Le jeune homme remarqua soudain de grandes caisses oblongues qui, de distance en distance, s'appuyaient aux parois. Une idée lucide lui traversa le cerveau. En grimpant sur une caisse placée sous un soupirail, peut-être parviendrait-il à se hisser jusqu'à l'ouverture. Il s'en approcha, se prépara à l'escalader. Las ! Le coffre n'avait pas de couvercle et, en se penchant, il vit au fond une tête de mort qui lui riait à la figure. La caisse était un cercueil.

Amédéo bondit en arrière. Il poussa un hurlement qui se confondit avec un coup de tonnerre et il reprit sa course plus vite, toujours plus vite. Les morts maintenant scandaient le mot « voleur ». Leurs bras décharnés se tendaient vers lui. L'un après l'autre, les défunts, quittant leur crochet, s'élancèrent sur ses pas. Ce fut une sarabande insensée. Quelques-uns, ceux dont les jambes pendaient libres, couraient derrière lui, les autres, enfermés dans leurs sacs, prenaient part à la poursuite en sautillant comme les gamins aux fêtes de village.

Le jeune homme n'en pouvait plus. Il rassembla ses forces en un suprême élan et alla se fracasser la tête contre un pilier.

Le lendemain, les moines, en faisant leur tournée, découvrirent le corps de l'adolescent baignant dans son sang et, près de lui, luisant doucement de l'éclat de l'or vieilli, gisait le précieux ciboire.

Ce ne fut qu'un mort de plus dans la cité des morts. On ne s'inquiéta pas de savoir quel était ce voleur, d'ailleurs méconnaissable. Il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas approfondir.

Quelqu'un vint avertir la mère d'Amédéo que son fils avait trouvé un emploi au loin et qu'il naviguait sur les océans. Jusqu'à son dernier souffle, elle fut persuadée que son enfant était heureux et que c'était à lui qu'elle devait les subsides plus larges qui adoucissaient sa misère.

Seulement, parfois, une larme coulait le long de sa joue. Pourquoi, oh ! pourquoi Amédéo n'écrivait-il pas ?

Un si bon fils !



Le Gendarme en carton



e

VERS le milieu du XIX^e siècle, la Sicile, cette île souriante où il fait si bon vivre, était infestée de brigands. À vrai dire, les Siciliens s'accommodaient assez bien de cette plaie. Elle était si ancienne. Si on ne cherchait pas à faire le malin, si on ménageait aux voleurs leur part de toutes choses dans une proportion assez raisonnable, on ne courait pas grand risque.

Les malfaiteurs s'étaient groupés en une association secrète appelée la Mafia et qui n'était qu'une filiale un peu dégénérée de la Camorra. Tandis que cette dernière, née à Naples, s'étendait dans toute l'Italie du Sud, la Mafia se confinait en Sicile.

Aux environs de 1860, si, en simple touriste avide de contempler les merveilleux paysages, les incomparables vestiges de l'Antiquité, les monuments du Moyen Âge et de la Renaissance que renferme l'île, vous descendiez dans un hôtel sicilien – et quel hôtel ! – vous étiez assuré de recevoir la visite d'un inconnu.

Celui-ci, après des salutations respectueuses, des compliments de bienvenue, des souhaits d'agréable séjour, vous suggérait l'idée de lui remettre une somme d'argent fort exactement proportionnée à votre situation de fortune calculée en fonction de vos bagages, de la classe que vous occupiez sur le bateau et parfois de votre réputation et de vos lettres de recommandation.

Vous aviez-vous de demander la raison de cette exigence ? Alors l'inconnu vous répondait qu'il s'agissait de venir en aide à « des personnes dans le besoin ». Il se gardait de spécifier quelles étaient ces personnes et en quoi consistaient leurs besoins. Peut-être hésitez-

vous ? En ce cas, le quêteur se retirait en vous promettant de revenir un peu plus tard et en vous engageant à vous informer auprès des gens compétents sur l'intérêt qu'il y avait pour vous à lui donner satisfaction.

Aussitôt après son départ, vous vous renseigniez auprès de l'hôtelier. Celui-ci ne manquait pas de vous révéler que vous aviez eu affaire à un émissaire d'une redoutable association, et qu'il fallait souscrire sans tarder à son invitation, du reste exceptionnellement modérée, vu la haute situation et la renommée mondiale de Votre Excellence. L'hôtelier appartenait sans doute à la Mafia.

Si vous aviez dans l'île des personnes auprès desquelles vous étiez accrédité, elles vous faisaient la même réponse. C'est que, si elles n'appartenaient pas à la Mafia active, elles comptaient sur ses listes en qualité de membres bienfaiteurs.

Vous risquiez-vous enfin à confier vos hésitations aux autorités civiles, elles vous pressaient de ne pas différer à verser ce que l'on vous demandait, faute de quoi vous étiez voué aux pires désagréments qui ne manqueraient pas de rejaillir sur les fonctionnaires de la police.

Vous vous exécutiez donc et, à partir de cet instant, vous étiez sous la sauvegarde de l'association. Il arrivait bien parfois que l'on fît encore appel à votre bourse. Ce n'était cependant que dans des cas d'expéditions dans des régions solitaires ou d'excursions périlleuses. Il ne s'agissait que de vous fournir une protection supplémentaire. En dehors de ces circonstances spéciales, vous pouviez vous considérer comme à l'abri des multiples vexations : pertes de bagages, vols, attaques à main armée qui gâchent un voyage de plaisance.

Les Siciliens disposant de ressources étaient tous tributaires de la Mafia et lui versaient chaque année une redevance. Quelques-uns cependant prétendaient, soit par entêtement, soit par dignité, soit par avarice, se soustraire à cette dîme, et d'ordinaire ils avaient à s'en repentir.

Parmi ces récalcitrants comptait, un peu avant 1870, le professeur Arcireale. Ledit professeur était extrêmement riche et par ailleurs célibataire. Il avait jadis publié des ouvrages remarquables de physique et de mécanique. C'est lui qui avait construit à Naples un automate à la manière de ceux de Vaucanson, un joueur d'échecs, dont avait raffolé la ville et que le pape avait manifesté le désir de voir.

Depuis des années, le professeur s'était retiré à Ervedoza, petit bourg fort écarté de tout trafic et situé dans la région de Palerme. Il vivait seul avec une vieille gouvernante nommée Agata et se livrait à des occupations tellement absorbantes qu'il ne sortait guère de sa demeure, sauf le dimanche pour aller à la messe, et tellement mystérieuses qu'Agata elle-même ignorait en quoi elles consistaient.

La gouvernante pourtant était curieuse. Elle aurait donné toutes ses économies pour savoir ce que son maître faisait dans le grenier de sa maison où on l'entendait scier du bois, forger du métal et parler tout haut. Parfois – et ceci exaspérait la curiosité d'Agata – une autre voix se mêlait à celle du professeur. Cette voix n'était pas toujours la même. Tantôt c'était une voix mâle et nasillarde, tantôt elle était flûtée et féminine. La domestique avait pourtant la certitude qu'aucune personne étrangère n'était entrée dans la maison.

Elle avait beau prêter l'oreille, coller son œil au trou de la serrure : elle en était pour ses frais. Une ou deux fois, elle manqua la messe afin de surprendre le secret de son maître. Le grenier était fermé à clé et il était impossible de l'ouvrir. C'était à désespérer, d'autant plus que les commères du village se moquaient de la pauvre Agata, si mal renseignée sur ce qui se passait sous le toit où elle vivait.

Ervedoza, ainsi que les autres bourgades de la Sicile, comptait des affiliés de la Mafia. Celui qui représentait cette organisation dans la contrée se nommait Pietro Balda. Il exerçait officiellement la profession d'aubergiste.

À plusieurs reprises, Balda avait tenté d'obtenir la contribution du professeur. D'abord, il avait agi avec discrétion, chargeant Agata de suggérer la chose à son maître. Ce moyen n'ayant pas donné de résultat, le cabaretier se décida à faire sa commission lui-même et, un dimanche, au sortir de la messe où Balda remplissait les fonctions de chantre – l'activité de cet homme était dévorante, – il aborda, chapeau bas, le signor Arcireale.

— Me feriez-vous la faveur, Excellence, d'un instant d'entretien ? demanda-t-il plein de déférence.

Le professeur, qui était habitué à être consulté sur toute sorte de choses par les villageois et qui était fort complaisant de son naturel, se laissa entraîner dans un coin écarté de la place.

— Que veux-tu, Balda ? interrogea-t-il.

— Votre Excellence n'est pas sans savoir qu'il est dans les usages... oui, c'est ça, dans les usages, que les propriétaires versent une obole – une obole, sans plus, – à une œuvre... comment dirais-je ?... philanthropique, qui a pour but de venir en aide aux personnes... oui, c'est ça, aux personnes dont la vie est difficile. Il me semble que Votre Excellence a omis... ou plus exactement négligé de se mettre en règle avec les... philanthropes dont je suis l'humble représentant.

— J'ignore ce que tu veux dire, répliqua le professeur sèchement.

— Votre Excellence m'étonne. Elle m'étonne même beaucoup. Il est impossible qu'un savant comme Votre Excellence ne soit pas au courant de ce que sait le plus fruste cultivateur du village. Il s'agit d'un oubli... oui certainement, d'un simple oubli qui peut aisément se réparer. Les... philanthropes en question... dont je suis le modeste

interprète... pensent que cinquante lires par an... avec rappel des annuités omises ou, comme nous disions, oubliées, ne constitueraient pas une trop forte exigence.

— Je ne te donnerai ni à toi, ni à ta Mafia, ni cinquante lires, ni dix lires, ni cinq lires, ni un sou. Je ne lui dois rien.

— Que Votre Excellence considère qu'elle habite une belle maison... une très belle maison, malheureusement bien à l'écart... qu'elle constate également que le pays est peu fréquenté, principalement par les gendarmes, et que l'on affirme – je répète ce que disent les autres, bien entendu, – que vous détenez chez vous d'importantes sommes d'argent. Ce sont des considérations.

— Ce sont des considérations qui ne me touchent en rien. Je ne crains personne et, Dieu merci, la Sicile est un pays civilisé où les honnêtes gens ont le droit d'être protégés par une police qu'ils payent à l'aide d'impôts, fort lourds du reste.

— Votre Excellence a tort.

— Je ne te demande pas ton avis.

— Votre Excellence – c'est un conseil, une opinion et non pas un reproche et bien moins une menace – pourrait peut-être se repentir un jour de ne m'avoir pas écouté.

— Cela ne te regarde pas.

— C'est votre dernier mot ?

— Le dernier.

Le professeur quitta la place, laissant son interlocuteur assez dépité.

Balda, dès le lendemain, prit son cheval et sa petite carriole et se rendit à Messine. Il ne flâna pas dans les beaux quartiers, mais se dirigea vers une maison de chétive apparence qui se trouvait dans un faubourg, et là il rencontra Leone.

Leone était le chef de la Mafia pour le district de Messine. L'organisation était soigneusement hiérarchisée et le pays partagé suivant les divisions administratives. Il faut de l'ordre dans une société.

L'aubergiste d'Ervedoza rapporta à son supérieur sa conversation avec le professeur Arcireale.

— Un châtiment s'impose, prononça fermement Leone quand Balda eut terminé son rapport.

— C'est aussi mon avis.

— As-tu des détails sur la manière de vivre du professeur, sur les possibilités de tirer de l'affaire un honnête profit ?

— Tu penses que j'ai recueilli des renseignements utiles. Le professeur est riche. Il vit seul avec une vieille gouvernante et sa maison est éloignée du village. D'ailleurs, les gens d'Ervedoza sont prudents et, en aucun cas, ils ne se risqueraient à intervenir.

— Pourrait-on compter, le cas échéant, sur la servante ?

— Non. Elle est dévouée à son maître, bien qu'elle lui en veuille de ne pas lui communiquer le secret de ses travaux.

— Comment cela ?

— Aussi curieux que cela paraisse, personne, même pas sa gouvernante, ne sait à quel labeur mystérieux il se livre. Il reste des journées entières enfermée dans son grenier.

Balda répéta ce que tout le monde savait au village et ce qui n'était, en somme, que peu de chose. Leone réfléchissait.

— J'ai oui dire, proféra-t-il après un silence, que certains savants ont réussi à fabriquer de l'or à l'aide de formules magiques. Ce que tu me racontes tend à me faire croire que telle est l'occupation de ton Arcireale. Nous profiterons de sa découverte.

Balda parut brusquement inquiet :

— Si c'est un magicien, il sera défendu par le diable.

— Imbécile ! grogna dédaigneusement le chef.

Deux jours plus tard, vers la fin de l'après-midi, la maison du professeur fut subitement cernée par une dizaine d'hommes masqués et armés. D'où venaient-ils ? Qui étaient-ils ? Vous auriez pu le demander à tous les habitants du village, aucun d'eux ne vous aurait fourni là-dessus le moindre renseignement. Personne dans le pays ne les avait vus venir.

Trois de ces hommes allèrent frapper à la porte du logis, tandis que les autres, postés dans le jardin, surveillaient les fenêtres.

Agata vint ouvrir... Elle eut un geste d'épouvante et fut sur le point de crier, mais les hommes masqués bondirent sur elle, la bâillonnèrent et la portèrent dans une des pièces du rez-de-chaussée qui servait de salle à manger.

— Où ton maître cache-t-il son argent ? demanda l'un des assaillants qui n'était autre que le chef, Leone, en personne. Réponds par signe.

La servante ne bougea pas. Le brigand répéta sa question. Même immobilité. Pour la troisième fois, Leone insista, s'aidant, pour se faire mieux comprendre, du canon d'un pistolet appuyé sur la tempe d'Agata.

La malheureuse roula des yeux terrifiés. Elle secoua la tête de droite à gauche et tout dans sa mimique indiquait qu'elle ne savait pas.

— Eh bien ! nous interrogerons ton maître lui-même. Où est-il ?

Le pistolet toujours braqué simplifia les pourparlers. Du doigt la servante indiqua le plafond.

— Il est en haut ? Bon.

Un des brigands sortit dans le couloir et rentra presque aussitôt.

— La vieille dit la vérité, déclara-t-il, on entend des pas dans le grenier et le grincement d'une scie à métaux. On jurerait même ouïr un bruit de conversation.

Leone se retourna vers Agata.

— Il y a quelqu'un avec ton maître ?

La gouvernante fit « non » de la tête.

— Il faut que le professeur descende, décida le chef. Enfoncer la porte de son grenier est imprudent. Il possède peut-être des armes et il est inutile de courir des risques que l'on peut éviter.

Puis, s'adressant à la domestique :

— Écoute bien ce que je vais te dire. Nous allons ôter ton bâillon. Tu appelleras ton maître et tu lui diras qu'un visiteur désire lui parler en bas. Si tu nous trahis, si tu l'alarmes, nous te réglerons ton affaire. Tu as compris ?

Le pistolet fit encore son office. La pauvre femme n'offrait plus aucune résistance.

Les brigands dénouèrent le foulard qui bâillonnait Agata et ouvrirent la porte de la pièce.

— Allons, appelle, comme tu le ferais pour une visite.

Plus morte que vive, la gouvernante obtempéra.

— Monsieur le professeur, cria-t-elle d'une voix chevrotante, on vous demande en bas.

Rien ne bougea.

— Mieux que cela. Plus fort.

Elle répéta ses paroles.

On entendit grommeler à l'étage supérieur, une porte s'ouvrit et des pas firent grincer l'escalier.

— Attention ! émit Leone dans un souffle.

On enferma à nouveau la servante dans la salle à manger et deux brigands s'embusquèrent dans le passage.

Quelques secondes plus tard, le professeur, surpris au bas des marches, fut à son tour ligoté et bâillonné et étendu à côté d'Agata sous la garde de deux brigands pistolet à la main.

Leone fit entrer ses complices restés dans le jardin. Il n'était plus nécessaire de surveiller les fenêtres.

— Allons, mes amis, lança-t-il jovial, tous au grenier. C'est là que se trouve le plus intéressant.

Le chef, suivi de plusieurs de ses hommes, gravit l'escalier. À mesure qu'il montait, il lui semblait percevoir des bruits étranges. On eût juré que l'on parlait à l'étage supérieur. Une voix d'homme... forte et nasillarde.

— La servante nous aurait-elle trompés ? souffla Leone à ses compagnons. Y aurait-il quelqu'un là-haut ?

— Le diable peut-être, gémit Balda.

— Tais-toi, abruti, rétorqua le chef. En tout cas, il faut prendre nos précautions. Nous nous effacerons le long du mur, nous ouvrirons brusquement la porte et nous nous élancerons tous ensemble.

Continuant la montée sur la pointe des pieds, les brigands

atteignirent la porte du grenier. Elle était close. Leone tourna le bouton. Le battant résista.

— Elle est fermée à clé. Il faut l'enfoncer.

Les hommes n'étaient pas farauds. Assurément, il y avait quelqu'un dans la pièce. Pourquoi ce quelqu'un parlait-il toujours ? N'était-il pas seul ? Ils vérifièrent leurs pistolets. Leone, d'un vigoureux coup d'épaule, défonça le panneau qui vola en éclats...

Un cri d'effroi échappa aux brigands. Ils firent demi-tour en se bousculant et dégringolèrent l'escalier. Au rez-de-chaussée, Leone rappela ceux de ses complices laissés à la garde du professeur et toute la troupe quitta en courant la maison.

Ce qu'ils avaient vu : un gendarme, un gendarme en grande tenue qui, debout au milieu du grenier, agitait son sabre et criait : « Arrêtez les brigands ! Arrêtez les brigands ! Arrêtez-les... » Leone et ses compagnons n'en avaient pas entendu davantage.

Dans sa demeure évacuée, le professeur, aidé par Agata, se débarrassa de ses liens et de son bâillon. La gouvernante s'attendait à voir son maître entrer en fureur. Loin de là. Il éclata de rire. Avait-il perdu la raison ?

Comme elle le regardait, stupéfaite, il lui dit :

— Viens.

Ensemble ils grimpèrent au grenier. Pour la première fois, la domestique contemplait l'intérieur de cette pièce où régnait un indescriptible désordre. Au centre du capharnaüm se tenait toujours le gendarme, mais il ne gesticulait plus. Arcireale passa derrière lui, souleva sa tunique, tourna une clé et le gardien de l'ordre se mit de nouveau à agiter son sabre et à crier : « Arrêtez les brigands ! Arrêtez les brigands ! » C'était un automate, un gendarme de carton, parfaitement imité, et c'était lui qui avait chassé la Mafia.

Le professeur, néanmoins, préféra quitter Ervedoza et s'en aller sur le continent continuer ses travaux.



La mégère de Sciacca



SCIACCA est un port de pêche situé sur la côte méridionale de Sicile, à environ quarante-cinq kilomètres de Girgenti. Si vous visitez aujourd'hui cette localité en voie de développement, demandez à un marin de vous montrer l'île Julia. Il vous conduira au bord de la mer et étendra la main vers le large. Vous ne remarquerez absolument rien et, satisfait de votre étonnement, le Sicilien vous expliquera :

— L'île Julia était ici à quelques milles de la côte. Les anciens racontent qu'elle sortit des flots en 1831 et qu'elle fut engloutie en 1832. Nos pères l'ont encore aperçue en 1875, mais elle s'évanouit un an plus tard. Il est probable qu'elle fit, dans les temps jadis, d'autres apparitions dont on n'a pas gardé le souvenir. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle existe encore sous les flots et qu'elle forme un récif dangereux pour les grosses embarcations.

Le fait est absolument véridique. L'île qui émergea en 1831 et de nouveau en 1875, pour se réimmerger peu de mois après, par suite de convulsions volcaniques, fut baptisée par les géographes officiels Ferdinandeia. Les gens du pays s'obstinent à l'appeler Julia, du nom d'une femme acariâtre et avare, dont nous allons narrer l'aventure.

En 1876 – l'île Ferdinandeia dépassait alors les flots de près de soixante mètres, – vivait à Sciacca, qui n'était qu'un simple village avec un port minuscule, un pêcheur nommé Triolo. Lui et sa femme Julia formaient le plus mauvais ménage que vous puissiez imaginer. De leur cahute ne venait que le bruit de disputes et de querelles et parfois des coups. Ces coups, c'était invariablement le pauvre Triolo

qui les recevait.

Le pêcheur, si malheureux chez lui, n'avait d'autre idée que de vivre éloigné de sa maison. Ou bien il allait à la pêche, ou bien, quand le temps ne le lui permettait pas, il courait les deux ou trois tavernes de Sciacca. Le vin de Sicile est excellent, mais capiteux, de sorte que Triolo rentrait ivre plus souvent qu'il ne convient.

Bien entendu, cela lui valait des réprimandes accompagnées de solides raclées.

— N'es-tu pas honteux, triste individu, de passer ta vie à boire et à gaspiller notre argent ?

Timidement, Triolo cherchait à expliquer que, s'il fréquentait les tavernes, c'est que la vie à son foyer était intolérable et que l'argent était le sien, puisqu'il le gagnait.

Ces raisonnements simplistes exaspéraient Julia. Elle eût peut-être pardonné à son mari de s'enivrer, mais elle ne pouvait tolérer qu'il dépensât ses deniers, car, si elle était emportée et acariâtre, Julia était par-dessus tout avaricieuse et on citait d'elle des traits de ladrerie qui divertissaient les gens jusque dans les ports voisins.

— C'est bien malheureux, gémissait-elle quand elle avait fini de vitupérer, d'être une pauvre femme qui ne possède que ce que veut bien lui laisser un époux dissipateur. Ah ! si l'argent était à moi, tu verrais si je saurais régler les dépenses.

Cela ne l'empêchait pas de mettre la main sur ce qu'elle pouvait atteindre des gains de Triolo et de tenir les cordons de la bourse avec une extrême rigueur.

On plaignait l'infortuné Triolo, brave garçon, volontiers enjoué et gaillard quand sa femme n'était pas aux environs. On se fait des amis au cabaret, et, comme le pêcheur y passait pas mal de temps, il avait beaucoup d'amis.

— Ah ! laissa-t-il échapper un jour avec un soupir, s'il pouvait survenir quelque événement qui me débarrassât de Julia et de ses criailleries !

— Et de ses coups ? compléta un autre buveur.

— Oui-da, de ses coups également. Je ne souhaite pas qu'elle meure, ce qui serait indigne d'un chrétien, mais je voudrais ne plus en entendre parler.

Paolo, le charpentier, se mit à rire.

— En quelque sorte, tu aimerais qu'il advînt à ta femme ce qui est advenu, il y a trente-cinq ans, à la Ferdinanda qui disparut sans laisser de traces.

— L'île est revenue, interrompit le cabaretier.

— Elle y a mis le temps, constata Paolo.

Du choc des idées jaillit parfois l'inspiration. Cette conversation avait porté ses fruits et Triolo rentra chez lui avec un plan comme

ceux que suggère le désespoir.

Le lendemain, plus tôt que d'habitude, il partit pour la pêche, les oreilles encore bourdonnantes des injures dont l'avait accompagné jusqu'au seuil son irascible moitié. Il resta longtemps en mer.

Lorsqu'il revint, le soir tombé, il ne rapportait pas de poisson. Par conséquent, il ne put pas en vendre sur le marché et il parut les mains vides au logis.

— Fainéant, ivrogne, assassin, furent les paroles de bienvenue de Julia. Tu mens lorsque tu prétends n'avoir rien pêché. Le produit de ta pêche, tu l'as bu et il n'y a pas un sou à la maison. Qui ne gagne rien ne mange rien. Ce soir, tu te coucheras sans souper.

Justement, par extraordinaire, la maison était emplie de l'odeur délicate d'un macaroni bien à point. Le sens subtil de Triolo l'avertissait même que Julia avait été moins parcimonieuse que de coutume pour le fromage.

Bien qu'il se sentît le ventre particulièrement creux, Triolo évita de récriminer ou de geindre comme il le faisait d'habitude en pareil cas. Il se dirigea vers le lit et commença à se déshabiller avec un air de dignité attristée. Il grommelait comme pour lui-même :

— Pas de poisson, pas d'argent ! Et dire que j'ai fait une si belle découverte !

Ces mots ne furent pas perdus pour Julia.

— Une découverte ! glapit-elle. Ce doit être quelque chose de joli ! Sans doute le signor a-t-il découvert un nouveau cabaret ?

Bravement, le pêcheur haussa les épaules.

— Ma découverte est de celles qui permettraient à un homme de vivre richement sa vie entière sans travailler.

Le ton de la voix de son mari était si sérieux que Julia ne put s'empêcher de l'interroger :

— De quoi s'agit-il donc ?

— Non, je ne dirai rien. Ventre affamé n'a pas d'oreilles et pas de langue. Je vais me coucher.

— Tu t'expliqueras d'abord.

— Je n'ai pas la force de parler.

— Allons, tiens, mange. Mais, si tu racontes quelque sottise comme c'est ta coutume, alors gare à toi !

Triolo se trouva devant le plat de macaroni. Un macaroni onctueux, filant, parfumé à la tomate, un de ces macaronis qui font croire à l'intervention directe de la Providence. Lorsqu'il se fut bien rassasié, sous l'œil de son épouse, qui paraissait souffrir à chaque bouchée, il daigna prendre la parole :

— Eh bien ! voilà. Ce matin, j'ai mis le cap sur l'île Ferdinanda. J'avais l'idée que, par là, je trouverais du poisson. J'ai jeté en vain mon filet et n'ai rien pris.

— Tout le monde sait qu'il n'y a pas de poisson du côté de la Ferdinande.

— Tout le monde n'a pas ta science, riposta humblement Triolo.

— Continue, ou sinon...

— Donc, j'arrivai près de l'île et j'y abordai.

— Naturellement, tu es toujours prêt à te reposer. L'île est absolument déserte, faite de sable et de lave ; il n'y pousse pas un brin d'herbe.

— Tu as parfaitement raison. Seulement, j'étais poussé par une espèce d'intuition.

— L'intuition de ne rien faire, gronda Julia.

Le mari ne releva pas ce propos injurieux.

— En me promenant de-ci de-là, je remarquai un rocher dont la position me sembla bizarre. J'aurais juré qu'il n'était pas placé ainsi par un effet de la nature. La curiosité me poussa à soulever la pierre. Je dus employer toutes mes forces. Elle finit par céder.

— Et alors ?

— Ma supposition était juste. Sous la pierre, il y avait une excavation et dans le fond reposait un coffre.

— Tu l'as pris ?

— Non. C'était un coffre de fer, petit à la vérité, mais d'un poids considérable. Il eût fallu le forcer sur place et je n'avais pas pour cela d'outils. À mon sens, il doit y avoir là un trésor englouti avec l'île et qui a reparu avec elle. Son propriétaire est certainement mort entre-temps.

— Qu'as-tu fait ?

— Ne pouvant soulever le coffre, je remis la pierre comme je l'avais trouvée et je repartis, car il était tard et j'avais peur de te contrarier.

Julia était devenue rêveuse.

— Un trésor ! murmura-t-elle. Oui. C'est bien possible.

Mais aussitôt elle se reprit :

— Tu ne dérites que des sottises. Ce n'est pas un trésor et ce ne peut pas être un trésor. Pense à autre chose et ne t'amuse pas à retourner à l'île Ferdinande, où tu perds ton temps.

Le jour suivant, de grand matin, au lieu de chasser son mari du lit ainsi qu'elle le faisait quotidiennement en le traitant des plus vilains noms, Julia lui dit d'un air affectueux et inquiet :

— Je te trouve un peu pâle, ton sommeil a été agité. Tu devrais te reposer. Ne t'inquiète de rien, je prendrai la barque ; tu sais que je suis capable de manier la voile et que, pour ramer, j'ai autant de force qu'un homme.

Triolo protesta et son épouse insista avec un sourire, oui, un sourire :

— C'est bien à mon tour de travailler pour le ménage. Et même, si

tu veux, va donc faire un tour à l'auberge du père Caria. Un fiasco de vin blanc te remettra. Il n'y a rien de tel pour l'estomac. Tiens, voici deux lires.

Le pêcheur pensa tomber malade pour tout de bon, tellement ce dernier geste était insolite.

Sa femme partie, il parassa quelque peu au lit, puis il alla jeter un coup d'œil dans la caisse où l'on rangeait les outils. Il s'aperçut qu'il y manquait un pic, un levier de fer, un marteau et une pince. Il se frotta les mains et se dirigea, en traînant ses espadrilles, vers la cabane du père Caria.

— Comment, toi, Triolo, à cette heure ! s'écria l'aubergiste. Ta femme t'a permis de venir ?

— Ma femme, ma chère Julia, répliqua le pêcheur d'un ton attendri, m'a conseillé de me rendre à l'auberge, en m'affirmant qu'un fiasco de vin blanc serait bon pour mon estomac. Elle a pris la barque à ma place.

— Triolo, tu mens... Il ne se produit pas de miracle tous les jours.

— Par la Madone, je te jure que c'est la vérité.

Le soir, Triolo était un peu ivre quand Julia rentra. Elle ne prêta pas attention à ce détail ; elle était fatiguée, mais on pouvait constater qu'elle portait sur elle un air de résolution et de défi. Il avait préparé une soupe de poisson, son régal, et elle daigna reconnaître que le plat était excellent.

Tout en mangeant, Julia prononça négligemment :

— Mon ami – elle ne disait pas « fainéant » ou « ivrogne », – j'ai pensé, tout en menant la barque, à ce que tu me racontais hier au sujet de la Ferdinande et de son trésor. Ce n'est pas que j'y attache de l'importance, que ferais-je d'un trésor ? Mais je voudrais savoir par simple curiosité. La pierre était-elle au sud ou au nord de l'île ?

— Au sud, mon épouse chérie, au sud, mais un tantinet vers l'ouest.

Le jour suivant, les événements se déroulèrent de la même façon.

— Cela me fait du bien de passer la journée en mer, déclara-t-elle en rentrant.

— Tu te fatigues.

— Non, non.

— Et puis, je remarque que tu ne rapportes rien. Ce n'est pas un reproche, certes, la pêche est difficile ; mais tu m'as dit souvent que nous n'avions pas d'économies et que nous ne vivions que de gain quotidien.

— J'ai exagéré, voulut bien avouer Julia. J'ai sauvé quelques lires. En voici trois pour ta journée de demain.

Cette vie heureuse ne pouvait pas éternellement durer. Au bout d'une semaine, Julia commença à devenir nerveuse. Elle demandait des précisions sur la situation topographique du trésor. Triolo crut

même discerner une nuance d'incrédulité dans sa voix.

Le huitième jour, la femme du pêcheur partit comme d'habitude, mais elle négligea de laisser de l'argent à son mari. Il songea, dans la tiédeur des draps, qu'il avait, les jours précédents, traité quelques amis qui ne manqueraient pas de lui rendre sa politesse. D'ailleurs, le crédit n'a pas été inventé pour rien, et il fallait profiter des derniers restes de cette liberté qui ne se prolongerait pas longtemps.

Triolo, après s'être attardé au lit, s'habilla nonchalamment et sortit. Le temps était à l'orage, des nuages bas s'amoncelaient, la mer était agitée de lames courtes et le vent venait de terre. « Julia n'aura pas eu de peine à gagner la Ferdinanda », pensa le marin.

Pietro, le voisin, était sur le pas de sa porte.

— Voilà du vilain qui se prépare, lança-t-il les mains dans les poches. Je crois bien avoir cette nuit entendu gronder les entrailles de la terre.

Chez le père Caria, où Triolo se rendit, tandis qu'il avalait une grande lampée d'un marsala vraiment fameux, il sentit son banc osciller sous son séant. La table devant lui eut un frémissement et le fiasco tituba.

Ce n'était pas une illusion. L'aubergiste et les chalands avaient éprouvé une impression identique : la terre avait tremblé.

Le pêcheur se leva et alla jusqu'au seuil de l'auberge. Les nuages noirs recouvraient maintenant tout le ciel. Il faisait sombre comme au crépuscule. L'air était chaud et lourd ; on se serait cru dans une fournaise. Lentement, Triolo descendit au port. Les unes après les autres, les barques étaient rentrées. Les marins savaient bien quelle menace était suspendue sur leurs têtes. Ils s'activaient à tirer les embarcations hors de l'eau et à les remonter le plus haut possible sur la cale. C'est par de pareils temps qu'ont lieu les raz de marée. Triolo, toujours complaisant, donna un coup de main à ses camarades.

Bientôt toute la flottille de pêche de Sciacca était alignée. Il n'y manquait qu'un bateau, la *Santa-Chiara*, la barque de Triolo, avec laquelle Julia avait pris la mer. Le pêcheur regarda dans la direction de la Ferdinanda. Ordinairement, on distinguait très nettement son sommet ; aujourd'hui, l'îlot se perdait dans une brume jaunâtre.

Subitement, cette brume s'épaissit, un brouillard opaque voila toutes choses. La mer se souleva et d'énormes vagues vinrent se briser sur le rivage.

Un roulement continu, comme un ronflement de forge, montait de sous la terre.

La population de Sciacca au complet était groupée en haut de la cale, personne ne se serait risqué sur le môle.

— L'Etna doit faire des siennes, remarqua quelqu'un.

Triolo ne savait pas qui avait parlé, car dans le groupe même on ne

se voyait pas. La pluie se mit à tomber en grandes nappes que secouaient parfois des rafales de vent.

— Et Julia ? demanda le voisin Pietro en criant très fort, afin de dominer le bruit de l'ouragan.

— Elle est allée jusqu'à l'île Ferdinandeia.

— Mauvaise idée. Espérons du moins qu'elle n'aura pas tenté de revenir.

— Oh ! elle connaît la mer.

Julia ne revint pas ce soir-là. Triolo mangea son souper seul et nerveusement. Un peu remis par l'effet bienfaisant du repas, il ouvrit sa porte pour inspecter le temps. Le vent s'engouffra dans la cahute et éteignit la bougie. L'ouragan avait redoublé, l'orage se mêlait à la tempête. Le pêcheur referma la porte et se coucha. Il dormit mal. Essayez donc de reposer au milieu d'un tel fracas. En outre il était troublé. Il voyait dans une sorte de cauchemar son épouse cramponnée sur un rocher. Elle tournait vers lui son visage aux traits crispés sur lequel le vent collait des mèches de cheveux et elle vociférait : « Assassin ! Ivrogne ! Paresseux ! »

Il était accoutumé à ces apostrophes, mais le mot « assassin » revenait maintenant le plus fréquemment, et ce fut bientôt le seul que hurla la bouche de Julia tordue par l'effroi et par la colère.

Assassin ! Assassin ! Ce cri retentit si lugubrement dans la chambre que Triolo se leva et alluma la lampe. Il se rendit compte qu'il n'entendait que le rugissement du vent qui secouait la baraque. Le pêcheur se recoucha et, cette fois, il s'endormit pour de bon. Il s'éveilla tard, la tempête durait encore. La pluie tombait toujours, et cependant un marin pouvait reconnaître à certains signes qui eussent échappé à un terrien que la fureur des éléments allait s'apaiser.

Le calme revint vers midi. La pluie cessa ; le vent souffla plus régulièrement, emportant de grands pans de brume comme un voile que l'on déchire en lambeaux. Une heure plus tard, le soleil brillait. Les vagues devenaient moins fortes et l'air se fit plus limpide. Triolo regarda dans la direction de l'île Ferdinandeia... Il n'y avait plus d'île.

Le pêcheur alerta ses voisins. Il courut chez le père Caria. Il se rendit même à la maison de Luigi Tomasini, un vieux loup de mer, ancien sous-officier marinier, qui exerçait les fonctions de capitaine du port. Tous, après avoir vérifié le phénomène à l'aide de jumelles et de longues-vues, formulèrent une opinion identique : la Ferdinandeia, apparue pendant une nuit de tempête, avait disparu au cours d'un autre ouragan.

Triolo était veuf. Dire qu'il éprouvait un cuisant regret de sa femme serait mentir. Pourtant il ressentit une étrange impression qui pouvait être de remords. C'était lui, en somme, qui avait envoyé Julia au trépas avec son histoire. De trésor, bien entendu, il n'y en avait pas,

mais il savait quel attrait ce mot exercerait sur Julia et il savait également qu'elle voudrait à toute force conquérir cet or enfoui et qu'elle tiendrait à s'approprier le magot pour elle seule. N'était-ce pas son rêve de posséder une fortune à elle, afin de mieux tenir son mari sous sa dépendance ?

Le stratagème qu'il avait imaginé devait procurer au pêcheur quelques jours de tranquillité. Avait-il vu plus loin ? Avait-il songé à la catastrophe possible, catastrophe qui s'était produite ? Il n'était pas absolument certain de n'avoir pas eu cette arrière-pensée, et nous nous garderons bien d'en charger sa conscience.

D'ailleurs, Triolo fut très digne dans son veuvage. Les commères l'attendaient à cette épreuve. Il n'en fit ni trop ni trop peu. Il pria le curé de célébrer un beau service à la mémoire de la défunte et lui enjoignit de ne pas regarder à la dépense. Il y eut tout ce qu'il fallait comme chants et comme cierges. Triolo, au premier rang de l'assistance, se faisait remarquer par une expression recueillie et sérieuse. Pas de larmes, mais pas de sourires. La juste mesure.

Après la cérémonie, il convia les hommes à un déjeuner à l'auberge du père Caria. Un bon repas avec exactement ce qu'il fallait de vin pour faire honneur aux invités et à la mémoire de la défunte.

Si Julia avait pu voir son époux dans ces circonstances, elle aurait certainement eu honte des mauvais procédés dont elle l'avait abreuvé de son vivant.

Le temps de grand deuil passé, Triolo reprit son existence. Ne devait-il pas gagner sa vie ?

À force de tout bouleverser dans sa cabane, il réussit à découvrir la cachette où feu son épouse entassait ses économies. Celles-ci n'étaient pas négligeables. Le pêcheur comprit comment il se faisait qu'il avait mangé tant de macaroni sans fromage. Cette aubaine lui permit d'acheter une barque pour remplacer la *Santa-Chiara* et des engins de pêche. Elle lui donna d'autres satisfactions dont celle de s'offrir un petit tonneau de vin de Sicile dont il avait toujours eu envie, car c'était à tout prendre un homme casanier qui préférait boire chez lui plutôt que d'aller à l'auberge.

Son existence régulière et laborieuse, sa belle humeur librement étalée, son habileté dans son métier faisaient dire à plus d'une veuve de Sciacca :

— Eh ! eh ! ce n'est point un mauvais parti que Triolo.

Lui se réservait. Il observait. Il ne disait pas non ; pourtant, s'il n'était pas exigeant pour convoler sous le rapport de la dot et de la beauté, il était intraitable sur le chapitre du caractère.

Un soir de septembre, un de ces jolis soirs où tout est en or ; le soleil qui va se coucher, la mer qui reflète ses rayons, les feuilles des arbres et les pierres de maisons, Triolo était assis devant la porte. La pêche

avait été bonne. Il venait de manger sa soupe au poisson et dégustait lentement un verre de vin tiré à son tonneau. En levant les yeux pour admirer la nature, le marin éprouva un grand choc. Venant vers lui par le chemin de Girgenti qui ne traverse pas la ville, il aperçut une forme familière.

— Par la Madone ! s'écria-t-il, le fantôme de Julia !

Après la surprise et l'inquiétude, la colère bouillonna en lui. Allait-elle, après sa mort, lui causer des tracas ? Ne l'avait-elle pas assez fait souffrir de son vivant ? Bien vite, cependant, Triolo se calma. On ne s'emporte pas contre des fantômes. Si Julia lui apparaissait, c'est que, sans doute, son âme avait besoin de prières et il se promit à lui-même de faire dire pour elle dix messes. C'était au surplus son intention de les demander au curé. Il avait oublié. Le spectre venait lui rafraîchir la mémoire.

En bonne justice, la promesse mentale qu'il faisait aurait dû écarter le fantôme. Point du tout. Celui-ci continuait à avancer et, chose curieuse, on percevait le bruit de ses pas sur la route et on voyait autour de lui se soulever la poussière.

L'apparition apostropha le pêcheur.

— Eh bien ! vaurien, fainéant, ivrogne, tu n'as même pas le courage de venir au-devant de ta femme partie depuis six mois ?

Décidément, elle n'avait rien appris ni rien oublié dans l'Au-delà.

Très embarrassé et, au fond, passablement effrayé, car il ne savait pas comment on aborde les revenants, Triolo se leva et déposa son verre à moitié plein sur le rebord de la fenêtre.

— Ma chère Julia, bredouilla-t-il, j'ai fait pour toi ce que je devais. Tu as eu un beau service et un repas convenable l'a suivi. Je me proposais justement de faire dire dix messes à ton intention par le curé.

— Triste individu, maudit drôle, voilà que tu te moques de moi ! Ah ! fripon ! tu as besoin d'être remis au pas.

Le spectre était tout près de Triolo. Celui-ci se recula, démasquant la porte. L'ombre de Julia poussa le battant, saisit derrière le panneau le balai qui s'y trouvait depuis un temps immémorial et, marchant droit sur son mari, elle le régala d'une dégelée de coups assénés avec le manche de l'ustensile. Alors seulement Triolo s'aperçut qu'il n'avait pas affaire à un spectre, mais à son épouse en chair et en os.

Julia reprit naturellement sa place à la maison. On sut que, surprise par l'ouragan dans la Ferdinanda, elle était restée tapie à l'abri d'un roc dans la partie la plus haute de l'îlot. La nuit avait été terrible, des paquets de mer se jetaient sur la Ferdinanda, la recouvrant parfois tout entière d'embruns et d'écume. Au matin, la femme de Triolo s'était aperçue avec horreur que l'île avait baissé de niveau, qu'une partie des rochers était submergée et que sa barque, tirée sur une

petite plage, avait disparu.

Au moment où le temps commençait à se calmer et où elle reprenait espoir, elle ressentit une violente secousse. Une vague énorme déferla. Julia, arrachée à son refuge, fut renversée, roulée, meurtrie et elle perdit à peu près connaissance. Quand elle reprit la notion des choses, elle se débattait au milieu des flots. De la Ferdinande plus de traces.

Julia était une excellente nageuse ; elle parvint à se maintenir sur l'eau pendant plusieurs heures, sans toutefois pouvoir résister au courant qui l'entraînait au large. La fatigue allait avoir raison de son énergie et elle était sur le point de se noyer, quand elle vit passer un navire. L'équipage l'avait aperçue. Une barque fut mise à la mer et elle fut sauvée.

Le navire, un voilier, voguait vers Tunis. Son capitaine ne voulait à aucun prix relâcher dans un port de Sicile. Il venait d'échapper péniblement à l'ouragan et il ne se souciait pas de subir un nouveau retard. À Tunis, Julia eut à se rééquiper, car ses vêtements étaient perdus ; il lui fallut également subvenir à ses dépenses en attendant de trouver un bateau pour la ramener. Par bonheur, elle rencontra un marchand de Girgenti qu'elle connaissait un peu et qui lui prêta de l'argent sur des billets qu'elle signa. Enfin un navire appareillait pour Palerme, elle s'y embarqua, ainsi que le marchand qui avançait encore le prix du passage.

Telle était l'aventure de Julia, qui se soldait par une forte dette que Triolo dut acquitter en travaillant doublement. Il retournait maintenant au cabaret dès qu'il avait un instant de loisir ; sa bonne humeur s'en était allée.

Il gémissait :

— J'ai payé un service à l'église et un repas funéraire pour ma femme morte, je paierai jusqu'à la fin de mes jours les dépenses de ma femme sauvée et je dois supporter ma femme vivante.

L'île disparue joua désormais un grand rôle dans les conversations des gens de Sciacca. On l'avait débaptisée et on ne l'appelait plus que l'île Julia. C'est sous ce nom que vous en parleront les pêcheurs en vous montrant l'endroit où elle fut.

Triolo vécut jusqu'à soixante-quinze ans et ce fut Julia qui l'enterra.



La dernière page de Parsifal



Il existe à Palerme un hôtel fort agréable qui s'appelle l'hôtel des Palmes. C'est aujourd'hui un palace muni de tout le confort que peuvent souhaiter les touristes les plus exigeants. Il y a cinquante-cinq ans, son aspect était modeste, mais son séjour devait être tout aussi enchanteur. Dans cet *albergo*, le 13 janvier 1822, Richard Wagner, qui y séjournait, acheva cette œuvre si haute, son œuvre ultime, qui a nom *Parsifal*.

Le déjeuner allait sonner. Les pensionnaires réunis dans le jardin goûtaient l'agrément de l'heure où le soleil d'hiver dispense ses tièdes rayons.

Les conversations allaient leur train. À cette époque, on ne connaissait guère que la table d'hôte. Tout le monde prenait ses repas à la même heure et les clients d'un hôtel nouaient entre eux des relations pour quelques jours ou pour la vie.

On vit arriver Richard Wagner. Il avait le visage épanoui et portait à la main un gros cahier de papier à musique. Il montra à M^{me} Wagner la dernière page, sur laquelle s'étaient étalées la date et la signature. L'œuvre à laquelle le grand compositeur travaillait depuis si longtemps était terminée.

Tout de suite, M. et M^{me} Wagner passèrent dans le petit salon, que les clients de l'hôtel respectaient et leur laissaient d'un commun accord. Sur l'harmonium – pieusement conservé – le maître essaya quelques passages de son opéra à la glorification des chevaliers du Graal.

Tout le monde était à table quand le compositeur et sa femme

gagnèrent la salle à manger, laissant la partition – en feuilles détachées – sur le pupitre de l'instrument de musique. Aussitôt après le repas, ils revinrent dans le petit salon. Wagner se remit au clavier. Les puissantes sonorités emplissaient l'hôtel et, tandis que se succédaient les accents de la marche funèbre, de l'élévation de la coupe, on pouvait voir des têtes curieuses apparaître à la porte et aux fenêtres.

Assise près de son mari, M^{me} Wagner tournait les pages. Le maître allait avoir fini. Il ne suivait plus la partition, emporté qu'il était par la magie du chant intérieur. Sa femme poussa une exclamation légère :

— La dernière page manque.

Elle l'avait vue pourtant le matin même. Elle y avait lu la date et la signature, au moment où le compositeur lui avait placé le gros cahier entre les mains. L'harmonium se tut. Fébrilement, M^{me} Wagner se mit à chercher la page absente. La directrice de l'hôtel, des clients alertés prirent part aux investigations. On fureta sous les meubles. Rien.

La police de Palerme tint à honneur d'intervenir. Wagner eut beau se fâcher, affirmer que cela n'avait pas d'importance, que cette page il l'avait déjà refaite et qu'au surplus elle ne portait que seize mesures, les policiers ne voulurent rien entendre. Ils tenaient à montrer qu'ils veillaient jalousement sur les biens des étrangers.

L'enquête fut menée avec la plus extrême minutie. Les autorités avaient émis l'hypothèse – la seule d'ailleurs qui fut plausible – que quelqu'un s'était introduit dans le petit salon tandis que les clients étaient à table. Il suffisait de trouver ce quelqu'un. On arrêta plusieurs vagabonds. À son grand regret la police fut obligée de les relâcher. Ils établissaient d'indiscutables alibis et aucun d'eux n'avait la moindre notion de ce qu'était Wagner ou *Parsifal*.

Le maître quitta Palerme pour Bayreuth où l'œuvre devait être créée. Elle remporta un triomphe. Wagner fut acclamé, fêté, encensé. Le petit incident de l'hôtel des Palmes lui était complètement sorti de la mémoire.

Au milieu de la formidable correspondance que recevait journellement le compositeur et que des secrétaires étaient chargés de dépouiller, il se trouva une missive anonyme qui l'intrigua. L'enveloppe contenait vingt billets de mille lires et un bout de papier avec cette simple mention : « Pour me faire pardonner un vol. » Un vol ? Quel vol ? Wagner fouilla ses souvenirs. Il ne se rappelait pas avoir été volé et un larcin d'une valeur de vingt mille lires ne passe pas inaperçu.

La somme arrivait du reste fort à propos. Le compositeur, malgré ses énormes bénéfices – Parsifal venait de lui rapporter près de trois cent mille francs, – était toujours à court d'argent. Les vingt mille lires disparurent dans le gouffre sans fond de sa prodigalité.

L'état de santé de Wagner n'était pas brillant. Son cœur avait été sérieusement éprouvé par l'effort qu'il avait fait au moment des représentations de son opéra. Sur les conseils de son médecin, il partit avec sa famille pour Venise, où il loua sur le Grand Canal le palais Vendramin appartenant au comte de Chambord. Il y emportait une grande partie de son mobilier, des tentures, des caisses de livres, une énorme garde-robe ; il y emmenait également un nombreux personnel domestique.

Le compositeur comptait se reposer, mais aussi s'occuper d'une reprise de *Parsifal* prévue pour le printemps de 1883. Pourrait-il travailler ? Il se sentait parfois si las et son cœur lui inspirait tant d'inquiétudes !

La nouvelle année commença. L'hiver, à Venise, est souvent pluvieux. Wagner se trouvait fréquemment dans l'impossibilité de faire ces longues promenades en gondole qu'il aimait et qui lui faisaient du bien.

Obligé de rester chez lui, il se fâchait contre les éléments, contre sa femme qui l'empêchait de se risquer sous la pluie, contre ses serviteurs. Il se laissait aller à des colères tumultueuses qui, au dire des médecins, aggravaient considérablement son état.

Il sortait précisément d'un de ces accès de fureur quand un valet de pied vint le prévenir qu'un visiteur demandait à être reçu. Le compositeur arpentait la grande pièce, aux murs et au plafond décorés de superbes fresques, qui lui servait de cabinet de travail. De temps à autre, il s'arrêtait, allait à la fenêtre et invectivait contre la pluie. Il portait une robe de chambre rouge sur un justaucorps de satin rose pâle, agrémenté de rubans lilas, un de ces accoutrements carnavalesques qu'il affectionnait et que seule savait composer M^{lle} Bertha, de Vienne.

Wagner fit face au domestique.

— Ne me laissera-t-on jamais en paix ? hurla-t-il. Viendra-t-on toujours me tourmenter ? Je ne veux voir personne, tu entends, personne.

— Pourtant, Monsieur...

— Personne, te dis-je. Comprends-tu l'allemand, butor ?

Et d'abord, qui est cet impudent ?

— C'est un monsieur anglais.

— Un Anglais ! rugit le compositeur au comble de l'exaspération, il ne manquait plus que cela ! Un collectionneur d'autographes sans doute. Il vient me demander d'écrire une pensée sur un album. Je ne veux plus me livrer à ces corvées. Qu'on le renvoie.

— Monsieur, insista le valet de pied, voici sa carte.

— Eh ! que m'importe sa carte. Ce serait...

Wagner fut interrompu par l'entrée de M^{me} Wagner.

— Mon ami, prononça-t-elle fermement, tu ne peux pas refuser de recevoir ce visiteur. C'est lord Alsthon.

Si le compositeur était sauvage et bourru, il n'en avait pas moins le désir de paraître un homme bien élevé.

— C'est bon, grommela-t-il, qu'il entre.

Un jeune homme en grand deuil se présenta. Après de rapides salutations, il exposa le but de sa démarche.

— Maître, je viens accomplir une œuvre réparatrice. J'ai eu récemment le malheur de perdre ma mère vénérée, la marquise de Coventry et, dans son testament, nous avons trouvé ces lignes.

L'Anglais tira de son portefeuille une feuille de papier couverte d'une grande écriture très élégante et la tendit à Wagner qui lut :

« Je prie mes héritiers de remettre à l'auteur de *Parsifal* la page que, dans un moment de folie, j'ai dérobée à sa partition, le 13 janvier 1882, à Palerme. J'aimais tant la musique de Richard Wagner, j'étais si désireuse de posséder un autographe de lui, des notes tracées de sa main, que j'ai commis cet acte indélicat que je n'ai pas cessé un seul jour de me reprocher.

« Je croyais avoir mis ma conscience à l'abri en envoyant au maître une somme de vingt mille lires. Je m'étais trompée. Le remords a persisté chez moi et pourtant, comme un avare jaloux de son trésor, je n'ai pas osé restituer la page que j'avais volée. Après moi, je désire que mon fils accomplisse ce que je n'ai pas eu le courage de faire. Peut-être le maître pardonnera-t-il cet acte répréhensible à la mémoire d'une admiratrice passionnée de son œuvre. »

Lorsque le compositeur eut fini de lire cette lettre posthume, il leva les yeux vers son interlocuteur qui se tenait, gêné et rougissant, devant lui.

— Voici la page, prononça l'Anglais.

Wagner prit le papier à musique où s'étaient les seize dernières mesures de *Parsifal* avec la date et sa signature. Ses souvenirs le ramenèrent à Palerme, à l'hôtel des Palmes, à cette matinée d'hiver ensoleillée ; son esprit errait à travers l'espace.

Le jeune homme interrompit sa rêverie en demandant d'une voix inquiète :

— Pardonnez-vous à ma mère ?

Le compositeur saisit les deux mains de lord Alsthon et s'écria :

— De grand cœur je lui pardonne, bien plus, je la remercie. De tous les hommages que j'ai reçus dans ma vie, aucun n'a jamais valu celui-là : une des plus nobles paires du Royaume-Uni commettant un larcin par amour de ma musique.



1 Ce chiffre donné par les auteurs grecs est probablement très exagéré.

2 Diane, protectrice de la cité.

3 Pluton.

4 Neptune, le dieu de la mer.

5 Jupiter.

6 85 500 francs-or.

7 Bacchus.

8 Dans le théâtre antique, les rôles de femmes étaient tenus par des jeunes gens.

9 L'anecdote de la barbe et du manteau est également attribuée à Denys l'Ancien.

10 Il y eut quatre généraux de ce nom. L'un d'eux, qui n'est pas celui qui nous occupe, fut le père d'Hannibal.

11 Tyran était un titre correspondant à celui du roi. Il n'avait pas un sens péjoratif.

12 Environ deux cent cinquante ans avant notre ère.

13 Ce que nous rapportons du rôle de Procida et des siens est légendaire. On n'a jamais pu établir historiquement si ce personnage résidait ou non en Sicile en 1282.